

LECTURES.CULTURES



ICI ET AILLEURS

Bibliothèque
de Braine-le-Comte :
le contact à tout prix
avec les livres

p.11



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli. Nature et Culture, les deux ensemble.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littérature de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse (Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

CULTURE ET RÉSILIENCE

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

Les Centres d'expression et de créativité (CEC) et les pratiques artistiques en amateur rejoignent le Service général de l'action territoriale, et la revue *Lectures.Cultures* fera désormais un écho le plus large possible à la réalité de ces secteurs.

Cette fois, ils sont bien là. Ils sont venus avec leurs trompettes, leurs tubas et leurs partitions, leurs appareils photo, leurs pinceaux et leurs tours, leurs costumes de scène et leurs textes. Ce sont des amateurs, ce sont des créateurs qui rendent leur vie plus belle en nous faisant partager un travail artistique mené en dehors de leurs activités professionnelles. Les Centres d'expression et de créativité (CEC) et les pratiques artistiques en amateur rejoignent le Service général de l'action territoriale, et la revue *Lectures.Cultures* fera désormais un écho le plus large possible à la réalité de ces secteurs. D'ores et déjà, nous réfléchissons à un dossier consacré à la place des amateurs dans les politiques culturelles, qui devrait paraître pour la fin de l'année. Vous lirez dans ce numéro les interviews de Véronique Malmendier et Alain Laschet, animateurs de CEC.

La publication *Les Développements culturels du Territoire*, le relevé statistique annuel que nous consacrons aux politiques culturelles territoriales, va elle aussi s'enrichir de cette arrivée. Nous comptons réfléchir, en bonne intelligence avec le secteur et sa Fédération, à la meilleure manière de construire des indicateurs chiffrés rendant compte de son activité. Cette démarche s'inscrit dans un projet de la feuille de route de l'administration générale de la culture qui vise à construire, en collaboration avec les pouvoirs publics locaux, un cadre de référence des politiques culturelles territoriales. Dans ce numéro, Marie-Hélène Guillemain présente la dernière édition de ce travail de collecte de données.

Catherine Callico revient sur les inondations de juillet dernier dans un article consacré aux bibliothèques et aux centres culturels touchés. Avec le temps, nous prenons tous la juste mesure de cette catastrophe. Au-delà des pertes matérielles, c'est le traumatisme de toute une communauté qui transparaît dans les témoignages, un sentiment d'abandon aussi. Dans ce contexte, le rôle des institutions culturelles est primordial parce qu'elles contribuent à redonner du sens aux choses de la vie, contribuant ainsi à la résilience. On a vu le besoin d'un élan collectif émerger dans la crise et les Centres culturels, les bibliothèques, les fanfares et les CEC participent, chacun à leur manière, à cette construction commune.

Cynthia Empain nous parle de Fablabs en bibliothèques et, à la lire, on en vient à penser qu'il y a là un vrai enjeu pour nos secteurs. Le partage sans condition de biens communs informationnels, de compétences, de savoirs, l'absence de concurrence et la création de réseaux partageant les expériences et les innovations sont des valeurs qui entrent en résonance avec la notion de droits culturels. Il y a probablement tout un domaine à explorer, qui pourrait inspirer autant certains CEC que des centres culturels et qu'on aimerait voir s'épanouir du côté des bibliothèques.

L'année qui vient de se terminer a été difficile pour plus d'un d'entre nous. Nous l'abordions tambour battant, persuadés que la pandémie était derrière nous, que la vie normale reprendrait, que le monde serait un peu meilleur puisqu'on avait tous martelé qu'on ne voulait plus de celui d'avant. À l'heure où j'écris ces mots, nous recevons le communiqué du Codeco et le Premier ministre nous annonce le renforcement des mesures sanitaires, le télétravail se réimpose au-delà de ce que beaucoup d'entre nous avaient souhaité, on vit masqués tandis que les gouvernements d'un petit pays très riche annoncent qu'ils ne se mettront pas d'accord sur un plan de lutte commun contre le réchauffement climatique. Je voudrais nous souhaiter beaucoup de solidarité. Dans un monde qui semble toujours plus angoissant, vous êtes des passeurs de bonheur, vous êtes des étincelles dans la nuit quand vous conseillez un livre, tendez un instrument à un enfant, permettez à un comédien de monter sur scène ou aidez quelqu'un à faire émerger le beau de la matière. Il y a cent ans, dans un monde qui semblait toujours plus angoissant, des hommes en noir ont brandi un faisceau comme solution à la peur et des artistes, des responsables de théâtres, des écrivains, des travailleurs culturels leur ont opposé un réseau, un projet fondé sur le partage, la créativité, l'esprit critique, la citoyenneté. Vous êtes de ce côté-là. Bonne année 2022 à tous ! ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne, ainsi que CEC)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
Mél : florence.richter@cfwb.be

Comité de rédaction :

Lapo Bettarini, Diane Sophie Couteau, Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Marie-Angèle Dehaye, Bénédicte Dochain, Françoise Dury, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Thierry Maudoux, Florence Richter, Alain Thomas, Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Jean-Philippe Accart, Laurence Bertels, Michel Bougard, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Benoit Dejemeppe, Daniel Delbrassine, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Cynthia Empain, Liliane Fanello, Véronique Heurtematte, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Aurélie Puissant, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Jacques Van Rillaer.

Rellecteur :

André Tourneux

Fabrication :

Graphisme : Polygraph'
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°26 (Janvier-Février 2022)

6^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo couverture : Dans le secteur jeunesse, le public doit se sentir comme chez soi © Braine-le-Comte



03 ÉDITORIAL

03 Culture et résilience
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 « Chut ! » : une journée de rencontre entre les bibliothèques et les centres culturels
par Annelore Eloy

10 *Développements culturels du territoire : évolution 2019*
par Marie-Hélène Guillemain

11 ICI ET AILLEURS

11 Bibliothèque de Braine-le-Comte : le contact à tout prix avec les livres
par Liliane Fanello

16 MÉTIER

16 Coordinateurs de CEC : avec Alan Laschet et Véronique Malmendier
par Aurélie Puissant

19 NUMÉRIQUE

19 Markerspaces et fablabs en bibliothèque
par Cynthia Empain

23 PORTRAIT

23 Le Label *Musique en Wallonie* fête cinquante ans
par Benoit van Langenhove

SOMMAIRE



26



51



57

26 ACTION

26 Post-inondations :
la lente reconstruction des bibliothèques
et des centres culturels

par Catherine Callico

30 La reprise avec (des ateliers)
philosophie

par Thomas Casavecchia

34 AUVIO

CD

34 Premiers sourires de l'année
par Benoit van Langenhove

DOCU

36 Thierry Zéno : envisager la mort
par Philippe Delvosalle

38 LECTURE

SOCIÉTÉ

38 Réapprendre l'amour
par Thomas Casavecchia

41 Philosophies du vivant
par Bernard Lobet

43 La vie sous toutes ses formes
par Michel Bougard

46 La littérature : éternelle ?
par Pol Charles

PROFESSION

48 La bibliothèque comme
« bien commun »
par Jean-Philippe Accart

50 100 ans d'épopée culturelle en
province de Hainaut
par Roland de Bodt

BANDE DESSINÉE

51 De l'autre côté du monde,
à l'Ouest et à l'Est
par Marianne Puttemans

54 JEU

54 Crimes, dragons, forêts :
le monde est étrange
par Pascal Deru

57 JEUNESSE

ACTION

57 La nuit, tous les livres sont beaux
par Laurence Bertels

61 6^e Biennale des illustrateurs
de Moulins
par Isabelle Decuyper

ENFANT

63 Magie des trains
par Michel Defourny

ADO

65 Des audios pour les ados
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

68 Anne Casterman,
traductrice littéraire
par Isabelle Decuyper

« CHUT ! » : UNE JOURNÉE DE RENCONTRE ENTRE LES BIBLIOTHÈQUES ET LES CENTRES CULTURELS

PAR ANNELORE ELOY

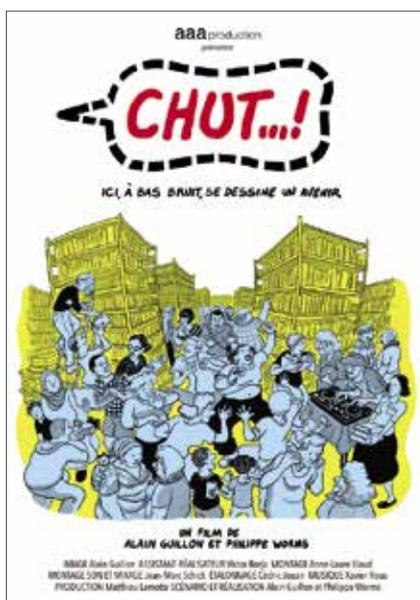
animatrice à la Bibliothèque des Chiroux (Liège)

Le 12 octobre 2021, quelques jours avant de célébrer les cent ans de la loi Destrée, la bibliothèque Chiroux et le Centre culturel liégeois du même nom conviaient bibliothécaires et travailleur-ses des centres culturels à se réunir pour échanger ensemble autour d'un film inspirant : *Chut...!*

UN DOCUMENTAIRE POUR OUVRIR LE DÉBAT

Ce documentaire tourné en 2018 par Philippe Worms et Alain Guillon dans la bibliothèque de Montreuil, en banlieue parisienne, montre le quotidien d'une équipe (bibliothécaires bien sûr, mais aussi artiste en résidence, enseignant-es partenaires, animateur-trices, personnes chargées de l'entretien...) et des usagers du lieu. De réunions de travail en ateliers d'écriture avec des ados, de montages d'expositions en accompagnement numérique des usagers, de l'accueil d'une personne sans-abri à l'interview par des ados de personnalités engagées, ce film permet véritablement de se plonger au cœur du rôle social des bibliothèques.

Réunis pour cette projection, nous fêtons donc ainsi cent ans de bibliothèques publiques en Belgique francophone mais aussi le cinquantenaire de la création du Centre culturel Chiroux, voisin et partenaire de toujours de la bibliothèque. Les deux institutions partagent un nom, un bâtiment et bon nombre de projets. À l'approche du départ de la bibliothèque pour un tout nouveau pôle des savoirs dans un autre quartier de Liège (Bavière), cette belle journée a permis de se poser ensemble et de réfléchir aux pratiques.



L'événement fut en effet organisé avec un triple objectif. En premier lieu, ce fut l'occasion de se retrouver entre bibliothécaires mais aussi avec d'autres opérateurs culturels. Comme bien des participant-es l'ont exprimé, quel plaisir de se retrouver ou de se rencontrer « en vrai » ! Le coronavirus et son corollaire de réunions en ligne avaient presque fait oublier la richesse des échanges, dont les moins formels sont parfois les plus fructueux. Cette journée fut riche en rencontres, partages et « réseautage », permettant à la fois un « entre-soi » confortable pour se comprendre et un intéressant décalage qui incitait à établir des ponts entre les pratiques des différents secteurs culturels.

Outre ces rencontres non virtuelles, le souhait était de proposer aux participant-es un moment de pause dans leur quotidien de travailleur-ses de terrain pour penser leurs actions, mettre des mots sur leurs pratiques. L'idée était bien de partager des intuitions, des désirs, d'exprimer ensemble ce dont nous rêvons pour nos métiers sans idéalisme béat ni matérialisme défaitiste. Le film comme les retours d'expérience présentés lors des ateliers de l'après-midi ont permis de s'ancrer dans le réel tout en osant imaginer des actions ambitieuses pour l'avenir. C'était d'ailleurs là le troisième objectif de cette journée : partager des idées et des projets inspirants et permettre, pourquoi pas, la naissance de nouvelles collaborations. Cette intention rencontra d'ailleurs les missions du troisième partenaire, le CDGAI, qui voyait ainsi un aboutissement à la collaboration initiée depuis quatre ans avec la bibliothèque Chiroux¹.

Pour introduire le film et le cadre des discussions, Bénédicte Dochain et Jérôme Wyn, respectivement directrice de la bibliothèque Chiroux et directeur du Centre culturel, ont rappelé la « boucle procédurale » dans laquelle s'inscrivent le fonctionnement et le rôle de nos institutions culturelles selon les décrets de la Fédération

Wallonie-Bruxelles. Ce faisant, ils ont mis en avant les différents points de contact possibles entre bibliothèques et centres culturels à chaque étape de leurs démarches, depuis le diagnostic territorial jusqu'à l'évaluation. Ils ont aussi rappelé que les deux institutions plaçaient au centre de leurs actions les publics et s'inscrivaient dans une démarche commune d'éducation permanente. En cela, centres culturels et bibliothèques ont tous deux à cœur, pour citer Marcel Hicter, de « rendre la société plus consciente d'elle-même ». Des exemples concrets de cette intention furent donnés tout au long de la journée lors des ateliers d'échange mais aussi durant le film.

En effet, le documentaire *Chut...!* donne à voir les différentes manières dont une bibliothèque propose à ses usagers un lieu d'échange et de réflexion sur le monde. Il ne s'agit pas seulement de fournir des ressources documentaires mais d'offrir aux citoyens un espace unique où se rencontrer comme on en trouve peu d'autres exemples dans nos sociétés occidentales contemporaines. Tables de conversation pour personnes allophones, ateliers d'écriture pour lycéens, journal poétique où les textes d'une autrice côtoient les écrits d'adolescents, les actions engagées menées par la bibliothèque de Montreuil sont exemplaires en termes de participation active des publics et d'expression citoyenne. Elles sont en outre mises en œuvre dans une institution où l'accueil est soigné au quotidien pour montrer à chaque usager-ère qu'il-elle a sa place dans ce lieu unique.

Invité-es à exprimer leur émotion à l'issue de la projection à l'aide d'un mot clé, les spectateurs-rices ont d'ailleurs montré combien le film avait pu faire écho à leurs préoccupations professionnelles mais aussi aux valeurs qu'ils-elles entendent défendre en exerçant leur métier. Ces mots, réunis dans l'infographie ci-contre, montrent à quel point un film, qui touche davantage aux émotions qu'une journée de formation classique, peut constituer une autre porte d'entrée pertinente pour évoquer ces notions parfois encore complexes pour beaucoup de professionnels que sont

Bibliothèque idéale SOCIALE LIBERTÉ Inventer
 YA DES MOYENS ! IDÉALISME Créativité Passionnés
 LIEU DE MIXITÉ, ÂGE, ORIGINES, COULEURS DE PEAU Reflet Égalité
 CONSTRUIRE ET DÉCOUVRIR DE NOUVELLES CONNAISSANCES
 Multi culturalité Ouverture Réalité de terrain
 Apprentissage de la vie et de la citoyenneté Troisième lieu
 ECHANGES LA VIE ! Ensemble Aide Investissement
 Inspirant Inspirant Inspirant Waw ! Liberté BIENVEILLANCE
 LIBRAIRIES, A PLACE THAT CONTINUES TO EVOLVE Accueil
 Echange de savoir ESPOIR Admiration Paroles
 Partage Communauté RAFRAICHISSANT Evidence
 Inclusion TOUJOURS DANS UN ÉTAT DE (CHANGEMENT ET D'ÉVOLUTION
 Echanges intergénérationnels et culturels Envie
 MOTIVATION Je sais pourquoi je suis la PLAISIR(S) PARTAGÉ(S)
 ÇA DONNE ENVIE ! Accueil et bienveillance Richesse(s)
 ACCUEIL HUMAIN Futur ECHANGES Communauté GRANDIR
 Diversité Valorisation(s) RICHESSE (APTIVANT Vie!
 VARIÉTÉ : DES PUBLICS, DES TÂCHES, DES ACTIVITÉS, DES ATTENTES
 LES BIBLIOTHÉCAIRES SONT DES PERSONNES GENTILES,
 TRÈS SPÉCIALES, TRÈS À L'ÉCOUTE DES AUTRES Lieu vivant
 DIVERSITÉ Equipe riche en compétences diverses
 PARTAGE Inclusion Relations Comme à la maison
 LES PAROLES S'ENVOLENT, LES ÉCRITS RESTENT Epanouissement
 Echanges VIVANT DIVERSITÉ GÉNÉRATIONNELLE ET CULTURELLE
 Richesse des échanges culturels et humains Quiétude
 Accompagnement Collectivité Intergénérationnel
 TROISIÈME LIEU DE VIE ET D'ÉCHANGE MULTISENSITIVIFORME

Mots de la rencontre

les droits culturels, l'éducation permanente ou la participation citoyenne. En choisissant la voie plus sensible du cinéma, il nous a semblé que c'était une adresse au cœur avant de pouvoir, durant les ateliers de l'après-midi, trouver dans les quotidiens de travail des implications concrètes à ces concepts. C'est en effet après une pause de midi bienvenue que les participant-es réparti-es en trois groupes ont pu échanger autour de trois thématiques proposées en amont :

UNE BIBLIOTHÈQUE ÉMANCIPATRICE ?

Marie-Anne Muyschondt animait cette rencontre avec Annelore Eloy et Stephan Paquet, autrice et auteur de deux livrets édités par le CDGAI à propos des bibliothèques et des multiples manières dont celles-ci peuvent constituer des moyens d'émancipation citoyenne². Respectivement bibliothécaire et animateur, Annelore et Stephan y montrent que les biblio-



Bibliothèque de nuit - extrait du film *Chut...!*



Écrits des ados - extrait du film *Chut...!*

► thèques ne sont pas des institutions de prêts neutres et dégagees de tout investissement social, mais qu'au contraire elles constituent des leviers d'action pour une véritable défense des droits culturels. Stephan raconte combien, en dix ans, on a pu observer un changement de fonctionnement au sein des bibliothèques de la ville de Liège. Ces dernières sont passées du seul prêt de livres à la mise en place de projets citoyens, impliquant activement les habitants des quartiers. Annelore, de son côté, entend démontrer que ce mouvement émancipateur peut s'opérer non seulement grâce à des animations

mais aussi au travers des compétences bibliothéconomiques. En effet, classements, accueil, acquisitions, médiation documentaire, sont autant d'actions empreintes des rapports de domination à l'œuvre dans la société. Seul un regard critique de la part des bibliothécaires peut alors permettre de rendre ces lieux plus inclusifs et formateurs.

Leurs réflexions faisaient écho à bien des exemples observés dans le film *Chut...!* et dans le quotidien des bibliothécaires présent-es lors de l'atelier. Le groupe, composé d'une moitié d'étudiant-es futur-es bibliothécaires, a

ainsi pu échanger sur cette thématique et proposer sa propre définition de ce que devrait ou pourrait être une bibliothèque émancipatrice.

COMMENT CONSTRUIRE DES PARTENARIATS PORTEURS DE SENS ENTRE BIBLIOTHÈQUES ET CENTRES CULTURELS ?

Après un film qui pouvait donner l'impression de présenter une situation idéale, les participant-es à cet atelier, accompagné-es par Cécile Paul de la bibliothèque du Hainaut, se sont interrogés : de quels partenariats parle-t-on entre bibliothèques et centres culturels ? Trois exemples de pratiques concernant des territoires, des publics et des opérateurs différents devaient permettre aux participants de formuler des réponses, quels que soient les moyens, les contraintes ou la taille de leur structure.

Tout d'abord Krystel Ciura a présenté les expositions itinérantes créées et mises à disposition des centres culturels et des bibliothèques par la Coopération Culturelle Régionale de Liège (CCR). Ces expositions, réalisées en partenariats³, sont l'occasion de faire découvrir l'univers d'un-e illustrateur-trice belge francophone au grand public, en pro-

posant aux professionnel·les de l'enfance ou de la culture des journées de formation, des rencontres avec l'artiste, des visites de classes et des ateliers artistiques. Françoise Bernardi a ensuite exposé les résultats du projet « Labo des mots » mené conjointement par la bibliothèque de Verviers, des maisons de jeunes et des centres culturels de communes voisines, autour des mots des adolescents : récolte d'expressions, ateliers slam, séances photos, réalisation d'un livret, d'une exposition et d'un jeu de société par des ados impliqués et porteurs du projet.

Enfin, un autre partenariat était à l'œuvre à Sprimont où bibliothèque et centre culturel se sont associés pour la mise en place d'un cinéma en plein air dans le cadre de l'opération « Villages en culture ». Cette collaboration n'est pas une première pour les deux opérateurs culturels sprimontois car, comme l'a rappelé Françoise Czapliki, bibliothécaire dirigeante, les deux institutions travaillent ensemble sur des projets communs depuis plus d'une dizaine d'années.

À l'aide de ces trois exemples concrets, chacun et chacune a alors pu identifier différentes modalités de partenariats entre bibliothèque et centre culturel : du prêt de lieu ou de matériel à la co-construction de projets communs. Ces collaborations posent un certain nombre de questions relatives à l'identité professionnelle, aux valeurs défendues par chacun des partenaires, à la visibilité pour le public et au sens que ce dernier y trouve. Elles apportent aussi beaucoup : un enrichissement mutuel dans les manières de travailler, la possibilité de toucher un plus large public, une mutualisation des ressources...

COMMENT COLLABORER ENSEMBLE POUR AMENER LES ADOLESCENTS À LA PARTICIPATION CULTURELLE ?

Animé par Justine Constant de la CCR-Liège, ce dernier atelier a réuni plusieurs opérateurs culturels qui, par leurs projets, pouvaient enrichir et nuancer la perception du public ado, un public

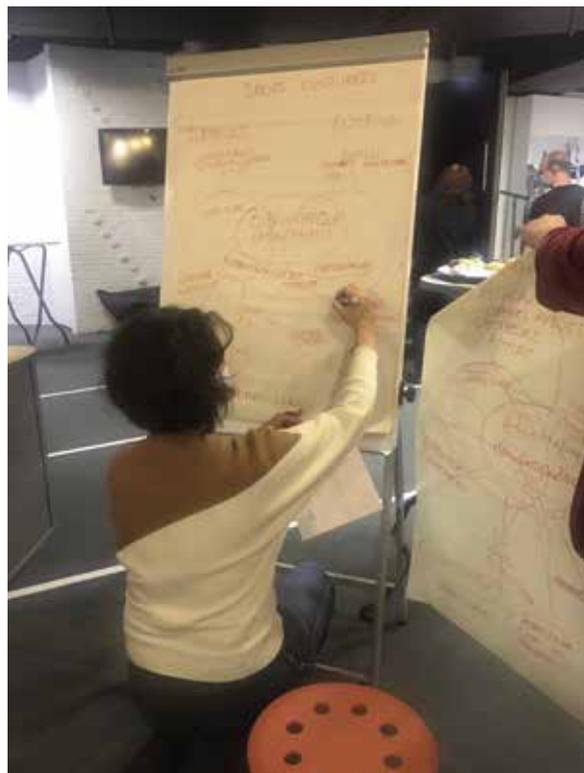
souvent difficile d'accès pour les bibliothèques en dehors du cadre scolaire.

Stéphane Battaglini, animateur à la maison des jeunes de Wanze, a pu faire découvrir son secteur parfois méconnu et la méthode de travail participative qu'il met en œuvre avec les adolescents. Cette présentation a ouvert de nouvelles perspectives de collaborations et a permis de repenser ensemble les manières d'impliquer les ados dans la vie des bibliothèques en partant de leurs attentes, de leurs aspirations, de leurs centres d'intérêt.

C'est d'ailleurs cette dynamique qui est déjà mise en place dans les partenariats qui se nouent entre des maisons de jeunes et la bibliothèque itinérante du Brabant wallon, « Place aux livres »⁴, comme ont pu en témoigner Cindy Duchaine et Lola Warzée. Leur équipe organise en effet des dépôts de livres et des animations spécifiques à destination du public de six des treize MJ de leur province.

La présence de Barbara Ferreira de Avelino qui coordonne le projet *Reboot* pour la CCR⁵ a par ailleurs interrogé la place des médias numériques dans la vie des jeunes et leur participation culturelle. *Reboot* propose, tous les deux ans, aux ados de s'interroger sur une question de société en utilisant l'outil numérique comme vecteur créatif d'une parole citoyenne. Il pourrait donc permettre de faire entrer des propositions artistiques dans les bibliothèques et d'y impliquer les publics adolescents.

En synthèse, c'est un esprit d'ouverture intersectorielle qui a rythmé cette journée. Gageons que la curiosité et une meilleure connaissance des acteurs sur le territoire permettront d'initier de nouvelles pratiques, dans l'esprit qui anime l'ensemble des décrets de nos



Réflexions sur la bibliothèque émancipatrice

secteurs. Le support de formation rédigé à l'issue de cette journée est disponible pour toute personne intéressée. Pour l'obtenir, contactez Annelore Eloy à la bibliothèque Chiroux : annelore.elay@provincedeliege.be. ●

Notes

1. Le Centre de dynamique des groupes et d'analyse institutionnelle asbl éditée en effet une collection de livrets écrit par des intervenant·es de terrain qui y témoignent de leurs initiatives en matière de changement social. Des ateliers de lecture collective et d'échange autour de ces livrets se sont tenus à la bibliothèque Chiroux durant quatre ans. De ces rencontres est né un véritable partenariat puisque le CDGAI a accompagné deux bibliothécaires dans l'écriture de livrets consacrés au rôle émancipateur des bibliothèques.
2. Annelore Eloy, *Pour une bibliothèque émancipatrice I. Quelques idées pour faire de la bibliothèque publique un outil critique, inclusif et démocratique, au service des citoyen·ne·s* et Stéphan Paquet, *Pour une bibliothèque émancipatrice II. Dix ans de cheminement : du prêt de livres à la participation citoyenne* (2019). Les livrets sont consultables en ligne sur le site du CDGAI : <https://www.cdgai.be/collection-culture-en-mouvement/>.
3. La conception et l'itinérance de ces expositions, coordonnées par la CCR, résultent de la collaboration entre Centre culturel de Liège – Les Chiroux, la Bibliothèque centrale de la Province de Liège et les Ateliers du Texte et de l'Image dans le cadre du festival « Babillage – l'Art et les tout-petits ». Plus d'infos : <https://www.ccrliège.be/exposjeunesse/>.
4. Pour découvrir la bibliothèque itinérante du Brabant wallon : <https://www.placeauxlivres.org/>.
5. Pour en savoir plus sur *Reboot* – Laboratoire des arts numériques : <https://www.ccrliège.be/reboot/>.

DÉVELOPPEMENTS CULTURELS DU TERRITOIRE : ÉVOLUTION 2019

PAR MARIE-HÉLÈNE GUILLEMAIN

responsable du Service d'appui transversal, Service général de l'Action territoriale

La brochure « Les développements culturels du territoire en Fédération Wallonie-Bruxelles en 2019 » est élaborée en 2020-2021 par le Service d'appui transversal (SAT) du Service général de l'Action territoriale (SGAT) qui coordonne différents projets non spécifiquement liés au service des Centres culturels, de la Lecture publique ou du Centre de prêt de la Communauté française.

Après le retour et l'analyse des rapports d'activités des bibliothèques publiques pour la partie concernant le Réseau public de la Lecture et l'analyse des chiffres des secteurs fournis par le Centre de prêt de matériel de la Communauté française, la cellule numérique du Service de la Lecture publique et le service des Centres culturels, le SAT a coordonné, analysé les informations puis les a transformées en statistiques, tableaux, données chiffrées...

2019 a vu le développement de nouveaux projets, tels que l'observation de la mise en œuvre du Parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA). Ce parcours s'inscrit dans le Pacte pour un enseignement d'excellence. Le SGAT y joue un rôle important en coordonnant les consortiums de médiation culturelle chargés dans chaque bassin scolaire d'assurer une rencontre harmonieuse entre les mondes de l'enseignement et de la culture. Cette brochure présente aussi les questions financières, fait un retour sur les avis des instances d'avis : Conseil des bibliothèques publiques et Commission des centres culturels. Elle

revient sur la fonction de coordinateur d'appui territorial, dans le cadre du contrat d'administration, qui devrait trouver une concrétisation dans la mise en place d'une formation à destination des agents travaillant dans les communes. L'idée principale de cette formation est d'acculturer les agents communaux aux logiques et à la culture de la FWB. Cette année 2019 est aussi l'année où le décret Nouvelle gouvernance est voté et au cours de laquelle un long travail de préparation de la mise en place des nouvelles instances d'avis est entamé. Tout cela, ainsi que le cadre établi par le Contrat d'administration, pousse le SGAT en avant, vers des modes de fonctionnement inhérents à son identité certes, mais de plus en plus marqués par le travail collaboratif avec les autres services et les autres administrations, ainsi que par la transversalité.

Cette brochure n'est toutefois pas faite que de chiffres. Elle propose une photographie de l'effort de femmes et d'hommes qui mettent leurs talents au service du public. C'est pourquoi l'équipe rédactionnelle a consacré un focus à BibliOProfs, une initiative de la bibliothèque de Nivelles, et pré-

pare pour les prochaines éditions des présentations consacrées à l'effort du Centre de prêt de matériel de Naninne pour améliorer la qualité de ses services et repenser ses techniques de management, à la mue de la Bibliothèque 27 septembre qui se transforme petit à petit en vitrine des politiques culturelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles, ou encore aux nouvelles orientations de PointCulture qui se profile comme un opérateur d'appui et de référence pour les secteurs de la Culture.

L'activité de récolte des données se développe pour le mieux et le SGAT a grand espoir de pouvoir dans les années prochaines présenter aussi des données concernant les centres culturels. L'élaboration de la brochure en 2020-2021 a été perturbée par les périodes de confinement et de télétravail. Tout comme les services, les opérateurs ont dû faire face à de nombreuses difficultés, mais ils ont su apporter les informations nécessaires à l'élaboration de cette brochure, nous permettant ainsi de présenter cette « photo » des développements culturels du territoire de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2019. ●



BIBLIOTHÈQUE DE BRAINE-LE-COMTE : LE CONTACT À TOUT PRIX AVEC LES LIVRES

PAR LILIANE FANELLO
journaliste

Toutes les photos © Braine-le-Comte

La Grand-Place de Braine-le-Comte, c'est la place de l'administration communale et du grand rondeau du carnaval, du marché hebdomadaire et du tournoi de balle pelote, du marché de Noël... et de la bibliothèque communale. Celle-ci occupe un rôle spécial dans la vie locale, bien au-delà du prêt d'ouvrages. Un positionnement de troisième lieu que l'équipe est fière d'affirmer dans son nouveau Plan de développement de la lecture.

Comment devient-on « troisième lieu » (après le domicile et le travail) ? À la bibliothèque communale de Braine-le-Comte, on s'est posé la question autrement : comment sait-on qu'on est un troisième lieu ? « Comme Monsieur Jourdain, nous sommes un troisième lieu depuis longtemps mais nous ne nous en rendions pas compte », constate Fabienne Bailand, la directrice de la bibliothèque. « Je pense que ce concept est dans notre ADN : nous voulons faire de la bibliothèque un espace ouvert et pluriel, avec un brassage d'âges, de genres, d'attentes, et où le livre est un prétexte pour créer du lien entre les gens et échanger. Finalement, nous ne savons plus ce qui est le plus important tant les deux nous semblent inséparables : le lien ou les livres ? »

DÉCLOISONNER

Cette philosophie remonte au début des années 1990, lorsque la bibliothèque communale a fait l'objet d'un grand réaménagement. Celui-ci s'inscrivait dans un processus plus large de renaissance générale de la vie urbaine. « Nous avons alors réalisé de fameux travaux pour connecter tous les espaces. Avant, ceux-ci étaient étanches, sans communication entre eux », raconte Fabienne Bailand. « Nous avons même deux entrées distinctes, ce qui nous obligeait à

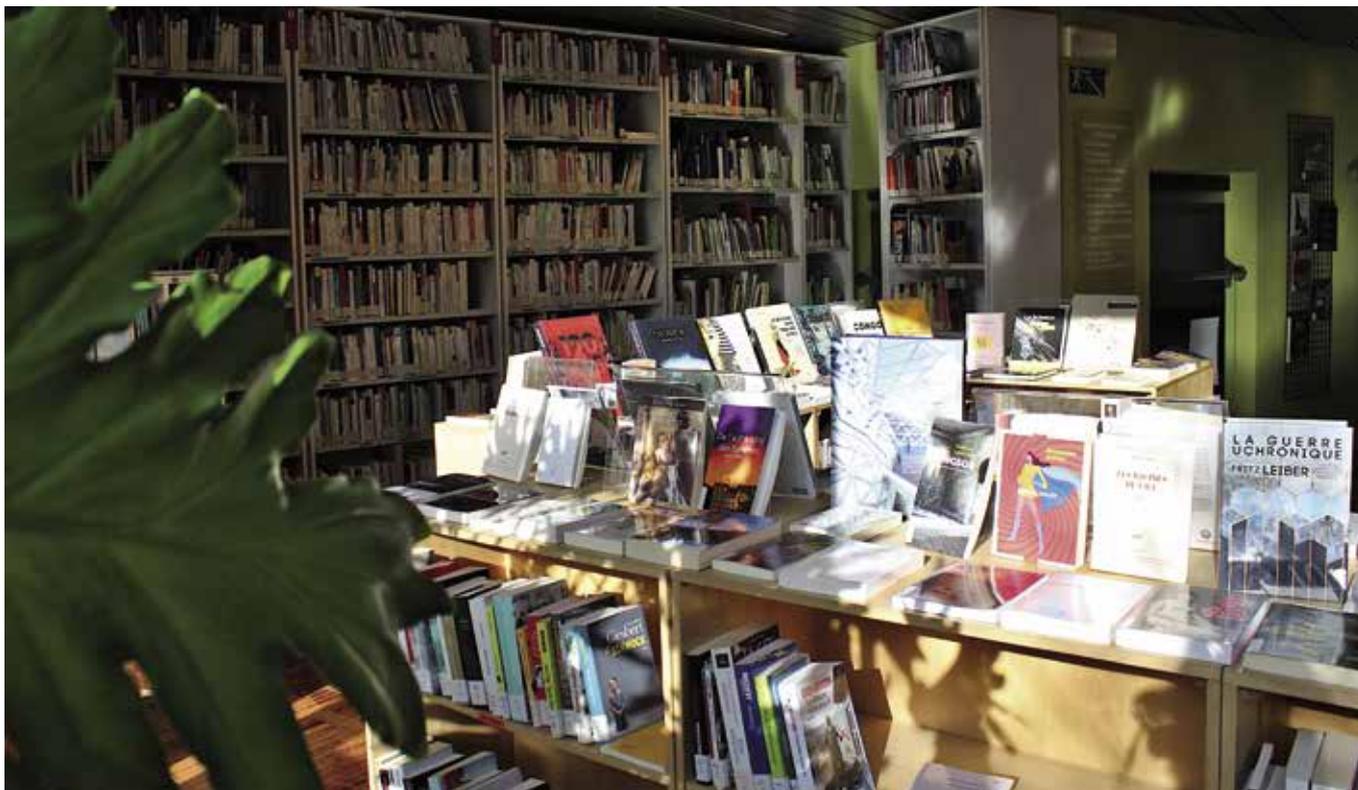
dédoubler les équipes. En ouvrant les espaces, nous avons voulu permettre le contact visuel permanent entre le public, les livres et les bibliothécaires. » L'équipe a voulu permettre les porosités entre les sections et les publics. Elle a organisé la bibliothèque par zones et par îlots, « car l'idée était aussi de casser l'image des longues travées où l'on évite de se croiser de peur de gêner. Ici les gens se mélangent, discutent... *De facto*, cet aménagement a aussi entraîné un décloisonnement de notre mode de fonctionnement », affirme la directrice.

RENDEZ-VOUS À LA BIBLIO !

La position centrale de la bibliothèque communale est un énorme avantage : en plein centre-ville, sur le chemin entre la gare, les écoles, l'académie de musique... « Nous avons un ancrage territorial fort. On sait facilement venir à la bibliothèque car elle se trouve sur le trajet de nombreux Brainois », poursuit sa collègue Ariane Cuvelier, responsable de la ludothèque. « Les nombreuses plages d'ouverture se sont adaptées à la vie locale. Si bien que les



Après le confinement, la bibliothèque est sortie sur le trottoir pour attirer les lecteurs



Lieu-phare de la bibliothèque, les nouveautés sont présentées comme dans une librairie

- gens viennent ici naturellement. La bibliothèque sert par exemple de lieu de rendez-vous des jeunes, notamment à la sortie des écoles, ou pour les parents qui attendent leur enfant pendant les cours de musique à l'académie. Le vendredi, nous sommes ouverts jusque 19 heures et le jeudi, nous démarrons dès 10 heures car il y a le marché hebdomadaire. Des personnes isolées viennent aussi ici simplement pour lire leur journal. »

AMBASSADEURS CULTURELS

Celle-ci ajoute que, dans la commune, une réflexion est en cours pour faciliter l'accès à la culture des personnes ayant des difficultés à se déplacer. « Nous lançons ce qu'on appelle les "ambassadeurs culturels". Nous, c'est le Plan de cohésion sociale, la bibliothèque, le CPAS et le centre culturel. Il s'agit d'un tout nouveau projet : un système de co-voiturage basé sur un réseau de volontaires qui iront chercher les personnes en difficulté pour les emmener à la bi-



L'accroissement des collections de la mangathèque est constant

bibliothèque ou au spectacle. Nous espérons ainsi que les gens vont tisser des liens, et vont les poursuivre même en dehors du Plan de cohésion sociale. »

LE JEU, UN MOTEUR

Aujourd'hui, la bibliothèque occupe tous les niveaux du bâtiment donnant sur la Grand-Place, du sous-sol au quatrième étage, ainsi que le bâtiment voisin et le jardin situé entre les deux. Le troisième étage accueille l'immense ludothèque. « Avec plus de 2.000 jeux, celle-ci est un énorme moteur de la bibliothèque », affirme Ariane Cuvelier. « Par exemple, quand une classe vient ici, nous la scindons en deux : une moitié part en animation à la ludothèque, l'autre descend pour une animation lecture, puis on inverse. Cela nous permet de travailler avec des plus petits groupes et de faire un travail plus intimiste, et plus en lien avec les demandes du public. »

BIBLIOTHÈQUE-LIBRAIRIE

Le rez-de-chaussée, une sorte de bibliothèque-librairie, était l'une des principales innovations du réaménagement des années 1990. « Nous avons en effet voulu fonctionner comme une librairie



Dans le secteur jeunesse, le public doit se sentir comme chez soi



Les ados viennent aussi à la bibliothèque pour faire leurs devoirs ou se retrouver ensemble

et présenter nos nouveautés de façon très visible, donner l'envie de toucher, de manipuler les supports », explique Fabienne Bailand. Il s'agit d'un endroit-phare pour les lecteurs. L'équipe a reproduit le même concept au sous-sol avec les enfants, histoire de les habituer très tôt au fonctionnement de la section adultes.

« Ici, nous travaillons un peu comme dans les grands magasins : on fait du "marketing public" et on aime perturber un peu nos lecteurs », poursuit la directrice. « Nous sommes sans cesse en train de changer, de restructurer, de tester... En fait, en essayant de rentabiliser notre espace, nous nous sommes aperçus que ces changements permettaient d'amener les gens à découvrir des choses qu'ils n'avaient pas l'habitude de regarder. »

ATELIERS DÉCOUVERTE

Quand la bibliothèque n'est pas ouverte au public, les murs de l'espace polyvalent résonnent des innombrables animations et ateliers organisés tout au long de l'année, par la bibliothèque mais aussi par des associations extérieures. Ce sont les « Ateliers de la bibliothèque », fil rouge de la programmation. Ils rencontrent un réel engouement de la part du public. « Ce sont des ateliers découverte à faible coût. Nous demandons un prix unique de 8,50 euros. Origami, céramique, gravure sur

gomme, monotype, fabrication de guirlandes lumineuses avec du matériel de récup, matriochka... on utilise toutes les ficelles pour amener au livre et à la lecture ! », affirme Fabienne Bailand.

L'UNIQUE MAÎTRE DE L'ORIGAMI EN BELGIQUE

L'idée de ces ateliers est aussi de montrer tout ce qui se fait dans la commune. Au moment de notre visite à la bibliothèque de Braine-le-Comte, des caisses contenant des centaines de grues en origami y étaient stockées, en attente d'être assemblées. « Il s'agit d'un projet avec le Lotus Rouge. C'est le seul origamiste de Belgique et il habite à Braine-le-Comte ! », raconte Ariane Cuvelier. Actuellement, il travaille avec un groupe de personnes en réinsertion qui émanent du CPAS. Elles sont occupées à créer plein de petites grues (orizuru, figure emblématique du pliage traditionnel japonais symbolisant la longévité) avec du papier de récupération, qui seront ensuite montées sur une grande structure exposée dans la bibliothèque.

« Nous adorons ce genre de projet car il répond à une équation importante pour nous : il y a à la fois la dimension de récupération, d'insertion sociale et de production d'une œuvre réalisée à plusieurs mains et destinée à la collectivité. »

BANLIEUE BRUXELLOISE

Avec ses quelque 22.000 habitants aujourd'hui, Braine-le-Comte est une des rares communes de la région Mons-Borinage-Centre à enregistrer une croissance démographique constante. « Braine-le-Comte est un peu la banlieue de Bruxelles », décrit Fabienne Bailand. « Beaucoup de Bruxellois s'installent ici parce que c'est notamment le premier arrêt après Bruxelles sur la ligne ferroviaire en direction de Mons, si vous ne prenez pas l'omnibus. Socialement, Braine-le-Comte ne compte pas majoritairement un public précarisé. C'est surtout une population de classe moyenne, pour une ville pas nécessairement riche. Avec beaucoup de personnes dans la mouvance de la transition écologique, avec des attentes précises par rapport à la bibliothèque. Cela impacte évidemment nos collections : nous connaissons un fort accroissement de livres sur la sensibilisation à l'environnement. Ça va de la cabane dans les arbres à comment fabriquer son savon, en passant par la permaculture et l'atlas de l'Anthropocène. »

À côté de cette réalité, le public de la bibliothèque connaît aussi un brassage culturel très grand. « La première génération d'immigrés a transmis le bon filon à ses enfants. Ils envoient ceux-ci à la bibliothèque en toute confiance. »



La bibliothèque a privilégié les îlots pour que les gens puissent se croiser plus souvent

▶ LES SIRÈNES DES MANGAS



Les Ateliers jeunesse

Enfants, adultes, écoles, public en ré-insertion ou en alphabétisation... il manque à cette liste une catégorie parfois plus difficile à attirer dans les allées d'une bibliothèque : les adolescents. À Braine-le-Comte, ils ne manquent pas à l'appel. Outre les espaces où ils peuvent venir travailler, seuls ou en groupe, la bibliothèque a installé au sous-sol des arguments de poids : une mangathèque et une bédéthèque. « Le manga, c'est souvent ce qui les amène à pousser la porte », constate Fabienne Bailand. « À partir du moment où les ados trouvent ici des séries bien adaptées à leurs centres d'intérêts, et suivies jusqu'au bout, ça va très vite ! Ils deviennent autonomes, ils reviennent, ils en parlent... Pas besoin de réseau social ! »

APPRENDRE À ÊTRE AUTONOME

L'équipe de la bibliothèque a aussi créé une section documentation spécifique pour les jeunes de 6 à 12 ans, avec entre

autres des encyclopédies, des livres et des dossiers de presse thématiques à la portée de ceux-ci. « Nous avons le projet de travailler avec des classes-pilotes sur la recherche documentaire », explique la directrice. « Comment chercher de la documentation en dehors de Google, et en diversifiant ses sources ? Le projet est de longue durée : nous allons suivre une classe dans son apprentissage et son appropriation de la section documentaire pendant un an. C'est un gros défi, mais l'idée a émergé parce qu'il y a des besoins et attentes de la part des enseignants, notamment. »

CONTINUER COÛTE QUE COÛTE

Dans son nouveau Plan de développement de la lecture 2021-2025, l'équipe de la bibliothèque de Braine-le-Comte affirme sa volonté de se positionner comme troisième lieu en mettant en œuvre un mode opérationnel en trois pôles sous forme de cycle itératif : outiller/maîtriser, consommer/

produire et informer/communiquer. Cette vision était déjà à l'œuvre pendant la période de confinement, où l'équipe de la bibliothèque a témoigné d'une réactivité et d'un engagement à toute épreuve pour pouvoir fonctionner « contre vents et marées », développant des stratégies alternatives permettant de maintenir le service de lecture en activité.

« L'annonce du vendredi 13 mars 2020 nous a assommés, mais dès le mercredi 18 mars 2020, nous proposons aux citoyens un service de lecture à emporter qui a rencontré – et rencontre encore – bien des demandes, même au-delà de l'entité brainoise », décrit la directrice.

« Nous nous sommes transformés en relais pour les opérateurs culturels contraints de se cantonner à des prestations numériques, tout en mettant gratuitement nos collections à la disposition de chacun. »

Ariane Cuvelier raconte : « Lors du premier confinement, nous venions le matin pour réceptionner les demandes et préparer tous les colis, puis les gens venaient les retirer l'après-midi. Ils pouvaient passer leur commande par téléphone ou par Internet, ou opter pour des "colis découverte". » À la grande surprise de l'équipe, les statistiques de prêts en take-away ont grimpé au-delà de toute espérance : « À titre indicatif, en date du 28 avril 2020, 9.549 ouvrages étaient en prêt sur un total de 83.652 actifs, soit 11,4 % de la collection ! »



La ludothèque



Stage Sports&Culture 2020 où les jeunes expérimentent différents techniques créatives

SUR LE TROTTOIR

Lors de la première réouverture, les bibliothécaires sont allées jusqu'à s'installer sur le trottoir devant la bibliothèque, « pour montrer que c'était ouvert ». « Nous étions dehors, avec des tables, pour prendre les retours et nettoyer ceux-ci, puis les gens pouvaient entrer. » Ariane Cuvelier se souvient de ces moments comme de vrais coups de cœur dans sa vie de bibliothécaire : « Ce qui m'a touchée le plus, ce sont les cadeaux et les nombreux remerciements reçus tout simplement parce que les lecteurs étaient contents de nous revoir ! » ●



Le take away a rencontré un vif succès durant la crise sanitaire

COORDINATEURS DE CEC : AVEC VÉRONIQUE MALMENDIER ET ALAN LASCHET

PAR AURÉLIE PUISSANT

Réserve centrale de Lobbes, Service de la Lecture publique

Depuis 2009, des associations culturelles ont la possibilité d'être reconnues, selon certaines conditions, en tant que Centre d'Expression et de Créativité (CEC) en Fédération Wallonie-Bruxelles. Rencontre avec Véronique Malmendier et Alan Laschet, deux coordinateurs de CEC dans la Province de Liège.

QU'EST-CE QU'UN CEC ?

Un Centre d'expression et de créativité (CEC) est une ASBL privée, structure permanente reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles comme un opérateur socioculturel. Il propose de nombreux ateliers dans de multiples disciplines. Il développe son activité en lien avec le contexte social, économique et culturel des populations en s'adressant à tout public de tous âges.

Son but est de favoriser le développement culturel des individus et des groupes par l'expression et/ou la créativité, en mettant en œuvre des pratiques artistiques afin que le public de tous âges puisse se projeter, inventer et participer à la vie sociale et culturelle.

Au travers de démarches créatives et de processus de création, les CEC articulent l'expression citoyenne et l'expression artistique de leurs participants en organisant des ateliers et des projets socio-artistiques.

Toutes leurs pratiques sont reprises dans le décret du 30 avril 2009 relatif à l'encadrement et au subventionnement des fédérations de pratiques artistiques en amateur, des fédérations représentatives de Centres d'expression et de créativité et des centres d'expression et de créativité.

Ce décret reconnaît trois types d'associations :

- les Centres d'Expression et de Créativité ou CEC ;
- les Fédérations représentatives de Centres d'expression et de créativité ayant pour missions de développer et de soutenir les CEC ainsi que de promouvoir des projets socio-artistiques ;
- les Fédérations communautaires, provinciales et/ou régionales de pratiques en amateur, regroupant des associations locales menant leurs actions sur l'ensemble du territoire de la Communauté française, sur le territoire de la Région de Bruxelles-Capitale ou une partie de la Région wallonne, sur le territoire d'une province. Celles-ci ont pour missions de soutenir, développer et mettre en réseau des associations locales, promouvoir leurs actions et la pratique artistique dans une discipline artistique déterminée.

Une association ne peut postuler qu'à un seul des trois types de reconnaissance.

DEVENIR UN CEC SOUS QUELLES CONDITIONS ?

Afin d'être subventionnées, les associations postulent en vue d'être reconnues en tant que CEC en choisissant une

des quatre catégories liées à des exigences particulières et à un forfait de subventionnement spécifique : CEC 1 = 5.000 €, CEC 2 = 10.000 €, CEC 3 = 20.000 €, CEC 4 = 30.000 €.

Pour les associations postulant une reconnaissance dans les catégories 1 et 2, elles doivent répondre à plusieurs exigences telles que :

- les types d'atelier et/ou actions que l'association entend réaliser ;
- les publics qu'elle entend toucher et la manière dont elle va les impliquer dans les activités ;
- les compétences des animateurs artistiques qui vont mener ces activités ;
- les relations que l'association entend développer avec son environnement.

Pour les associations postulant une reconnaissance dans les catégories 3 et 4, elles devront répondre aux exigences suivantes :

- les types d'atelier et/ou de projets que l'association entend réaliser ;
- ses objectifs prioritaires et les moyens à mettre en œuvre pour les développer ;
- une définition de son environnement socio-culturel et économique et des publics qu'elle cible ;
- les orientations pédagogiques générales des démarches créatives qu'elle envisage ;

- les moyens par lesquels elle entend impliquer les participants dans ses activités ;
- les actions destinées à favoriser les contacts entre son public, les œuvres et les milieux artistiques et, le cas échéant, l'interdisciplinarité qu'elle entend développer ;
- les compétences des animateurs artistiques qui mèneront les activités ;
- les partenariats qu'elle entend mettre en œuvre afin de favoriser son implication dans l'environnement social ou culturel lié à son champ d'action ;
- la méthode et, le cas échéant, l'outil de communication qu'elle entend mettre en place pour informer le public de son action.

En plus de ces exigences particulières, les associations doivent poursuivre un des cinq objectifs spécifiques recouvrant différentes réalités de travail liées à leur environnement ou à leur développement d'actions permettant d'obtenir un forfait supplémentaire de 5.000 € :

- L'objectif 1 concerne les CEC travaillant et facilitant l'accès à la créativité et aux pratiques artistiques à des populations spécifiques comme des personnes porteuses d'handicap et/ou vivant dans une situation de grande précarité socio-économique ;
- L'objectif 2 vise les CEC décentralisant leurs actions sur des territoires ruraux à très faible densité de population ;
- L'objectif 3 cible les CEC qui développent des formations, des outils pédagogiques relatifs à la créativité et/ou aux pratiques artistiques et en assurent la diffusion ;
- L'objectif 4 définit les CEC développant des services d'appui socio-artistique en assurant un soutien pédagogique des conseils et accompagnant d'autres opérateurs culturels et associatifs dans leurs projets socio-artistiques par la mise à disposition de ressources matérielles, techniques pédagogiques et des animateurs spécialisés dans certaines pratiques artistiques ;

- L'objectif 5 sera rencontré par les CEC qui initient des actions de médiation artistique et organisent au moins une résidence d'artiste.

Cette reconnaissance porte sur une durée de cinq ans et est renouvelable. En 2019, ce sont 137 CEC qui ont été reconnus en Fédération Wallonie-Bruxelles.

ZONE-ART, CEC DEPUIS 2012

Zone-Art est une ASBL verviétoise située à Heusy en Province de Liège, reconnue en tant que CEC depuis 2012 par la Fédération Wallonie-Bruxelles. L'association organise depuis de nombreuses années des ateliers encadrés par des animateurs professionnels dans leur domaine et par des bénévoles compétents.

Véronique Malmendier est la coordinatrice du CEC Zone-art depuis 2013. Après un baccalauréat en art visuel à l'École supérieure des arts Saint-Luc de Liège, Véronique obtient son certificat d'aptitude pédagogique à l'Institut Saint-Laurent également situé à Liège. Elle a travaillé en tant qu'enseignante artistique dans le secondaire mais le cadre scolaire ne lui correspondait pas. Selon elle, il y a plus de liberté dans un CEC. De plus, elle apprécie particulièrement de travailler avec un public en situation de handicap mental car



il est souvent spontané et sans filtre. Depuis 2013, Véronique est coordinatrice générale de Zone-art. Sa fonction consiste à manager l'équipe, organiser des ateliers, gérer des dossiers administratifs mais également effectuer le suivi des différents projets.

Zone-Art est un tout jeune CEC puisque l'ASBL a été reconnue à partir de 2012. C'est un CEC qui se développe d'année en année. En effet, en 2020, Zone-Art monte en catégorie et est maintenant un CEC de catégorie 3. L'ASBL fonctionne grâce à une équipe de trois personnes à temps partiel et avec des animateurs volontaires. Ce CEC est spécifique car il touche essentiellement des personnes en situation de handicap mental. Ces activités sont donc adaptées pour ce type de public. Arts plastiques, musique, danse ou encore textile font partie de ces activités. Plusieurs projets de théâtre sont organisés avec des partenariats comme le centre culturel de Verviers pour la mise ▶



Peinture réalisée lors d'un atelier à Zone-Art ©

- en place d'une activité théâtrale en janvier 2022.

Le but du CEC Zone-Art est d'aider les artistes en situation de handicap à se professionnaliser en leur permettant de se rendre à des expositions, en gérant leur book ou encore en leur trouvant des lieux pour l'exposition de leurs œuvres. En effet, ce type de public rencontre des difficultés pour se déplacer, lire ou encore pour utiliser internet. Son rôle est donc d'aider à la création lors des activités artistiques et également d'aider à la diffusion de ces créations. Le CEC Zone-Art intervient aussi dans la prise en charge de l'activité du début à la fin en incluant le trajet. Toutes ces activités, autres que celles dans les ateliers, sont payantes mais leurs tarifs restent accessibles pour le public de l'ASBL.

Zone-Art organise aussi des événements notamment à l'occasion de la journée internationale des personnes porteuses d'un handicap. Une exposition aura lieu à l'Espace Duesberg de Verviers en collaboration avec le Centre culturel de Verviers le jeudi 2 décembre 2021. Toujours dans le cadre de cette journée internationale, une conférence sur l'Art Outsider, l'art brut, autrement dit l'art exercé par des personnes en situation de handicap ou issues du milieu de la santé mentale, aura également lieu le 2 décembre au Centre culturel de Verviers. Et enfin, le groupe « Chevalier surprise », composé d'artistes de l'ASBL et de musiciens professionnels, donnera un concert le vendredi 3 décembre 2021 sur la scène du Grand Théâtre de Verviers.

LA BULL', 44 ANS D'ACTIVITÉS

Alan Laschet est coordinateur artistique au CEC la Bull' à Welkenraedt dans la Province de Liège. L'ASBL est active à partir de 1977 et est reconnue, depuis un certain temps, en tant que CEC de catégorie 3.

Alan Laschet a étudié les arts plastiques et l'infographie en secondaire pour ensuite entamer des études de graphisme à Saint-Luc à Liège. Il a d'ailleurs travaillé en tant que graphiste pour en-



suite s'intéresser au domaine social et devenir animateur au Centre Jeune de Welkenraedt. Alan Laschet a organisé plusieurs expositions avec l'ASBL L'Appartement et a côtoyé le milieu culturel liégeois. Depuis novembre 2020, il est coordinateur artistique à l'ASBL La Bull'. Sa fonction consiste à gérer non seulement l'équipe d'animateurs mais aussi les projets artistiques de manière globale.

Le CEC La Bull' met en place un maximum d'activités artistiques pour un public varié, afin de répondre à ses objectifs de reconnaissance en catégorie 3. Ses activités sont adaptées pour des personnes porteuses d'un handicap mais la majorité d'entre elles restent ouvertes à tout public de tous âges avec des ateliers à l'année se déroulant de septembre à juin.

La Bull' organise aussi des stages durant les congés scolaires pour les enfants à partir de 4 ans jusqu'à 18 ans. Elle met en place des modules, c'est-à-dire des petits ateliers de 3 ou 4 dates sur une technique artistique spécifique.

Une des disciplines mises en avant par La Bull' est la céramique étant donné que l'ASBL est équipée d'un four prévu pour cette activité. Il y a également le dessin, la peinture, des activités autour de l'art selon les compétences artistiques des animateurs. Toutes les activités sont payantes mais à des tarifs attractifs. D'ailleurs, grâce aux bénéfices réalisés, chaque année, des actions sociales, totalement gratuites, sont mises en place. Par exemple, durant l'été 2021, un projet « Street Art » pour les adolescents a été organisé. Ce projet s'est déroulé sous forme de quatre stages gratuits afin de faire découvrir les différentes techniques de graffiti. Ces stages se sont finalisés avec la réalisation d'une fresque au Centre culturel de Welkenraedt, inaugurée en octobre 2021.

Plusieurs événements ponctuels sont organisés par La Bull' comme les portes ouvertes en septembre, « la Bull' de Noël » en décembre et de mai à juin, une exposition de fin d'année durant laquelle tous les travaux des participants, réalisés lors des ateliers de l'ASBL, sont exposés. ●

INFOS :

Zone-Art ASBL :

<https://www.facebook.com/atelierszoneart/>

La Bull' ASBL :

<http://www.labull.be/>

<https://www.facebook.com/labullcec/>



Atelier céramique - La Bull' ASBL ©

MAKERSPACES ET FABLABS EN BIBLIOTHÈQUE

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire-dirigeante, Pôle professionnel, Bibliothèque centrale Riches-Claïres de la Région de Bruxelles-Capitale

« Makerspaces », qu'est-ce qui se cache derrière ce mot anglophone ? Il s'agit de tiers-lieux de type atelier de fabrication. Le site Makerspace.com les définit comme « des lieux communautaires où des outils sont présents. »

Les *makerspaces* combinent des outils de fabrication, une communauté et des moyens éducatifs afin de permettre aux membres de cette communauté de dessiner, prototyper et créer des objets manufacturés qu'il ne serait possible de créer pour une personne travaillant seul. Ces espaces peuvent se créer aussi bien autour d'individus souhaitant partager lieux et machines qu'au sein d'une association à but lucratif ou non, écoles, universités, bibliothèques, etc. Mais tous sont unis dans le but de fournir l'accès à l'équipement, à la communauté et à l'éducation et tous sont uniques en fonction des besoins de la communauté formant le lieu. »

Tiers-lieu ? C'est un terme assez connu maintenant dans le milieu des biblio-

thèques. Nos institutions ne sont-elles pas aussi définies comme des troisièmes lieux ? Pas étonnant alors que les deux se rejoignent, collaborent voire partagent les mêmes locaux. Un makerspace étant un lieu où l'on se retrouve pour partager une ressource et acquérir des compétences, tout comme nos bibliothèques !

MAKERSPACES ET FABLABS ? QUELLE ET LA DIFFÉRENCE ?

Un makerspace est un terme plus générique mais aussi plus général alors que Fablab ne concerne que la technologie numérique. Dans un makerspace, on peut aussi bien retrouver des imprimantes 3D que des pistolets à colle,

des aiguilles à tricoter ou même des machines à coudre. Pour être encore plus précis, un makerspace n'a pas besoin d'outils technologiques ; il peut ne contenir que des Lego et de quoi bricoler alors qu'un Fablab est axé sur la technologie.

Même si on a tendance à plus utiliser le terme de Fablab, celui-ci est une marque déposée par le MIT (Massachusetts Institute of Technology). Chacun est libre d'appeler son lieu un « fablab », sous réserve de respecter les clauses de la charte des Fablabs¹, et d'en faire la demande. Un Fablab doit proposer une entrée libre et gratuite pour tous sur certains créneaux. Les entrées payantes, lors d'ateliers par exemple, doivent être organisées sous d'autres créneaux. L'aspect communautaire est primordial. Lors des OpenLab (sessions ouvertes à tous), les participants peuvent s'entraider.

La plupart des Fablabs sont gérés soit par des associations dans lesquelles on devient membre pour avoir accès au laboratoire, soit par des administrations et/ou universités. Il faut alors s'acquitter d'un abonnement pour y avoir accès. Il faut toutefois suivre trois règles : ne pas blesser les personnes ou abîmer les machines, aider à nettoyer le lieu, maintenir les machines et améliorer le laboratoire et enfin contribuer à l'instruction et à la documentation fournie.

Deux exemples de Fablabs : Mons et Bruxelles

1 - LE FABLAB MONS

Le FabLab Mons est né du désir de l'Institut Numédiart (UMons) de créer un FabLab et l'intégrer dans ses ateliers Créactifs! mais aussi d'associer au projet des partenaires locaux. C'est ainsi qu'est née l'asbl FabLab Mons avec l'aide de six partenaires



CLICK à Mons ©



Charte conçue par Geoffroy Chaix - réalisé par Romain Machado pour GoTronic ©

- fondateurs : l'UMons, La Maison du Design, ARTS², la HEH, Transcultures, Technocité, et trois partenaires institutionnels : la ville de Mons, Mons 2015 et le Mundaneum.

Selon la présentation sur leur site² :

« Concevez-le et fabriquez-le vous-mêmes ! » Voilà ce que proposent les « FabLabs » aux étudiants, aux chercheurs, aux designers, aux artistes, aux roboticiens, aux entrepreneurs et à tous les bricoleurs du 21^e siècle qui veulent passer rapidement d'une idée à un prototype pour promouvoir leur projet.

La particularité du projet montois,

initié au sein de l'Université de Mons, est en effet d'être porté par une diversité d'acteurs dont les besoins sont finalement très complémentaires. Le « FabLab Mons » est avant tout orienté grand public, formation et recherche.

Il privilégiera le partage des compétences et des approches collaboratives pour créer et fabriquer à peu près tout ce que l'esprit humain est capable d'imaginer de beau, d'utile, de surprenant. Il sera aussi un lieu de formation, de loisir, de business et une plateforme d'innovation. Il offrira enfin au public la possibilité de s'approprier la fabrication numérique personnelle.



Le « FabLab Mons » est également accessible au grand public durant les OpenLab ! »

Le FabLab Mons propose les machines suivantes : trois modèles d'imprimantes 3D avec dépôt de fil et une imprimante 3D résine ; une découpeuse/graveuse laser ; des scanners 3D ; une thermoformeuse Vaquform ; un atelier bois (avec scie à chantourner, scie à onglet, matériel portatif...) ; un atelier métal (avec un poste à souder) ; un atelier IoT Pro (oscilloscope, fer à souder, alimentations...).

Les OpenLabs ont lieu deux fois par semaine, sur réservation. Lors de ceux-ci, une assistance est prévue afin d'aider les personnes à utiliser ces technologies.

2 - LES CITYFAB 1, 2 ET 3 À BRUXELLES

« En 2015, le gouvernement de la région de Bruxelles-Capitale a confié à citydev.brussels la mission de création d'un réseau de trois FabLabs publics pour soutenir et favoriser le développement de l'innovation, en encourageant l'activité productive et la création de produits qui en résultent »³. Tous les CityFabs font partie du réseau FabLab. Ils sont ouverts à tous (à partir de 16 ans) mais chacun possède sa propre spécificité. Une formation est obligatoire avant de pouvoir utiliser les machines. De plus, de nombreux ateliers sont proposés dans les trois implantations.

CityFab1 se situe à Laeken et est axé sur la fabrication numérique et le travail textile. Il propose des découpeuses laser, des machines à bois, des fraiseuses numériques, des imprimantes 3D mais



Medialab ©

aussi un atelier textile avec des machines à coudre et à broder, une découpeuse vinyle et une presse à chaud.

CityFab2 est à Evere. Il possède les mêmes machines de base que le CityFab1 mais est équipé d'un MédiaLab : laboratoire de création graphique audiovisuelle. Vous y trouverez tout le matériel nécessaire à la production vidéo : un green key pour la prise de vue virtuelle, une caméra 360°, un drone 4K, des casques AR/VR, une caméra photo vidéo HD, des stations de travail avec capacité d'enregistrement vidéo et sonore, un projecteur... On peut donc y créer ses propres vidéos, streamer en direct mais aussi (et surtout), créer des expériences de réalité virtuelle ! L'utilisation de ce studio coûte 250 euros la journée.

CityFab3 est à Anderlecht et est plutôt centré sur les grosses quantités. Comme annoncé sur le site, il est à usage des micro-fabricants (ce Fablab est d'ailleurs

associé à une Micro Factory). CityFab3 est donc situé au sein d'un makerspace plus grand à destination des micro-fabricants. Ils y ont accès à des ateliers bois, métal, sérigraphie, textile, céramique et même une zone de stockage. Il s'agit d'un espace de coworking pour les artisans.

ET DANS LES BIBLIOTHÈQUES ?

Les makerspaces et autres Fablabs sont encore assez rares dans nos bibliothèques même si plusieurs d'entre elles créent des espaces avec imprimantes 3D. Il faut se rendre aux Pays-Bas ou dans les pays scandinaves et anglo-saxons pour trouver des exemples de makerspaces dédiés, implantés au sein des bibliothèques. Il faut d'ailleurs remarquer que cela est le plus souvent le cas dans les bibliothèques plus récentes où un espace a été créé dans ce but.

Selon une étude de *bibliotheekinzicht.nl*⁴, la plupart des makerspaces aux Pays-Bas ont été mis en place en 2020 (31 %) et en 2018-2019 (212 et 28 %). De plus, ils sont plutôt axés sur les technologies numériques avec une priorité aux objets mobiles (Beebots, robots, circuits). D'autres investissent aussi dans les écrans et produits de réalité virtuelle. Il est toutefois à noter que les objets liés au textile se multiplient dans les bibliothèques.

Quant aux animations données aux groupes scolaires, c'est sans surprise le codage qui prend les devants (75 %), suivi par la robotique (57 %) et l'écriture créative (49 %). Il n'est bien sûr pas nécessaire de posséder un makerspace pour offrir ces animations. Beaucoup de nos bibliothèques francophones offrent par exemple des initiations à scratch.

Pour les bibliothèques ne possédant pas de Fablab, par manque de place et/ou de financement, il existe des fablabs mobiles qui viennent dans nos institutions pour y animer un projet. Une recherche Internet vous permettra de les trouver assez facilement.

CRÉER UN MAKERSPACE OU UN FABLAB DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE

Avant toute chose, il faut décider de ce que vous voulez faire. Créer un simple makerspace peut être assez facile, surtout en section jeunesse. Il suffit de dédier un espace aux bricolages, aux jeux de construction de type Lego ou Kapla et vous disposez déjà d'un makerspace. Pour le bricolage, vous pouvez éventuellement proposer des idées en fonction de la saison et/ou des fêtes.

Vous pouvez aussi proposer un espace de création textile avec chaises confortables, aiguilles à tricoter, à crocheter où même un nécessaire de couture. À vous de voir si les usagers amènent leur propre laine ou tissu ou si vous leur en fournissez. Si vous disposez d'un peu plus d'espace, pourquoi pas alors une machine à coudre ?

Autre idée de makerspace pour ados/adultes : un endroit dédié au zéro dé-

- chet où vous fournissez de quoi créer des furoshiki, des emballages au beeswax, des éponges tawashi... Tout est possible !

Pour les Fablabs, c'est un peu plus compliqué. Pensez d'abord à l'espace dont vous disposez ; mais aussi votre budget. À savoir tout de même qu'un Fablab « de base » ne doit pas vous coûter une fortune. Il est possible d'en créer pour à peu près cinq mille euros. Vous pouvez soit acheter les éléments séparément, soit passer par une société qui vous fournit un Fablab clé en main (FabLab Factory ou FabLab en Kit sont deux sociétés de ce genre). Pour une bibliothèque, le plus gros problème pourrait se situer dans les consommables. La solution la plus pratique est de faire payer ceux-ci aux usagers (comme pour les photocopies). Autre solution, les usagers amènent eux-mêmes leurs consommables mais cela implique alors beaucoup plus de manipulations sur les machines puisqu'on réinstalle à chaque fois un consommable.

Pour ce qui est du lieu, il faut faire attention à l'espace disponible. Les usagers doivent pouvoir circuler librement mais aussi et surtout, il faut penser à l'aération. Toute personne ayant travaillé dans une salle équipée de plusieurs ordinateurs sait que ces machines dégagent une chaleur importante. Imaginez donc une salle équipée d'imprimantes surpuissantes et de machines à souder !... Et bien sûr, qui dit outils électriques, électroniques ou numériques dit électricité ! Il faut pouvoir disposer de suffisamment de prises électriques pour chaque outil fourni.

Quid des outils maintenant ? L'imprimante 3D est la première chose qui vient à l'esprit. Pourtant, étant donné que celle-ci est très lente, on doit disposer de plusieurs d'entre elles pour pouvoir fournir un service de qualité. Une piste serait aussi de s'éloigner du numérique tout en restant dans la technologie ; pourquoi pas fournir l'accès à des outils plus traditionnels comme les perceuses, les fers à souder... Mais attention ! Il faut impérativement penser à la sécurité. Un membre du personnel doit être capable de manipuler chaque outil et il est recommandé de fournir



Ozobots ©

une formation lors de la première utilisation ; que ce soit pour une imprimante vinyle ou une perceuse.

Enfin, gardez bien en tête l'aspect collectif de ces espaces. Que ce soit un makerspace ou un Fablab, les personnes doivent pouvoir circuler, déplacer leurs chaises, parler entre elles... pour ainsi profiter pleinement de ce troisième lieu !

Pour conclure, ajoutons que nos bibliothèques peuvent être de formidables plateformes à l'innovation et à la création pour peu que l'on y investisse de l'argent (en fonction de ses possibilités bien sûr), de l'espace et surtout du temps. Ne vous limitez pas à une idée reçue sur ce que doit être une Fablab ou un makerspace, comme dit précédem-

ment, tout est possible ! ●

Notes

1. <https://fabfoundation.org/getting-started/> (consulté le 16 novembre 2021)
2. <https://fablabmons.be/> (consulté le 17 novembre 2021)
3. <https://www.citydev.brussels/fr/projets/cityfab-2> (consulté le 12 novembre 2021)
4. <https://www.bibliotheekinzicht.nl/maatschappelijke-functies/makerplaatsen-de-bibliotheek> (consulté le 19 novembre 2021)

LE LABEL MUSIQUE EN WALLONIE

FÊTE CINQUANTE ANS

.....
PAR BENOIT van LANGENHOVE
 musicologue, administrateur au Festival Ars Musica

Il y a cinquante ans, dans la foulée de la régionalisation, notre pays se dotait de nouvelles institutions : la Communauté Culturelle Française était née. Pour répondre aux besoins de valorisation du patrimoine, quelques mélomanes créent un label discographique, *Musique en Wallonie*. À l'occasion de cet anniversaire, nous avons rencontré Jean-Pierre Smyers, actuel président de l'association.

Chaque année, en fonction du budget disponible, cinq enregistrements, dont trois nouvelles productions, une réédition et un disque historique sont proposés aux discophiles d'Europe, d'Amérique du Nord ou d'Asie. Cette année, la situation particulière de la pandémie de la Covid-19 a bouleversé l'ordonnancement habituel des parutions annuelles. Plutôt que de laisser les artistes se morfondre chez eux sans engagement ni perspective, *Musique en Wallonie* bouleverse son planning d'enregistrement.

.....
LA COVID BOUSCULE LES AGENDAS

L'exemple le plus parlant est celui du disque consacré aux mélodies d'Édouard Lassen (1830-1904), un musicien bruxellois qui a fait sa carrière en Allemagne à Weimar dans le cercle de Franz Liszt. Musicien à la « saveur douçâtre » pour reprendre l'expression de Thomas Mann, Lassen était l'auteur de multiples mélodies en français et en allemand. Notre compatriote Reinoud Van Mechelen apparaît très vite comme le chanteur idoine pour ce répertoire.

L'enregistrement était espéré dans trois ou quatre ans dans un très hypothétique trou de l'agenda très chargé du chanteur, star montante des ténors baroques. Fin 2020, Reinoud voyait tous ses contrats annulés les uns après les autres et disposait à ce moment-là de tout le temps nécessaire à la production du disque compact.

Au même moment, une autre équipe s'installe dans la grande salle Henry Le Bœuf de Bozar, alors interdite au public, pour enregistrer des œuvres du compositeur liégeois Joseph Jongen (1873-1953) sur les grandes orgues nouvellement restaurées de la salle. Cindy Castillo, son preneur de son et son tourneur de page se retrouvent seuls à occuper entre Noël et Nouvel An l'immense vaisseau vide. La suite de l'histoire est moins drôle. Quelques jours plus tard, le 18 janvier suivant, le toit de Bozar prenait feu et l'orgue subissait d'irrémediables outrages dus à l'eau des pompiers. Sans le vouloir, c'est devenu le dernier enregistrement de cet instrument redevenu muet.

Mais la pandémie n'a pas eu que des avantages. Ainsi, Nicolas Achten a eu la malchance d'avoir un Covid long, ce qui a laissé en rade durant de longs mois la finalisation de son enregistre-

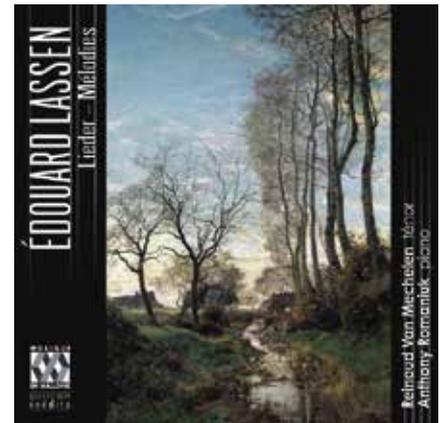


Jean-Pierre Smyers ©

ment de cantates du compositeur liégeois Jean-Noël Hamal (1709-1778). De même, pour l'enregistrement de son programme consacré à la musique chorale et sacrée de César Franck (1822-1890), Thibaut Lenaerts et le Chœur de chambre de Namur ont travaillé entourés de parois de Plexiglas. Seul l'Américain Jess Rodin a pu enregistrer ses Messes anonymes dans le calme du nord de la Californie.

.....
REVENONS IL Y A 50 ANS

Jean-Pierre Smyers : « La création de *Musique en Wallonie* est une initiative individuelle, due à un notaire liégeois Albert Jeghers, qui, outre la gestion de son étude notariale, était un immense mélomane. Il s'est très vite acoquiné avec un musicologue, Carl de Nys (1917-1996), né à Eupen et qui a fait sa formation à la fois en Belgique, en Allemagne et en France. » Musicologue, écrivain, producteur d'émissions de radio et de télévision, directeur artistique d'édition de disques, membre de la Société française de musicologie, de la Bach Gesellschaft, de la Deutsche Mozart Gesellschaft, Carl de Nys est un chercheur méthodique, enthous-



- siaste et souvent inspiré. Il parcourt les bibliothèques européennes et exhume quantité d'œuvres inédites, remettant en lumière aussi bien des compositeurs tombés dans l'oubli que certaines pages moins connues de grands compositeurs. Passionné par la littérature baroque et classique, c'est à lui que revient la redécouverte du *Te Deum* de Marc-Antoine Charpentier, dont la *Marche* d'ouverture, à l'orchestre, est utilisée comme indicatif par l'Eurovision.

J.-P.S. : « Avec l'aide du label allemand Koch-Schwan, dont il est conseiller, Carl de Nys et le notaire Jeghers publient un vinyle sur la musique de Lambert Chaumont joué à l'orgue par Hubert Schoonbroodt. L'arrivée de Maurice Barthélemy, bibliothécaire au Conservatoire de Liège, élargit d'abord le champ dans le riche domaine musical liégeois, essentiellement autour du XVIII^e siècle. Puis, avec la venue du musicologue Philippe Vendrix, professeur aux Universités de Liège et de Tours, le catalogue s'élargit dans l'espace et dans le temps avec des productions issues du monde romantique, de la Renaissance aussi bien par des compositeurs travaillant dans nos régions que par des compositeurs issus de nos régions, mais travaillant hors de Belgique. À côté de cette grande variété de lieux et d'époques, *Musique en Wallonie* offre aussi une multitude de genres, de la musique religieuse, musique de cour, musique de salon, et d'effectifs instrumentaux depuis le récital de luth jusqu'aux grandes machines avec solistes, chœurs et orchestre. Nous avons aussi parmi nos enregistrements des choses plus surprenantes comme

des airs à boire de Nicolas Hotman ou des choses qu'on ne s'attendrait pas à trouver ici, comme de la musique de kermesse ou de la musique de salon de l'entre-deux-guerres. »

DES INTERPRÈTES PRESTIGIEUX

Dans la recherche des interprètes les plus adéquats à défendre ces musiques, *Musique en Wallonie* fait appel aux interprètes de toutes origines. Ainsi, le label a patronné la rencontre, pour un disque consacré à Roland de Lassus, de deux ensembles, à l'époque jeunes et prometteurs, le Collegium Vocale avec Philippe Herreweghe et l'ensemble Hesperion XX avec son jeune chef catalan, Jordi Savall. On demande aussi à Paul Van Nevel et à son Huelgas Ensemble une intégrale de l'œuvre de Ciconia. Plus récemment, on trouve Hugo Reyne, Vox Luminis ou Musica Antiqua Köln. Excusez du peu.

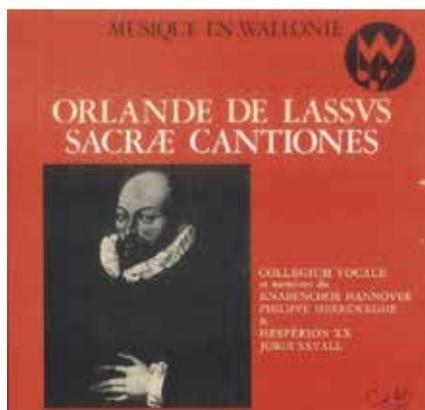
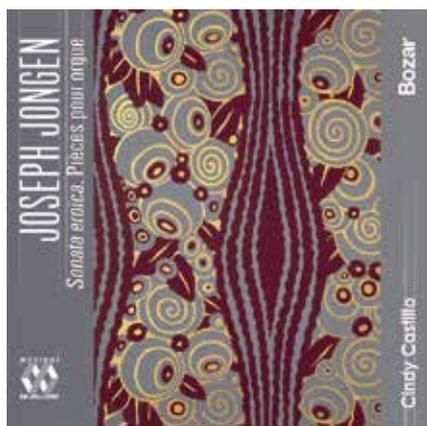
J.-P.S. : « *Musique en Wallonie* a un fonctionnement très spécifique. Quand quelqu'un s'occupe d'une production, il a la main et personne ne vient le superviser. Nous n'avons pas véritablement de directeur scientifique. Suivant le projet, Christophe Pirenne, Philippe Vendrix ou d'autres supervisent le travail de façon implicite et induite, mais tout cela se fait dans la bonne humeur sans ego particulier. Notre conseil d'administration de 25 personnes en parité hommes/femmes comprend aussi des personnes issues du monde culturel, pour répondre à un souhait de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Ainsi, le cinéaste Luc Dardenne ou le

metteur en scène Frédéric Dussenne côtoient des musicologues attachés à *des universités* ou des bibliothèques de Conservatoire. Ce sont ces derniers qui apportent les projets qui sont discutés par le Conseil d'administration qui alloue les ressources nécessaires. »

TOUT N'EST PAS BON CHEZ MOZART

L'édition phonographique connaît encore actuellement l'édition d'intégrales. Ce jeu éditorial ne fait pas partie de l'ADN de *Musique en Wallonie*. « L'importance est accordée à la découverte et la redécouverte : soit de compositeurs qu'on ne connaît pas et que nous remettons en lumière, soit, chez des compositeurs connus, des œuvres oubliées comme notre dernier disque César Franck consacré à la musique chorale, de l'autel au salon. Un répertoire qu'on interprétait le matin à la messe et l'après-midi au salon avec les mêmes chanteurs... Un tiers du CD est de la nouveauté. Il faut sortir de cette logique d'intégrale. Tout n'est pas génial même chez Bach ou Mozart... »

J.-P.S. : « Des interprètes ont aussi l'occasion de proposer leur projet. Nous avons deux, trois musiciens qui sont assez féconds dans ce type de matière. Je pense à Éric Mathot qui nous a amené plusieurs projets. Il avait aussi un rêve, mais qui a été *mis sous le boisseau* en raison de son coût et de sa difficulté technique. Il aurait souhaité faire découvrir le monde des musiques de film telles qu'elles étaient jouées dans les fosses du cinéma muet. Deux orienta-



tions : ou bien on trouve le film ou bien on juxtapose une série de fragments. Et ensuite, il y aura toutes les difficultés que l'édition d'un DVD implique. Éric Mathot est quelqu'un qui foisonne de projets, il a pris en charge, il y a quelque temps, un CD intitulé *Pink Lady* et qui est consacré aux musiques populaires durant la Première Guerre mondiale. Il nous arrive de refuser des propositions soit parce que l'initiateur du projet a quelque peine à finaliser le projet, soit parce que sa demande est irréaliste, nous n'allons pas dépenser cent mille euros pour un disque de luth. »

Pour permettre la captation d'œuvres réclamant des moyens considérables, on peut imaginer monter des coproductions avec d'autres acteurs de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

J.-P.S. : « Pour les productions plus importantes, il y a une évolution dans le temps. Au début, je pouvais utiliser mon carnet d'adresses pour mettre en contact la RTBF pour la partie technique, l'Orchestre de Liège pour la partie orchestrale et le Chœur de Namur pour la partie vocale. Ce type de projet tend à se raréfier. Les moyens de la RTBF pour l'enregistrement ont été fortement réduits. Si elle peut encore assumer la captation, elle n'a plus les moyens humains ou budgétaires pour le montage. Mais je reste optimiste pour de grosses machines où nous pouvons jouer sur des opportunités. Pour citer un exemple, en 2008, l'année européenne de la culture se déroulait à Luxembourg. Nous avons proposé un projet *Fiocco* qui était attaché à la cour itinérante d'un prince voyageant

entre Bruxelles, Liège, Luxembourg et Valenciennes et nous avons reçu un subside. »

LE ROSTRE D'OSTENDE

Chaque parution est accompagnée d'une notice importante signée par des musicologues. Ces textes sont régulièrement pillés pour rédiger des articles de l'encyclopédie en ligne Wikipédia. Mais comme le dit Jean-Pierre Smyers, *Musique en Wallonie* est pour le partage des connaissances et ne s'en formalise pas. Un autre important travail de recherche est mené pour l'iconographie. Cela permet de remarquer que le Cercle Gaulois de Bruxelles a abrité un temps l'orgue de l'Exposition universelle de 1910 ou de découvrir l'esthétique exubérante de l'ancienne salle de concert du Casino d'Ostende, entre rococo et art nouveau, avec une espèce de rostre qui accueillait l'orchestre et l'orgue au-dessus du public au niveau du premier étage.

Comment se fait le choix des interprètes, vous cherchez d'abord parmi les musiciens de la fédération ?

J.-P.S. : « Le choix est inversé. Nous cherchons d'abord qui sont les musiciens les plus à même de défendre le projet. Si, parmi ces ensembles, nous avons des musiciens de notre Fédération, alors nous les prenons. Mais dans certains cas, ce n'est pas possible et le raisonnement par lequel nous démarrons c'est la mise en valeur du répertoire de nos régions. Ce qui n'est déjà pas très facile au niveau de la diffusion et du succès.

Si on se met un deuxième handicap qui consiste à prendre de façon contrainte et forcée des interprètes qui sont moins à la hauteur, parce que ce n'est pas là leur "cœur de métier", cela rajoute un handicap au handicap. Ainsi, pour nos musiques de la cour de Bourgogne, nous avons travaillé avec la Capilla flamenca, comme nous avons travaillé sur d'autres projets avec la Cappella della Pietà de' Turchini de Naples, avec Christophe Rousset en France, comme nous avons travaillé avec des ensembles de cinq pays différents pour notre projet Lassus où nous avons suivi sa carrière en Hollande, en France, en Italie, en Bavière avec à chaque fois un ensemble du cru. Ce qui est important pour nous, c'est d'avoir une bonne adéquation entre ce que nous voulons proposer, ce qu'on veut diffuser pour mettre en valeur un répertoire de chez nous. »

Dernières parutions *Musique en Wallonie* :

- › **Jean-Noël Hamal**, *Motets*, Scherzi Musicali, Nicolas Achten
- › **Édouard Lassen**, *Lieder – Mélodies*, Reinoud Van Mechelen – ténor, Anthony Romaniuk – piano
- › **Messes difficiles**, *Missa Gross senen – Missa Lardant desir*, Cut Circle, Jesse Rodin – direction artistique
- › **César Franck**, *De l'autel au salon – Œuvres chorales*, Chœur de Chambre de Namur, Thibaut Lenaerts – direction
- › **Joseph Jongen**, *Sonata eroïca. Pièces pour orgue*, Cindy Castillo – orgue ●

POST-INONDATIONS : LA LENTE RECONSTRUCTION DES BIBLIOTHÈQUES ET DES CENTRES CULTURELS

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos © C. Callico

Depuis l'été dernier, les équipes des bibliothèques et centres culturels des entités dévastées par les débordements de la Vesdre et de ses affluents, travaillent au retour à une vie « normale ». Au travers notamment d'une programmation pensée sur le court terme, déjà entachée par le contexte covidien.

En ce jeudi de fin octobre, plus de trois mois après les inondations qui ont décimé le Nord du pays, la petite ville de Theux, en province de Liège, reprend vie peu à peu. À l'exception de deux boulangeries, la plupart des commerces, cafés et restaurants restent fermés et, çà et là, sous l'impulsion d'un tissu associatif dense, on continue de s'activer à la reconstruction, réparer, ressouder, repeindre... Avec Pepinster située à cinq kilomètres de là, Theux a été une des communes les plus meurtries du coin.

RÉSILIENCE ET CRÉATIVITÉ À THEUX

À quelques mètres à peine de La Hoëgne, affluent de la tumultueuse Vesdre, le centre culturel de Theux redémarre lentement ses activités. Au rez-de-chaussée, le bâtiment accueillait également la bibliothèque récemment rénovée, et ravagée par l'eau. Le

lieu est désormais vidé, les murs encore occupés à sécher. À l'étage, au sein des bureaux et espaces du centre culturel, miraculeusement préservés, l'équipe s'attelle à la programmation du moment. Toujours en état de choc : « Le niveau de l'eau est monté à 1,90 mètres. On était fermés à cette période et le rez a été totalement englouti, la chaudière, les portes coupe-feu... Puis tout le monde a mis la main à la pâte, il y a eu un bel élan de solidarité », évoque Catherine Scurole, directrice.

« Mais nous restons tous très affectés par ce qui s'est passé. Et nous n'avions pas besoin de cela, après la crise Covid, les mesures et toutes les initiatives annulées depuis un moment... De plus, on n'arrête pas de nous dire d'être "créatifs". Or nous l'avons toujours été. En temps normal, il se passe toujours quelque chose à Theux : la Foire médiévale, le Péket flambé, la Marche aux flambeaux... L'été dernier, le centre culturel a notamment mis sur place des "Samedi en terrasse". Le concept : des artistes déambulaient parmi les

terrasses de la localité. Une manière de faire revivre le centre urbain, d'honorer les contrats artistiques, en permettant aux artistes de se produire dans l'espace public. Deux sessions ont eu lieu, puis le projet s'est arrêté avec les inondations. »

Depuis septembre, la programmation du centre s'est vue fortement réduite, en particulier pour les arts de la scène, la salle de Polleur – qui les accueille habituellement – ayant été endommagée. D'autres lieux ont été investis comme une chapelle, pour des concerts avec casque. Ou les écoles, avec lesquelles le lien s'est renforcé, qui ont prêté leurs murs à des spectacles tous publics. En écho à la brochure de rentrée du centre culturel, intitulée « Nous sommes toujours là », illustrant une volonté tenace de résilience.

Dans ce contexte et avec un souci d'adaptation, la dynamique équipe a opté pour une projection non plus trimestrielle mais mensuelle des activités. Tout en aspirant à relancer une programmation sur du long terme, avec des projets de plus grande envergure. Et en cultivant des initiatives porteuses d'espoir, sur le côté. Ainsi au printemps – le 19 mars –, en partenariat avec le CPAS et le Plan de cohésion sociale, la Bibliothèque et le Syndicat d'initiative de la commune de Theux, une journée « Réverie commune » sera organisée. « L'idée est de remettre tous les partenaires et acteurs au cœur de la ville, poursuit Catherine Scurole. L'horeca qui redémarre, les associations et clubs sportifs... Il s'agit d'une journée pour rêver ensemble à nouveau. »

L'an 2022 sera placé sous le signe de « la reconstruction ». Au travers d'un vaste projet artistique, basé sur le recueil de témoignages de gens qui ont vécu les inondations. Ceux-ci seront mis en textes par des auteurs et infuseront des lectures, pièces, poèmes, fictions... « Dans ce cadre, la mission du centre est de trouver des témoins répondant à des profils différents : des personnes relogées, des adolescents, des résidents de homes... Nous ne voulons pas occulter, oublier la catastrophe. Aujourd'hui, notre force vient de la solidarité existante. De même, six centres culturels



La bibliothèque de Theux, dont les murs sèchent avant réhabilitation des lieux

de l'arrondissement de Verviers, non impactés, nous ont proposé leur aide. » Le lieu poursuit également, dans le cadre d'un contrat-programme, le projet évolutif et essentiel « En route ». « En 2015, une roulotte utilisée lors d'un événement artistique a été customisée par des citoyens de différentes entités du coin et est devenue un symbole fédérateur, commente Catherine Scurole. Chaque village avait alors conçu son propre blason et établi une charte dans le cadre d'une balade qui les relie les uns aux autres. Comme la roulotte a également été inondée, nous allons acquérir une caravane qui sera opérationnelle cet été. » À l'origine, l'initiative a été lancée via Facebook et a recueilli un enthousiasme énorme des différentes entités locales, en lien avec les notions de territoire et d'identité, et l'envie de se rassembler. « Dans ce cadre, nous poursuivons notre mission d'«ensemblier» », sourit la directrice.

BIBLIOBUS ET CONTAINER À PEPINSTER

Pour rejoindre Verviers depuis Theux, le train marque une pause à Pepinster où les voies ferrées sont en cours de réaménagement. Le temps d'apercevoir le décor apocalyptique d'une des zones les plus touchées par les inondations, et des containers qui abritent une partie de l'école communale à front de rue.

La bibliothèque de Pepinster, nouvellement inaugurée en 2014, a également été dévastée par les eaux et près de 19.000 livres noyés. « Cela est d'autant plus tragique que, durant le confinement, la bibliothèque avait été totalement refaite, pointe la directrice Martine Meertens. Avec ma collègue, nous avons trié, rangé toutes les collections. Le lieu était très fréquenté et animé, nous organisons de nombreux événements. »

Pour l'heure, le projet de la commune

est de racheter un bâtiment de la FWB situé dans le centre, mais l'opération ne se fera pas avant 18 mois. En attendant, les deux bibliothécaires se déplacent en bibliobus trois heures toutes les trois semaines. « Ce qui permet de garder un mini-lien avec les lecteurs. » Dans la foulée, dans un élan solidaire, les dons de livres ont afflué, récoltés par d'autres bibliothèques et stockés aux Chiroux à Liège, où ils ont également été triés. Une tâche peu aisée car le contenu des colis n'était pas toujours des plus appropriés : « Nous avons reçu une tonne de vieux ouvrages, que nous ne pouvons proposer au public », déplore la gestionnaire.

Un container de six mètres carrés devrait à moyen terme permettre de poursuivre une part des activités. « Ce n'est pas énorme, nous aurions surtout besoin de locaux et/ou de davantage de bibliobus et containers. J'aimerais pouvoir offrir à nouveau un service de



La bibliothèque de Verviers, miraculeusement préservée

- prêts et conseils à la population, travailler à la reconstruction – acheter, plastifier... – et renouer avec le public scolaire de manière plus régulière qu'avec le bibliobus. De plus, une partie de la population a dû quitter le coin, et en fonctionnant de cette façon, je ne me rends pas vraiment compte de qui est encore là. »

ÉCRIVAINS PUBLICS À VERVIERS

Autre exemple de ville-fantôme : Verviers, où la rivière a surtout infiltré la ville basse et où trois mois après le désastre, des amas de mobilier, objets domestiques et vêtements continuent à joncher les rues. La plupart des vitrines sont inanimées, les commerces fermés. Beaucoup ont fait faillite dans les sillons du contexte covidien et du développement du shopping mall Crescend'eau. Tandis que le centre, désert, fait l'objet d'un vaste

réaménagement dans le cadre du projet européen SmartCity. « Tout cela traduit bien le décalage entre les besoins réels de la population, en état de dénuement profond et les priorités politiques », relève un commerçant.

Située dans le quartier d'Ensival très affecté par les inondations, la jolie bibliothèque de Verviers, au mobilier vintage soigneusement préservé, est l'un des rares bâtiments communaux à avoir été peu frappé par la situation. « Il était assez choquant de voir les dégâts dans le quartier, mais nous avons pu rester opérationnels et comme la wifi fonctionnait, etc., nous avons pu dépanner des gens », relève Laurent Haas, directeur. « Au-delà de l'aspect logistique, tout le personnel de la bibliothèque et communal a été occupé à des soins de première nécessité. Sur le terrain, on a ainsi distribué de l'eau. Dans nos murs, on aide la population à remplir les formulaires du Fonds des calamités... » Par ailleurs, « quelques

jours après les inondations, nous avons appelé toutes les bibliothèques de l'arrondissement pour une mise en réseau des aides et tout le monde faisait un peu de tout. Le deuxième étage de la bibliothèque a été investi par le personnel communal, afin qu'il continue ses missions sur le côté car comme l'Administration n'avait plus d'électricité, le code d'entrée ne fonctionnait plus. »

Laurent Haas souligne à cette occasion la mission centrale de la bibliothèque, qui se veut un lieu ouvert, que chacun doit pouvoir s'approprier en fonction de ses besoins. Pour emprunter des livres, ou simplement passer du temps, tisser du lien, prendre un café ou se connecter à internet... « Dans le cadre du plan quinquennal lancé en 2019, nous avons prévu de proposer des petits coins conviviaux avec des sièges, une machine à café, des revues... Cette situation de crise nous a confortés dans l'importance de ce type d'initiative, plus encore dans un contexte où cer-



Habitations inondées au centre de Verviers

taines personnes ont tout perdu. » Dans une idée de partage des expériences et de résilience, il pourrait aussi être question, lors des petits déjeuners Philo, d'aborder le vécu de chacun. « Beaucoup d'écoles de la vallée ont été impactées, ce serait évidemment une thématique à explorer. » En complément de celle du moment, axée sur la transition environnementale. « On ne sait pas encore exactement les causes de la catastrophe, même si certainement liées au changement climatique. » Le lieu organise également des ateliers nature et une grainothèque, à l'intention des jeunes. La bibliothèque ne cesse de diversifier son offre. Elle a aussi intégré en son sein depuis début 2021 les collections « documentaire » et « fiction » de la Médiathèque et, il y a trois ans, le pôle Espace public numérique (EPN). « À terme, j'aimerais aussi développer une section "artothèque" et un service "écrivains publics" pour satisfaire différents besoins, et notamment aider les citoyens dans des démarches administratives », ponctue l'enthousiaste Laurent Haas.

CENTRE D'ACCUEIL À CHÊNÉE

À Liège, le centre culturel de l'entité de Chênée a également assuré l'accueil de sinistrés. « À la mi-juillet, lors des

inondations, le cabinet du bourgmestre de la ville de Liège nous a contactés pour une mise à disposition de notre salle de spectacles polyvalente, d'une capacité de mille personnes, au cas où la police devait évacuer les habitants de Chênée », se souvient Christophe Loyen, responsable des lieux. « À ce moment, le niveau de la Vesdre n'était pas très haut mais quelques heures plus tard, la situation est devenue délugesque et nous accueillions des gens en état de détresse total. La salle a de nouveau été réquisitionnée et transformée en centre d'accueil et de secours, de même que les autres espaces du centre pour abriter divers services. À partir de ce moment, nous y avons mis toute notre énergie, avec les cinq à six membres du personnel qui n'étaient pas en vacances et des animateurs socio-sportifs, jusque fin août. » Sur place ont été organisées une distribution de repas chauds, une épicerie sociale, une collecte de vêtements, des aides médicales et juridiques, etc., déplacées début septembre dans la salle sportive de l'école communale. « Aujourd'hui, la vie reprend un peu mais nous restons traumatisés. Des milliers de maisons ont été dévastées ou endommagées et doivent encore sécher. Beaucoup de gens ne sont plus là », s'émeut Christophe Loyen. Certains locaux du centre culturel ont été endommagés, de même que des

chaudières, et en sus il a fallu faire face à une pénurie de matériaux et de pièces de réparation en provenance de Chine. Malgré la relance progressive de la programmation depuis septembre, le public se fait rare. « Pour l'instant, la ville est sans vie, de nombreux habitants ont délogé et si l'on ajoute à cela les contraintes liées au Covid dans les lieux culturels... En revanche, à gauche et à droite, l'on met en place la possibilité de libérer le ressenti. Dans certains quartiers comme à Angleur, des ateliers d'écriture ou photos sont proposés. »

LA VOIE NUMÉRIQUE À DURBUY

Même constat du côté du centre culturel de Durbuy, chapeauté par François Mawet. « Il est très difficile de faire revenir le public et de remettre les sorties culturelles dans le quotidien de toute une partie de la population, surtout rurale, qui s'est par ailleurs confortée dans une offre culturelle en ligne démultipliée et à faible coût depuis le confinement. Dans les villages isolés, la plupart des gens sont passés au numérique, certains ont déserté les ateliers ou cours de chant... Tandis que d'autres sont rebutés par le CST [Covid Safe Ticket] et toutes les contraintes imposées dans le secteur culturel depuis presque deux ans. » En marge d'une dynamique de report des événements qui s'est instaurée, encore accentuée avec les inondations. « Le concert que nous devions organiser avec la ville de Durbuy a dû être annulé car l'électricité n'était pas totalement rétablie. » Les rez-de-chaussée des deux bâtiments du centre culturel (bureaux et salle de spectacles), aussi lésés par les eaux, y ont laissé plancher, moquette et matériel de la cafétéria. « À l'instar d'autres acteurs du milieu, on est sans cesse dans l'entre-deux. Après les reports et annulations d'événements, il reste compliqué de nous projeter momentanément car l'on doit aussi contacter les assurances, des entreprises pour des devis, etc. Ce n'est normalement pas de notre ressort car les bâtiments appartiennent à la ville. Mais tout le monde est surchargé... » ●

LA REPRISE

AVEC (DES ATELIERS) PHILOSOPHIE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Toutes les photos © T. Casavecchia

Dans les bibliothèques et les centres culturels, les activités « en présentiel » ont pu reprendre de manière relativement normale en 2021. L'occasion de rebrancher son cerveau !



Atelier Philo *Tous à poil* pour les petits à Assesse

« **L**a philo, vous connaissez ? » Bernard Mouton, bibliothécaire à la bibliothèque communale d'Assesse pose la question à une assemblée d'une quinzaine de bambins de première et deuxième primaire. Évidemment, on ne tarde pas à répondre par quelques « Euuuh »... « Moi, je crois que j'ai déjà entendu ça. En morale. Mais je sais pas ce que ça veut dire. »

C'est leur première séance à tous. Mais ils reviendront au moins deux fois dans les prochaines semaines afin de poursuivre ces heures de philo. Cela fait environ cinq ans que la bibliothèque propose des ateliers philo aux enfants des écoles de la commune. Trois séances rapprochées, chaque année, de la troisième maternelle à la sixième primaire. Un peu à la manière de Monsieur Jourdain, les enfants philosophent sans le savoir. « Ils philosophent sans s'en rendre compte, sourit Bernard Mouton.

Ils se posent de très nombreuses questions, parfois fondamentales. »

Assis face aux têtes blondes, l'animateur poursuit son atelier : « Philosopher, ça veut dire se poser des questions. Des questions comme vous en posez probablement beaucoup. »

– « Comme “Quand est-ce qu'on mange ?” », demande un petit, son doigt à peine levé.

– « Non, des questions plus larges. »

– « Comme “Pourquoi il y a eu la Première Guerre mondiale ?” »

– « Oui, voilà. Souvent, se poser des questions qui commencent par “Est-ce que” ou “Pourquoi”, c'est une forme de philosophie. »

Le bibliothécaire sort alors *Tous à poil !*, un livre illustré dans lequel chaque page voit un personnage se désaper dans une position souvent comique. À poil le policier, à poil la maîtresse, on en passe et des meilleures. « Hé, j'espère qu'il n'y aura pas le Roi », s'inquiète une petite.

HILARITÉ, À ASSESSE

Après la lecture, le débat peut commencer. L'animateur demande ce que les enfants ont pensé du livre. Tous sont amusés, certains sont choqués. « Ça me choque, ben... parce qu'ils sont à poil. » S'ensuit un débat d'environ une demi-heure. Sur le privé, l'intime, la pudeur, la différence entre les hommes et les femmes. Ce n'est pas toujours très construit, mais on voit que ça cogite sec.

« Oui, on espère qu'ils en retirent quelque chose. Qu'ils emportent leur réflexion avec eux. On voit que ça les fait réfléchir et c'est heureux. J'ai été effaré, dans mes derniers groupes, certains enfants avaient déjà leurs smartphones. Avec les réseaux sociaux et ces sollicitations constantes, les enfants n'ont plus l'occasion de se poser. Aujourd'hui, beaucoup perdent cette capacité de concentration et de réflexion. Mais au-delà de la question de la philoso-



Café Philo à Wanze



Atelier Philo à Stavelot

phie, je trouve qu'il est important que les enfants disposent de ce genre d'espace de discussion. Contrairement à la classe, ici à la bibliothèque, on n'est pas dans un rapport ascendant. Ils disposent de cet espace à la maison, mais ce n'est pas tout à fait pareil. Ici on ne veut pas de sujets tabous ni de crainte d'une certaine forme d'autorité. »

Les enfants, eux, adorent : « Moi, j'ai bien aimé le chien, explique un enfant après la séance. C'est normal, lui, il est toujours à poil. »

Mais la philosophie n'est bien entendu pas qu'une affaire de mômes. Ainsi, des ateliers philo sont organisés un peu partout en Belgique francophone sous différentes formes. C'est notamment le cas à Mettet, dans le Namurois. « Nos ateliers s'adressent à tout le monde, explique Marie-Agnès Wavreille, bibliothécaire à la bibliothèque communale Yvonne Vassaux. Certes, les discussions sont parfois un peu techniques, donc on les réserve avant tout à un public de minimum 16 ou 17 ans. »

Au départ de l'aventure, un atelier fort similaire à ceux proposés à Assesse. « Il y a quelques années, encouragés par la Fédération Wallonie-Bruxelles, nous avons lancé un atelier philosophique à destination des enfants. » La bibliothèque invitait donc des classes à venir philosopher entre ses murs.

« Nous pouvions ainsi mettre en valeur la riche collection d'ouvrages dont nous disposons et qui fonctionnent plutôt bien auprès du public. Nous avons également eu la chance de pouvoir compter sur Monsieur Heynen, maître en philosophie, pour animer ces ateliers. »

PAS BESOIN DE BAGAGE, À METTET, À STAVELOT-TROIS-PONTS, À WANZE, ET À BRUXELLES

Désormais, ils ne sont plus réservés aux enfants. Une fois par mois – avec une grosse pause estivale –, la bibliothèque reçoit quelques philosophes en herbe de sa commune et d'ailleurs, pour un atelier Philofix. Généralement, le sujet est choisi par l'animateur. « Il le présente à l'assistance pendant environ une demi-heure puis tout le monde échange de 20 h à 21 h. Parfois, souvent même, les discussions débordent jusqu'à 22 heures, poursuit la bibliothécaire. Lors de la dernière séance à laquelle une douzaine de personnes ont assisté, on a analysé les textes de Herbert Spencer, philosophe du XIX^e et dont la pensée sur le darwinisme social reste tout à fait d'actualité aujourd'hui. » Évidemment, si l'activité est ouverte à tous, elle ne fait se déplacer qu'un pu-

blic relativement averti. « Mais vraiment, c'est tout à fait accessible, insiste la bibliothécaire. Les échanges se font dans le respect le plus total et il n'y a aucune "bête" question. Les sujets sont très variés et le plus souvent en lien avec l'actualité donc, malheureusement, ces derniers temps on a beaucoup parlé de la question de la maladie, de la mort, du deuil. »

« Moi par exemple, qui ne suis pas formée à la philo, quand on annonce le sujet, je ne vois pas vraiment de quoi on va bien pouvoir parler, ni quelles questions cela va pouvoir soulever. Et à chaque fois, je suis ravie de tous les échanges. Pourtant, la philosophie n'était vraiment pas ma tasse de thé au départ. »

L'organisation de ce genre d'atelier permet de transformer la bibliothèque en un tiers lieu, un réel espace d'échange où l'on se rencontre.

Le Centre culturel de Stavelot-Trois-Ponts s'est lui aussi lancé dans l'aventure en 2016. « Cela a débuté comme une remise en perspective de quelques auteurs, se souvient Édith Lambert, animatrice au centre culturel. S'ensuivait un atelier de mise en pratique. Mais depuis deux saisons, l'atelier a changé de formule. Désormais, on l'organise en trois séances pour développer des problématiques. Souvent, ►



Balade intergénérationnelle à Boitsfort

- on essaie de décliner des thématiques que l'on aborde au même moment dans le centre culturel. » Autour d'un même thème, différentes approches. Aucun prérequis n'est demandé au public sinon une certaine ouverture d'esprit. « Parmi le public se trouvent, certainement, des personnes très instruites, mais ce que l'on aimerait justement, c'est d'ouvrir la philo au plus grand nombre, car rien que le mot continue d'avoir quelque chose d'effrayant aujourd'hui », poursuit l'animatrice. Ici, un rapide exposé thématique est réalisé en début de séance afin de nourrir l'assemblée avant de passer aux débats. Au Centre culturel de Wanze, cela fait depuis plus de dix ans que l'on déjeune une fois par mois en philosophant deux heures durant. « À l'époque, on s'était associé à la PAC Huy-Waremme, se rappelle l'animatrice Vanessa Chabothier. On s'y mettait tous ensemble. La bibliothèque préparait les ouvrages et dé-

finissait le thème, souvent des thèmes très larges comme l'amour, la vie, etc., pour toucher un public le plus large possible. » Désormais, c'est avec Philocité Liège que le centre culturel collabore. « On essaie toujours de coller à l'actualité, de faire des liens. Il y a deux ans, en pleine crise des Gilets jaunes, par exemple, on a abordé la question de la violence. » Un autre objectif est de rendre ces discussions vivantes et accessibles. « C'est clair que l'on n'arrive pas à toucher tous les représentants de la population. Il faut une certaine capacité à s'interroger, se questionner. On n'est pas dans le subjectif ou l'émotionnel. Mais cela a un réel succès ; environ 17 personnes ont participé au dernier atelier. » À Bruxelles, la bibliothèque des Riches Claires organise elle aussi régulièrement ce genre de rencontre avec les plus jeunes, notamment grâce à la collection de l'Espace Philo de la bibliothèque centrale.

BALADES PHILOSOPHIQUES, À WATERMAEL-BOITSFORT

Autre lieu culturel bien connu des habitants de la capitale : la Vénerie, centre culturel de Watermael-Boitsfort. Là aussi on philosophe dès qu'on le peut. « Chez nous, l'idée est venue durant le confinement, explique Irene Chamorro, responsable de la communication. Enfin, plutôt juste avant. Nous voulions mettre sur pied des ateliers classiques : une personne dans une classe ou dans un lieu fermé qui mène les discussions face à une assistance. Mais cela n'a évidemment pas été possible. »

Le centre culturel a donc dû envisager de sortir. L'idée est alors venue de proposer des balades. « On a commencé à faire des promenades, ce que l'on appelle de la rando-philo, dans le parc Solvay et dans le Bois de la Cambre en octobre 2020, explique Axel Pleeck, l'animateur des discussions. On comptait souvent une petite dizaine de participants. Pas de grosses foules, mais on devait respecter les jauges. C'était donc la file d'attente qui s'allongeait. »

« Dans cette démarche, on s'est un peu inspiré des philosophes allemands qui aimaient pratiquer en marchant. Un des objectifs est de miser sur la mixité des âges. Comme cela se passe le dimanche, cela permet aux familles de venir ensemble. Les personnes âgées sont aussi nombreuses », explique la responsable communication.

« C'est très important pour le projet, cet aspect intergénérationnel, abonde l'animateur. Le plus jeune participant avait dix ans. C'est tout le travail de l'animateur de pouvoir s'adresser à tous les participants. Il faut pouvoir inclure les enfants dans la discussion, s'adresser à un public sans en exclure les autres. Tout le monde doit être mis sur le même pied d'égalité. Et visiblement les jeunes participants se sont montrés enthousiastes à l'heure du débrief qui suit chaque séance. »

Aussi, l'animateur ne donne pas à l'avance les thèmes ni les questions, ce qui laisse planer un peu de mystère. Et le fait que le thème des balades reste une surprise peut être un atout de taille. « Pour une séance, j'avais choisi



Balade intergénérationnelle à Boitsfort

si le thème de la mort. Deux jeunes filles m'ont avoué après la promenade qu'elles ne seraient pas venues si elles avaient connu le thème à l'avance, mais qu'au final elles étaient ravies des échanges. Idem pour une jeune adulte un peu forcée par sa mère qui a bien apprécié l'expérience. »

Et puis il y a simplement le fait de marcher. « Le tempo imposé par la marche en fait une expérience vraiment différente d'un atelier traditionnel, qui dure une heure et demie et dans lequel on est beaucoup plus statique. Le fait de marcher, reprendre sa respiration, s'arrêter ou non pour discuter, ce sont toutes ces modalités qu'il convient de définir. »

L'ESSAYER, C'EST L'ADOPTER...

Ces promenades ont eu tant de succès que la formule a survécu à la fin du

confinement. « On a voulu reprendre la formule classique, mais les participants ont voulu continuer la marche. Les deux formules cohabitent donc en alternance. »

Les ateliers sont quant à eux plus « classiques » sans pour autant être trop scolaires. « Il ne s'agit pas de cours théoriques. L'objectif n'est absolument pas de tout apprendre sur les philosophes. On essaie plutôt de s'inscrire dans les nouvelles pratiques philosophiques afin de développer des compétences comme s'écouter, reformuler. Des choses, finalement, assez basiques, mais qui ont énormément d'importance. »

« Concrètement, au départ de l'atelier, je montre une image, puis je collecte les questions qu'elle a inspirées aux participants, parfois cela se fait au départ d'une expression comme "gagner sa vie". »

Ces activités donnent l'opportunité au centre culturel de partir à la rencontre de son public, d'en apprendre plus sur sa vision du monde. « Je pense en outre que ce genre d'ateliers permet d'approcher la Culture, ajoute la porte-parole. On peut pousser sa réflexion sur les grands thèmes de société. La philosophie permet de faire ce cheminement de la même manière que peut le faire l'art. »

Preuve du succès : le centre culturel comme l'animateur resignent chacun pour la saison 2021-2022. ●

› **Claire FRANEK, *Tous à poil !***, illustrations de Marc DANIAU, Rouergue, 2011, 40 pages, 15,10 €.

PREMIERS SOURIRES DE L'ANNÉE

PAR BENOIT van LANGENHOVE

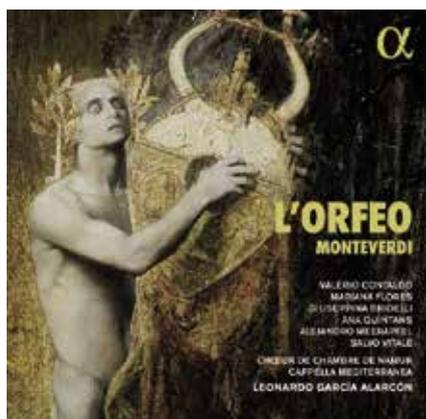
musicologue, administrateur du Festival Ars Musica

Claudio Monteverdi

L'Orfeo

Solistes, Chœur de chambre de Namur, Cappella Mediterranea
Leonardo Garcia Alarcon
Alpha – © 2020 & © 2021

Après tant d'autres, Leonardo Garcia Alarcon s'attaque à son tour à ce grand passage de la musique sacrée qu'est *L'Orfeo*, point de départ de l'histoire de l'opéra. À cheval sur la polyphonie de la Renaissance et la splendide opulence virtuose du baroque, cette œuvre offre un éventail de styles pour toutes sortes d'effectifs dans un jeu sans fin de couleurs et d'écriture audacieuse. À la tête du Chœur de chambre de Namur et de la Cappella Mediterranea, Alarcon choisit des tempos vifs, aptes à mettre en évidence l'invention rythmique et le contraste des volumes. Ajoutez à cela quelques moments de douceur et de tendresse qui vous rendent l'écoute de cet enregistrement indispensable.



Courtney Barnett

Things Take Time, Take Time

Marathon/Pias – © 2021

Les premiers disques de Courtney Barnett ont spontanément fait penser, par son écriture et sa façon de chanter, à Lou Reed. Même si elle le réfute, l'ombre de Reed est bien présente. Mais cette fois-ci, la chanteuse-compositrice australienne change de registre pour un disque rempli de charme et d'intimité : elle a décidé de chercher son bonheur dans les petites choses du quotidien. Écoutez le titre qui ouvre l'album, *Rae Street* : d'une voix traînante sur une musique au tempo paresseux elle tire une chaise près de la fenêtre et se demande pourquoi le couple d'en face repeint un mur propre tandis qu'un camion poubelle passe. Toute la fraîcheur est dans l'ambiance et le regard de l'artiste.



César Franck

De l'autel au salon – Œuvres chorales
Chœur de chambre de Namur, Thibaut Lenaerts (direction)
Musique en Wallonie – MW 2022 –
© 2020 & © 2021

Jean-Pierre Smyers, actuel président de *Musique en Wallonie* aime à rappeler que nos ancêtres, qui ne connaissaient pas la musique enregistrée, passaient volontiers les dimanches à chanter le matin à la messe et se retrouvaient l'après-midi, avec les mêmes effectifs, dans quelques salons ou sociétés chorales pour aborder un répertoire plus profane. César Franck a côtoyé tout au long de sa vie la musique chorale, que ce soit en accompagnant, dès sa jeunesse, des chanteurs ou en dirigeant la maîtrise de Sainte-Clotilde ou des chœurs d'établissements d'enseignement. Cela lui donna l'occasion d'écrire de nombreuses œuvres reprises ici. Après avoir été un pilier de la rénovation de la musique d'église qu'il estimait envahie par un art mondain trop théâtral, Franck se tourne vers la fin de sa vie vers des activités plus profanes. Comme le dit Jean-Noël Fauquet, il laïcise sa production sans rien perdre de son élévation spirituelle ni de son exigence artistique. Ces petits bijoux sont joliment défendus par le Chœur de chambre de Namur et Thibaut Lenaerts. Un coup de chapeau aussi au preneur de son, Manuel Mohino, pour sa réussite malgré les contraintes du Covid.

Snail Mail

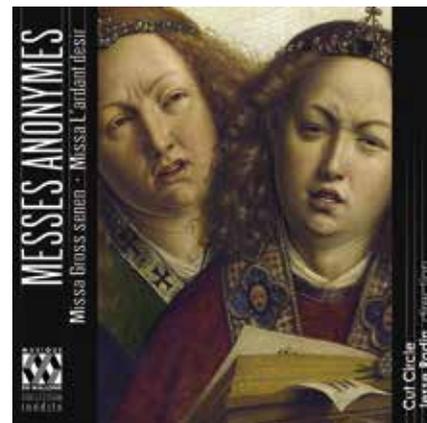
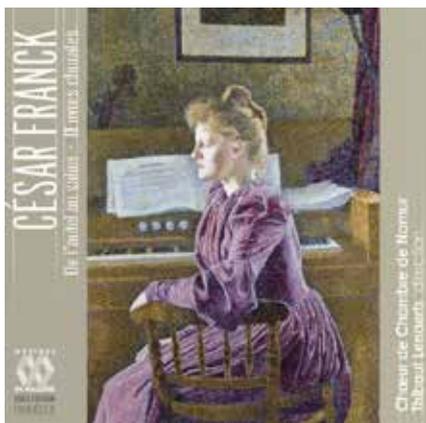
Valentine
Matador – © 2021

Lush, le premier album de Snail Mail, a été écrit alors que Lindsey Jordan, la chanteuse et compositrice principale du groupe, était encore adolescente. Reçue avec enthousiasme pour ses chansons ardentes et sombres, cette célébrité soudaine a déformé la relation de Jordan avec elle-même. C'est pourquoi ce second album, *Valentine*, regorge de références à la perte de soi et à un passage en cure de désintoxication. Cette quête de changement entraîne son lot de chagrin et d'un fort sentiment d'être sous surveillance. Mais dans sa face positive, cet album raconte un amour romantique qui passe par toutes les facettes de la jeune passion : la joie, la confusion, la possessivité, la rage et l'abandon. Dans une interview à Pitchfork, Jordan, aujourd'hui 22 ans, raconte comment le succès l'a forcée à grandir et à se réévaluer, de peur qu'elle ne finisse comme nouvelle figure tragique du secteur de la musique. « Après la sortie de *Lush*, je devenais folle en allant à chaque activité sociale. J'étais comme un bébé dans un monde d'adulte. » Depuis, le cadeau empoisonné s'est transformé en un album impressionnant.

Missa Gross senen – Missa L'ardant désir

Cut Circle, Jesse Rodin (direction)
Musique en Wallonie – MEW 2019 –
© 2019 & © 2021

En interne, les gens de *Musiques en Wallonie* surnommaient ce CD « Les messes impossibles ». Au travers de deux messes polyphoniques anonymes probablement écrites dans nos régions, les éditeurs tentent de répondre à la question : « Qu'est-ce qui rend une œuvre musicale difficile ? » Il est vrai que ces deux partitions accumulent les difficultés, polyphonie complexe, rythmes périlleux à respecter et des phrases musicales qui réclament aux chanteurs un souffle infini. Ajoutez à cela un manuscrit difficile à déchiffrer, un copiste qui accumule les erreurs de textes, vous avez un parfait jouet pour une armée de musicologues en mal de longues discussions pointilleuses. Mais ne croyez pas que le résultat soit aussi rébarbatif qu'un austère concert de musique contemporaine. *Officium* de Garbarek et l'Hilliard Ensemble ont déjà habitué un large public à la polyphonie, pour peu qu'une touche contemporaine fasse passer la sauce. Ici, les interprètes ont choisi un son plus présent à une voix par partie en ne noyant pas les chanteurs dans une acoustique de cathédrale, mais plutôt dans celle d'une petite chapelle latérale. À vous de vous laisser emporter par ce sublime flot mystique. ●



THIERRY ZÉNO :

ENVISAGER LA MORT

PAR PHILIPPE DELVOSALLE

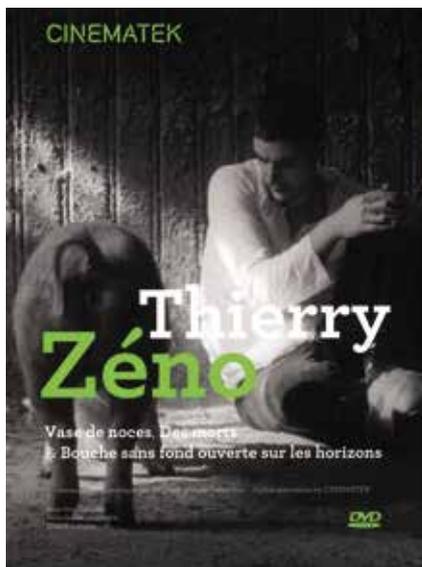
rédacteur à PointCulture

Envisager la mort, la penser, lui donner une place, la vivre reste compliqué pour beaucoup d'entre nous. Il y a quarante ans, Thierry Zéno et deux amis, Dominique Garny et Jean-Pol Ferbus, la regardaient en face et sous toutes ses coutures, aux quatre coins du monde.

NAMUR, BRUXELLES, LE MONDE

Thierry Jonard, le futur Thierry Zéno, est né à Namur en 1950. Enfant et adolescent, il y fait ses études chez les pères jésuites, au Collège Notre-Dame de la Paix. Une ville et un ancrage catholiques qu'il fuira au plus vite – même s'il y reviendra régulièrement, mais pour honorer ses fous, ses francs-tireurs, ses artistes en porte-à-faux par rapport à la bonne société namuroise. « J'ai quitté Namur, ma ville natale, à dix-sept ans pour aller faire des études à l'Institut des arts de diffusion (IAD) à Bruxelles. Je considérais la ville de Namur comme très oppressante, très bourgeoise, très catho. Je crois que n'importe quel adolescent doit se trouver à l'étroit dans ce genre d'environnement » (*in* Richard Olivier, *Big Memory – Cinéastes de Belgique*, Les Impressions nouvelles, 2011).

À Bruxelles, à la fin des années 1960, c'est en commentant copieusement les allusions aux jésuites lors d'une projection des *Quatre Cents Coups* (François Truffaut) dans un ciné-club du Sablon qu'il fait la connaissance d'un autre jeune homme marqué par l'enseignement prodigué par la Compagnie de Jésus : le compositeur Alain Pierre, qui signera la musique et la mise en sons de deux de ses premiers films, coréalisés en triangle d'or par ses complices Dominique Garny et Jean-Pol Ferbus (*Vase de nocces* en 1974 et *Des morts* en 1979).



En 1971, pour un film d'une demi-heure réalisé, produit et monté en solitaire, *Bouche sans fond ouverte sur les horizons*, il revient une première fois à Namur. Dans les couloirs d'un hôpital psychiatrique, il filme les tableaux de Georges Moinet, un peintre schizophrène qui y vit reclus depuis une quinzaine d'années. Refusant toute voix off didactique, Zéno recueille aussi la parole – la logorrhée – à la fois hantée, visionnaire, proliférante mais aussi très précise de l'artiste qui commente ses propres œuvres. Lorsqu'on découvre le film aujourd'hui (grâce au DVD édité récemment en coffret), on est frappé par la qualité du montage, par la finesse du rapport qui se tisse entre œuvres fil-

mées et images des lieux et du peintre, sans oublier la maîtrise dans le choix de l'échelle des plans (plans larges architecturaux dans les couloirs de l'institution, gros plans sur des fragments du visage de Moinet).

Ensuite, Thierry Zéno utilise des bouts de pellicule inversible récupérés auprès d'amis cameramen à la télévision pour filmer avec Jean-Pol Ferbus et son ami d'adolescence Dominique Garny (qui y incarne aussi le rôle principal), ce qui reste sans doute son film le plus connu, le plus « culte » : *Vase de nocces*, sorte de fable transgressive contant l'histoire d'un homme reclus dans une ferme en ruines et son amour – jusqu'à la procréation – pour une truie. Une fois achevé et montré, le film divise spectateurs et critiques. Henri Langlois, directeur de la Cinémathèque française, finance le gonflage de la copie 16mm en copie 35mm ; le film est récompensé au cinquième festival EXPRMNTL de Knokke par un jury qui comprend entre autres Dušan Makavejev et Stephen Dwoskin. Distribué au Japon, *Vase de nocces* ne sort pas en salles en Belgique et est confronté à la censure en France après une projection tumultueuse à la Semaine de la critique à Cannes. « Le côté contestataire du film a parfois été exagéré dans l'opinion de certains critiques, qui se sont très souvent attachés à son contenu, mais très peu à sa forme. C'est pour ça, finalement, qu'il a créé une grande controverse. On pourrait dire, pour schématiser, que cette controverse opposait finalement des gens attachés à la forme et des gens scandalisés par le récit » (Thierry Zéno, entretien avec Julien Broquet pour le site Cinergie, peu de temps avant sa mort en 2017).

Après plusieurs années passées à travailler sur le projet *Des morts* (cf. ci-dessous), Thierry Zéno poursuivra une œuvre en deux embranchements, l'un plutôt lié aux films sur l'art (sur le Namurois Félicien Rops, sur Eugène Ionesco, sur *Les tribulations de saint Antoine*) et l'autre plutôt ethnographique (notamment au Mexique, sur les traces de cet autre Namurois que fut Henri Michaux, au Chiapas, chez les Indiens Tzotzils et les zapatistes).

LA MORT À L'ÉCRAN

La mort est partout autour de nous. Il y a cette formule qu'on répète souvent, sans trop y réfléchir, avec l'aplomb des évidences : elle serait « la seule certitude de nos vies ». Depuis presque deux ans, elle s'invite sous forme de statistiques (donc sous son pan collectif, désindividualisé et anonymisé), chaque soir au journal télévisé. Elle est omniprésente – depuis bien plus longtemps que le début de la pandémie du Covid-19 – dans les actualités télévisées (guerres, famines, attentats, etc.) ; tout comme elle l'est, dans des formes et des mises en scène fort différentes – stylisées, elliptiques, dématérialisées – dans des pans entiers du cinéma de genre : films de guerre, d'horreur, westerns, thrillers, slashers, etc.

Par rapport à ces dizaines ou centaines de milliers de morts « de convention », complètement ou en partie désincarnées et extraites du champ de la réalité, peu de cinéastes ont pris le temps de filmer la mort (le patient en fin de vie, le cadavre) dans une approche documentaire qui ne détourne pas le regard. Je pense par exemple à *The Act of Seeing With One's Own Eyes* [L'Acte de voir avec ses propres yeux – cf. titre de cet article], film d'une demi-heure de Stan Brakhage rendant compte, sans rien en cacher, d'une autopsie pratiquée à Pittsburgh en 1971, ou à *Near Death* filmé par Frederick Wiseman en 1989 dans une unité de soins intensifs à Boston. Non sans contradiction, la présence de la mort sur les écrans (de cinéma et de télévision) tient à la fois presque de la routine, de la banalité et du tabou, de l'irreprésentable.

À la fin des années 1970, pendant plusieurs années, faisant suite à de nombreuses lectures et une longue recherche préliminaire sur le sujet, Zéno, Garny et Ferbus vont entreprendre une série de voyages (qui au total les éloigneront de Belgique pour neuf mois de tournage) et rapporter trente heures de rushes de pratiques culturelles funéraires tournées en Thaïlande, en Corée du Sud, au Népal, aux États-Unis, au Mexique et en Hesbaye namuroise). Sans com-



Des Morts ©

mentaire surplombant, laissant infuser les informations nécessaires par la parole dans le cadre de certains intervenants, par les textes des chansons liées à certains de ces rites funéraires mais surtout par les images elles-mêmes, *Des morts* apparaît comme un film de sensations, de réflexion, de méditation et de confrontation plutôt que comme un document didactique.

Bien sûr (et heureusement), le film n'est pas neutre ni dépourvu de point de vue. Jouant par un montage intelligent de la juxtaposition et des contrastes entre différentes manières de réagir à la mort, il ne peut que faire apparaître des usages qui sont plus « vivants », plus incarnés, plus collectifs, plus lucides et d'autres plus froids, plus distants ou plus fuyants. À ce titre, le début du film est très explicite. Un employé de pompes funèbres américain (comme la série télévisée *Six Feet Under* nous en a fait côtoyer par la fiction pendant cinq saisons au début des années 2000) explique la pratique de l'embaumement et commente en direct le maquillage de la main d'un cadavre pour lui redonner l'illusion des couleurs rosées du corps en vie.

Générique. Cut. Nous nous retrouvons en Thaïlande, au sein de la population animiste des Hmong. Le cadavre d'une vieille femme porte une bougie allumée posée sur le torse. Elle est entourée par ses proches. Un bébé joue dans les

bras de son père à proximité immédiate du visage gonflé de la défunte. Un homme chante. Dehors, d'autres hommes tirent en l'air à la carabine. La cérémonie dure plusieurs jours et les vingt premières minutes du film lui sont consacrées. C'est une cérémonie haute en couleur et complexe, combinant musique (incroyable musique de khènes ou orgues à bouche), sacrifices d'animaux, pyrotechnie et mobilisant toute la communauté afin d'assurer la transmigration de l'âme de la trépassée. Au long de l'heure restante du film, les trois cinéastes (et leur monteur Roland Grillon) continuent à suggérer la différence entre une conception de la mort impliquant des rites, des moments symboliques pour y survivre en tant que groupe humain, et – surtout aux États-Unis – un mode opératoire se décomposant en actes spécialisés, techniques ou commerciaux (embaumer, vendre des cercueils, cryogéniser des corps, disperser les cendres en avion, etc.).

Au-delà des images parfois difficiles ou impossibles à regarder (selon la sensibilité de chacun : sang, cages thoraciques ouvertes, regards perdus dans le vide des personnes en fin de vie, etc.), *Des morts* est un film-choc impossible à oublier – même des années après sa première vision – et qui nous aide à envisager, penser et donner une place et vivre la mort. ●

RÉAPPRENDRE L'AMOUR

PAR THOMAS
CASAVECCHIA
journaliste au *Soir*

Tensions au sein du couple, au sein de la société, entre les genres. Et si on déconstruisait les rapports sociaux afin de redonner leur juste place aux femmes dans le monde et dans leur couple ?

À première vue, on est tenté de se dire que l'amour est une des spécificités de l'être humain. Pas si sûr. Pour Thierry Lodé, professeur d'écologie évolutive et spécialiste des sexualités animales, les animaux n'ont rien à envier à l'humain en ce qui concerne la sexualité. D'où vient le plaisir ? D'un point de vue évolutif, la sexualité n'a pas réellement d'intérêt ; les études montrent que l'orgasme ne favorise pas la fécondation ni la robustesse de la descendance. Les pratiques sexuelles du monde animal montrent bien que la reproduction n'est pas le but premier. En effet, les exemples de pratiques homosexuelles ou de préliminaires dans le monde animal ne manquent pas. Selon l'auteur, les êtres vivants ne sont pas tant guidés dans leur existence par la volonté de se reproduire que par la recherche du plaisir. Avec force d'exemples très imagés, le professeur d'écologie montre l'incroyable variété de la sexualité animale.

À quoi sert ce plaisir ? En agissant comme un moteur, le plaisir permet de pousser les individus à passer à l'acte, et donc de contre-carrer l'inefficacité de la reproduction sexuée par rapport à d'autres méthodes. Mais aussi, le plaisir pour le plaisir permet de tisser de l'« écologie », au sens de rapports entre les individus, les espèces, elle permet de stimuler la différence. Le vivant se joue en bonne partie sur la relation. Et c'est ce plaisir qui nous pousse à être en relation. Un moteur de la vie à partager.

UN PLAISIR QUI, PARFOIS, DOMINE ET DÉTRUIT

Malheureusement, le plaisir de certains passe parfois par la destruction de l'autre. Ces derniers mois et ces dernières années, la parole s'est – un peu – libérée sur la question des abus sexuels. Cette libération collective, qui s'est exprimée au travers du mouvement #MeToo, a ensuite laissé la place à une réflexion plus personnelle, plus individuelle.

Il est nécessaire d'établir une frontière entre le fait de céder à un acte et celui d'y consentir. Nécessaire, car cette frontière permet de reconnaître le traumatisme sexuel et psychologique vécu par les victimes. Pourtant, la limite peut parfois être floue puisque le consentement mène souvent à une inconnue et une forme

d'abandon de soi. Cet abandon peut amener « à une expérience de forçage », note la psychanalyste Clotilde Leguil dans *Céder n'est pas consentir*. Un forçage, de la part de l'autre ou même de la part de soi-même.

Entre le consentir et le céder, il y a « le laisser-faire ». Une frontière d'autant plus floue qu'elle ne se différencie pas du point de vue comportemental. Une nuance que le droit n'éclaire malheureusement pas davantage dans le Code pénal. Il n'est guère surprenant que la Justice laisse tant de latitude aux agresseurs – des hommes dans leur écrasante majorité – étant donné la place que la société laisse aux représentants du sexe masculin.

Selon Giulia Sissa, professeure à l'UCLA, la démocratie est sexiste, et ce, depuis sa naissance. Dans *Le pouvoir des femmes*, la philosophe analyse le peu de place laissée aux femmes dans les sphères publiques et politiques depuis les origines de la civilisation occidentale. Alors que les mythes et légendes grecs font la part belle aux femmes et aux héroïnes, la démocratie naissante leur refuse la citoyenneté. Les philosophes antiques justifient cette injustice par la nature différente des femmes par rapport aux hommes qui grâce à leur virilité et leur aptitude au combat sont plus à même de participer à la vie publique.

En analysant les écrits des penseurs qui ont façonné

le monde d'aujourd'hui au fil des âges, la philosophe identifie un point commun : le peu de pouvoir laissé aux femmes. La Grèce antique a permis au peuple de choisir son destin tout en excluant de la notion de peuple l'essentiel de sa population. Une situation qui, à bien des égards, n'a que très peu changé dans nos démocraties libérales qui considèrent encore très largement le citoyen comme un homme. Il est sans doute temps, alors que le XXI^e siècle est déjà bien entamé, de considérer que les femmes font elles aussi partie du *démos*.

S'APPROPRIER DE NOUVEAUX MODÈLES

Un travail qui peut-être a déjà été fait, du moins en partie en Afrique ? *L'autre langue des femmes* : voici un essai qui va à contre-courant de nombreux mouvements féministes occidentaux actuels. Pour Léonora Miano, les femmes doivent arrêter de se comparer aux hommes. Pour l'autrice, le féminisme occidental s'est avant tout construit autour d'une obsession pour l'homme, plaçant de fait les femmes dans une position de victime vis-à-vis de ces derniers.

Et dans l'imaginaire occidental, les femmes subsahariennes sont les victimes par excellence, écrasées sous le poids d'une société extrêmement patriarcale. C'est à cette idée reçue que s'attaque

l'autrice, en mettant en valeur le matrimoine africain particulièrement riche. Car les Africaines subsahariennes n'ont pas attendu le féminisme européen pour prendre leur destin en main. Des reines, des personnages de légendes, des militantes et personnalités politiques ou encore des guerrières qui montrent une image forte des femmes et mériteraient à ce titre de « pénétrer dans la conscience universelle ». En ravivant le souvenir de ces femmes fortes et en mettant en lumière ces personnalités, l'autrice espère donner un modèle d'émancipation qui pourrait, pour une fois, s'appuyer davantage sur une nouvelle forme de solidarité féminine qui ne serait pas basée sur la comparaison avec l'homme. *Elles disent* est quant à lui un ouvrage plutôt particulier. Dans ce recueil, sorti simultanément avec le précédent, l'autrice Léonora Miano convoque de grands noms – féminins – de la culture. Sont donc articulées des citations de Virginie Despentes, Christiane Taubira, Hannah Arendt en passant par Tina Turner et une grosse centaine d'autres afin de créer de toutes pièces des conversations. Des dialogues qui se répondent. Parfois de très près, parfois de loin, sur des sujets qui intéressent l'autrice. Des échanges riches où se mêlent les accords et les désaccords entre les différentes personnalités. Dans ce tout petit essai, Léonora Miano réalise en tout cas un formidable travail de structuration et produit un texte moins décousu qu'on aurait pu le craindre. Il n'est d'ailleurs pas rare que l'on commente l'allure

d'une femme davantage que son programme politique ou ses idées. Ce n'est pas tout à fait le sujet de *Maquillée*, quoique... Plus qu'un essai sur l'industrie des cosmétiques, *Maquillée* est une réflexion philosophique et sociologique, un récit personnel et poétique, une plongée au cœur du web social, une histoire d'amour. Daphnée B. aborde avec brio sa relation personnelle avec le maquillage, raconte les longues heures passées à visionner des tutoriels sur YouTube et à prospecter pour trouver le fard qui la rapprochera le plus du teint de sa grand-mère décédée. Dans cet ouvrage, le maquillage est vu comme un étrange paradoxe : puissant outil d'émancipation féminine, rituel humanisant et parfois même réel acte de résistance, le maquillage encourage aussi la surconsommation, contribue à la dégradation de l'environnement, renforce le patriarcat et les inégalités sociales et de genre. L'autrice s'aventure aussi dans les méandres d'une gigantesque industrie aux enjeux socio-économiques colossaux, d'une machine capitaliste dont elle-même se sait victime puisqu'« incapable de résister à l'appel d'un crayon pour les yeux et un flacon de rétinol ». La poétesse féministe voit dans ces fards et tubes une forme de vulnérabilité et donc d'humanité.

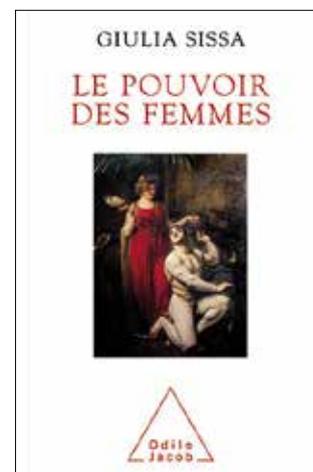
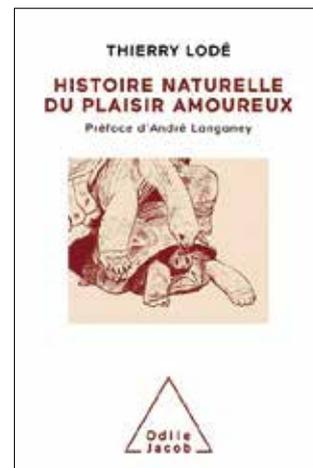
AIMER DIFFÉREMMENT POUR AIMER MIEUX ?

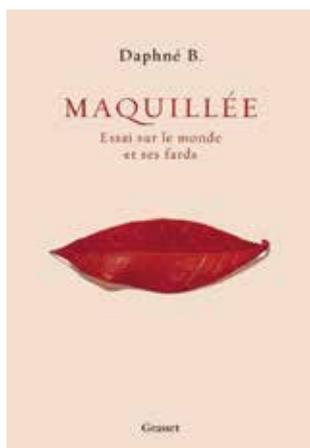
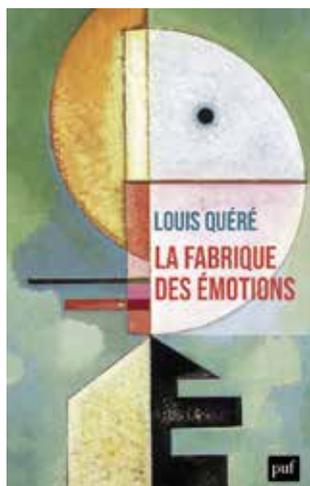
Mona Chollet n'est pas tout à fait étrangère à la question du maquillage puisqu'elle s'était intéressée de très près

aux pressions qu'exerce le monde de la mode sur les femmes, dans *Beauté fatale*. La journaliste s'était également penchée sur le carcan que représentaient les normes sociales dans *Sorcieres*. Cette fois, c'est le couple hétéro dans nos sociétés patriarcales qu'elle passe au microscope. Pour mieux le déconstruire. L'essai souligne ainsi la dichotomie entre le fait d'être féministe et en couple hétérosexuel. Difficile en effet de concilier les différentes conceptions de l'amour telles qu'imposées par la société. Horizon à atteindre pour les femmes. Sentiment à fuir pour les hommes. Comment, dès lors, être heureux en amour ? Dans ce malheur, ce sont les femmes qui sont les plus lésées ; poids de la charge mentale, carrières sacrifiées, violences conjugales, etc. Autant de raisons de repenser le couple hétéro.

LA FIN DU FANTASME

Sommes-nous dès lors tous condamnés à la misère amoureuse ? Pas forcément. L'autrice offre quelques pistes de réflexion, essentiellement à destination des hommes. Avant tout, le secret pour une vie de couple plus heureuse passe par la prise de conscience de toutes ces inégalités et la déconstruction des comportements souvent attendus des hommes. Cette meilleure entente au sein du couple doit aussi, pour l'autrice, passer par une réinvention de la sexualité qui, aujourd'hui, reste « pensée par et pour les hommes ». Quand on parle de sexualité





té, difficile de ne pas aborder le lieu où elle s'épanouit traditionnellement le plus : le lit. Pourtant, le lit n'est pas que le meuble privilégié pour les galipettes en tout genre. Loin de là. Car si, dans la société occidentale contemporaine, le lit est synonyme de vie privée et d'intimité, ça n'a pas toujours été le cas, bien au contraire. C'est ce que nous expliquent, avec humour et passion, Brian Fagan, anthropologue, et Nadia Durrani, archéologue, dans *Une histoire horizontale de l'humanité*, à travers différentes époques, civilisations et continents. Ensemble, ils décortiquent l'histoire du lit, lieu de l'activité humaine par excellence.

Bien plus qu'un meuble, le lit peut être le véritable théâtre de la vie : Churchill gouverna depuis son lit, Shakespeare recevait ses invités dans sa chambre à coucher et John Lennon et Yoko Ono y militèrent pour la paix dans le monde. La gamme des activités que l'homme a menées dans un lit est aussi vaste que surprenante. Et elle ne fera que s'agrandir à l'avenir avec le lit du futur : le lit connecté.

UN ET UN FONT TROIS, QUAND L'ÉMOTION SE PARTAGE

Difficile de parler d'amour sans aborder la parentalité. « Être parent est une affaire de cœur, être enfant aussi », c'est par ces mots qu'Alain Braconnier aborde la notion de réciprocité de l'amour parents-enfants dans *Les parents aussi ont besoin d'amour*. Pour lui, il est tout à fait naturel et normal que

les parents recherchent la réciprocité dans l'amour qu'ils portent à leurs enfants. Or, quel parent n'a jamais eu l'impression de ne plus être aimé par sa fille ou son fils, enfant ou adolescent, en quête d'autonomie ?

Fort d'une carrière de psychiatre et psychologue de plus de 40 ans, l'auteur prodigue de précieux conseils aux parents désireux de se sentir mieux aimés de leurs enfants et de renouer la confiance. Il va même jusqu'à donner les clefs de l'« art d'être aimé » : se faire confiance, parler de ses états d'âme et apprendre à son enfant à communiquer. Alain Braconnier propose une liste de 15 questions pour ouvrir la discussion en fonction de l'âge de l'enfant. Pour finir, l'ouvrage – très accessible – reprend sous forme de mémo les grands principes et les maximes pour être aimé de son enfant.

Il est aussi question d'émotions dans l'essai particulièrement exigeant de Louis Quéré, *La fabrique des émotions*. Ce directeur de recherche au FNRS entreprend un état des lieux de la science des émotions. Au fil du livre, le sociologue s'attache à retracer l'historique de la notion d'émotion et les réflexions de nombreux penseurs des sciences humaines sur ces questions. Loin de faire la part belle aux recherches en neurobiologie qui pourraient trouver une origine toute chimique et cérébrale aux émotions, l'auteur les analyse plutôt à l'aune des travaux des philosophes Dewey et Wittgenstein. Ainsi, l'auteur cherche à montrer le caractère construit des émotions,

notamment par la sociologie et la philosophie du moment et du lieu. ●

- › **Léonora MIANO**, *Elles disent*, Grasset, 2021, 52 pages, 6 €.
- › **Léonora MIANO**, *L'autre langue des femmes*, Grasset, 2021, 252 pages, 20,90 €.
- › **Brian FAGAN et Nadia DURRANI**, *Une histoire horizontale de l'humanité*, trad. de l'anglais par Hélène COLLON, Albin Michel, 2021, 295 pages, 21,90 €.
- › **Louis QUÉRÉ**, *La fabrique des émotions*, PUF, 2021, 425 pages, 27 €.
- › **Clotilde LEGUIL**, *Céder n'est pas consentir : une approche clinique et politique du consentement*, PUF, 2021, 218 pages, 17 €.
- › **Giulia SISSA**, *Le pouvoir des femmes : un défi pour la démocratie*, Odile Jacob, 2021, 371 pages, 23,90 €.
- › **Thierry LODÉ**, *Histoire naturelle du plaisir amoureux*, préface d'André LANGANEY, dessins de Dominique LE JACQUES, Odile Jacob, 2021, 326 pages, 22,90 €.
- › **Alain BRACONNIER**, *Les parents aussi ont besoin d'amour : la parole aux parents*, Odile Jacob, 2021, 329 pages, 22,90 €.
- › **Daphné B.**, *Maquillée : essai sur le monde et ses fards*, Grasset, 2021, 220 pages, 19 €.
- › **Mona CHOLLET**, *Réinventer l'amour : comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*, Zones, 2021, 255 pages, 19 €.

PHILOSOPHIES DU VIVANT

PAR BERNARD LOBET

journaliste

.....



La question du sens de la vie se pose avec de plus en plus d'acuité à mesure que le monde se complexifie et s'accélère. Face aux événements qui surgissent en nous laissant d'abord sidérés, comment résister ? Comment envisager la vie des humains parmi les autres vivants ? Comment raconter cette histoire de famille qu'est l'évolution en

partant du cerveau ? Y a-t-il un dialogue fécond possible entre les sciences et la philosophie politique ? Le règne de la technique est-il ancré dans notre imaginaire au point de nous déshumaniser ? Quel est le lien entre les milliers de personnages qui ont peuplé le XX^e siècle ? Telles sont les interrogations qui ont servi de fils conducteurs à quelques philosophes, savants, une écoféministe et un vidéaste.

LA VIE, LA MORT

Dans *Sidération et résistance*, le philosophe Frédéric Worms a réuni ses chroniques mensuelles dans le journal *Libération* entre janvier 2015 et février 2020, donc entre les attentats et la Covid-19, en passant par l'incendie de Notre-Dame de Paris, #metoo, la COP21, le Brexit, etc. À l'occasion de ces événements, un moment de sidération semble parfois tenir le sens en suspens. C'est pour mieux le révéler, le préciser, le renforcer ensuite, explique Frédéric Worms : « Les ébranlements de nos années de sidération doivent contenir en eux les orientations de nos années de résistance. » Foin de rhétorique creuse ou de « Progrès », dit l'auteur, place à des petits progrès précis et à un sens partagé. Le philosophe en appelle à un effort solidaire pour traverser les épreuves car ce sont les démocrates « qui ont le souci de lutter contre les violences intérieures à une société ».

Une expérience qui faillit

lui être fatale a transformé la conception de la vie de Val Plumwood (1939-2008), philosophe écoféministe. C'était en février 1985, dans le parc australien de Kakadu, où fut tourné quelques mois plus tard le film *Crocodile Dundee*. La philosophe se trouvait dans un petit canoë rouge, seule, au début de la saison des pluies. Elle fut soudain saisie par un grand crocodile et soumise trois fois au rouleau de la mort (les crocodiles noient leur proie en les retenant dans l'eau). Contre toute attente, elle s'en est sortie et cette épreuve l'a fait réfléchir au statut de l'être humain dans la nature. Dans *l'œil du crocodile* décrit l'humanité comme proie et non plus comme maîtresse de l'univers, un statut qui avait pu aux siècles précédents être légitimé par notre relation privilégiée avec Dieu ou par notre position au sommet de l'évolution. Inachevé au décès de l'autrice, ce récit est accompagné de quatre essais sur notre rapport alimentaire au vivant, sur la mort d'un wombat, sur le film *Babe* et sur la vie dans nos cimetières.

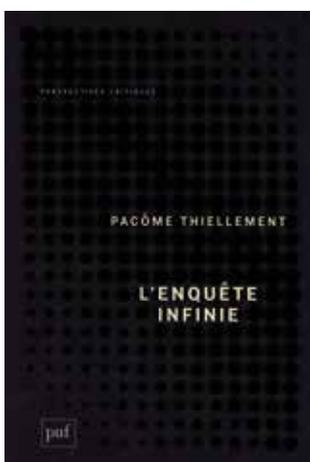
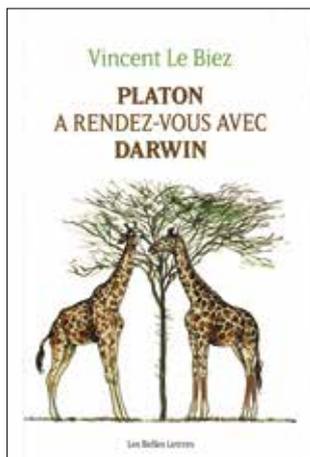
FORTE PARENTÉ DES HUMAINS AVEC LES AUTRES PRIMATES

Alain Prochiantz aborde très précisément la question de la place des humains dans l'histoire des espèces animales et de leur parenté avec les autres primates. Dans *Singe toi-même*, le professeur au Collège de France éclaire les débats sociétaux

sur les rapports entre humains et animaux. Il n'est pas antispéciste et considère que refuser d'infliger des souffrances gratuites aux animaux ne met pas ceux-ci au même rang que les humains victimes de préjugés et de discriminations. Ce n'est pas, selon lui, nier les cultures animales que de ne pas mettre au même niveau la brindille à termites des chimpanzés et la chapelle Sixtine. Nous sommes des primates mais différents des autres. *Sapiens* a une position particulière dans l'histoire des espèces parce que son cerveau « monstrueux » l'a poussé hors de la nature et l'en a comme privé alors même qu'il en est le produit évolutif. Cela lui confère une responsabilité particulière vis-à-vis de cette nature et de ses composants. L'auteur, que tous ses lecteurs n'arriveront pas à suivre dans ses explications techniques sur les éléments mobiles du génome, conclut sur une note d'humilité : la nature n'a pas besoin de nous pour continuer son évolution aveugle, sans fin et sans finalité, sinon la fin calculée par les astrophysiciens. Entre-temps, *Sapiens* travaille à l'accélération de sa perte.

DIALOGUE ESSENTIEL ENTRE LES CULTURES LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE

Platon a rendez-vous avec Darwin est le titre d'un ouvrage qui milite pour le dialogue des deux cultures (littéraire et scientifique), en



particulier dans le domaine politique. Vincent Le Biez est un haut fonctionnaire de 35 ans, formé à l'École des Mines et à Polytechnique. Sa bibliothèque comprend trois couches, de bas en haut : la science, les sciences humaines et la philosophie. Il suggère de faire dialoguer le premier et le dernier rayonnement. Les notions d'évolution, de membrane, d'entropie, d'effet d'échelle ou de transition de phase pourraient bien éclairer des questions politiques comme celles de progrès, de frontières, de subsidiarité, etc. Cet essai tente un dialogue entre Darwin et Platon, Bichat et Hobbes, Dawkins et Rousseau, Clausius et Bergson, Carnot et Arendt, West et Illich, von Bertalanffy et Hayek, Ising et Tocqueville, Prigogine et Snow. Au terme du parcours, certains rapprochements ou éclairages mutuels entre la science et la philosophie sont plus convaincants que d'autres, mais les pistes de réflexions ouvertes ici valent d'être explorées.

LA TECHNIQUE DÉPERSONNALISE LES HUMAINS, ESCLAVES DU RYTHME RAPIDE

À quel point la technique nous a-t-elle phagocytés ? Son imaginaire a-t-il colonisé nos esprits au point de nous enfermer dans un processus d'autodestruction ? Daniel Cérézuelle entreprend de démythologiser la technique et de mettre à distance la fascination pour l'efficacité, la nouveauté et la rapidité. Il rappelle, dans *La Technique et la chair*, que l'être humain n'est pas qu'une pensée logée

dans un corps. Son rapport aux techniques est médiatisé par un imaginaire peuplé de mythes et d'idées abstraites. On en retrouve la trace dans des films, des spectacles, des œuvres littéraires, des articles de presse auxquels l'auteur fait abondamment allusion. Quels sont les coûts et les limites de la dynamique technicienne ? Le sociologue estime que c'est parce que l'humain est un être de chair que le déploiement rapide (trop rapide ?) de la puissance technicienne peut avoir des effets dépersonnalisants voire déshumanisants, tant sur le plan individuel que collectif. Enfin, l'imaginaire techniciste est si puissant que nous avons un mal fou à prendre en compte les effets délétères de la technique. Pour l'auteur, il est vital d'imposer un rythme plus lent au changement technique. Nous n'y sommes pas encore préparés.

UNE ENQUÊTE SUR LA VIE, MÉTAPHYSIQUE ET CONCRÈTE À LA FOIS

Pour Pacôme Thiellement, notre vie est un roman « qui change sans cesse de genre, de style, de structure, de titre. Notre vie est une enquête sur le sens de la vie. » Au travers de quelques figures et personnages du siècle dernier (le petit Grégory, Alfred Jarry, Jack l'Éventreur, David Bowie, Philip K. Dick ou encore André Breton, parmi des dizaines d'autres), Pacôme Thiellement, vidéaste et écrivain mène l'enquête métaphysique en tentant de se frayer un chemin parmi les légendes dont est tissée la réalité, avec comme guide la grande question du

siècle dernier comme de celui-ci : qu'est-ce que vivre ? Un jour on saura, conclut l'auteur, non sans avoir remarqué que l'énigme est en nous, qu'il faut sans cesse travailler à notre émancipation et à celle des autres sous peine de perdre notre capacité à aimer. « On ne sait toujours pas ce que c'est que d'aimer. » L'auteur nous invite à créer notre réponse après avoir vu défiler devant nous de nombreuses manifestations de vie porteuses de malédictions et de mort. Pour mieux nous en préserver. ●

- › **Frédéric WORMS**, *Sidération et résistance. Face à l'événement (2015-2020)*, Desclée de Brouwer, 2020, 322 pages, 17,90 €.
 - › **Val PLUMWOOD**, *Dans l'œil du crocodile. L'humanité comme proie*, Traduit de l'américain par Pierre MADELIN, Wildproject, coll. « Domaine sauvage », 2021, 189 pages, 20 €.
 - › **Alain PROCHIANTZ**, *Singe toi-même*, Odile Jacob, 2019, 330 pages, 23,90 €.
 - › **Vincent LE BIEZ**, *Platon a rendez-vous avec Darwin*, Les Belles Lettres, 2021, 191 pages, 17 €.
 - › **Daniel CÉRÉZUELLE**, *La Technique et la chair*, L'échappée, coll. « Versus », 2021, 406 pages, 22 €.
 - › **Pacôme THIELLEMENT**, *L'Enquête infinie*, PUF, coll. « Perspectives critiques », 2021, 541 pages, 22 €.
- À lire aussi :
- › *Comptes de la vie ordinaire*, PUF, coll. « Monde commun », n° 6, 2021, 177 pages, 17 €.

LA VIE SOUS TOUTES SES FORMES

PAR MICHEL BOUGARD

historien des sciences

Depuis quelques années, le concept d'anthropocène a le vent en poupe. Pour mémoire, il s'agit de considérer que depuis l'apparition des êtres humains et, surtout, depuis l'avènement d'industries un peu partout dans le monde, les activités humaines ont changé les caractéristiques physiques de la Terre, au point de modifier les conditions climatiques et la diversité des espèces vivantes.

LA BIOCÈNE ?

L'ingénieur agronome (et physicien) Paul Mathis, ancien directeur du laboratoire de bioénergétique à Saclay, vient de publier un essai qui recense ce supposé impact considérable de l'espèce *Homo*. Pour l'auteur, l'influence des êtres humains n'est qu'une partie mineure de l'impact de l'ensemble des autres êtres vivants. C'est pourquoi il faudrait plutôt parler de « biocène », dont l'anthropocène ne serait qu'une infime part. Notre planète a ainsi subi bien des métamorphoses engendrées par l'ensemble des organismes vivants. C'est bien la vie qui, depuis des millions d'années, a modifié les propriétés physiques de la Terre. P. Mathis s'interroge sur une question fondamentale toujours non résolue : comment la vie a-t-elle pu débiter, sachant qu'il faut des molécules organiques

(inexistantes au départ) ? On sait que lors de la succession des ères géologiques, les organismes vivants ont fait l'objet d'une multitude de sélections naturelles, d'adaptations par la combinaison de migrations géographiques et de mutations génétiques. Il y a 2,4 milliards d'années, l'augmentation importante de l'oxygène dans l'atmosphère terrestre a constitué une terrible agression pour les organismes vivants alors sur Terre. Mais cet « oxygène-poison » a permis aux espèces qui le supportaient mieux de se développer. Parmi ces adaptations favorables, « l'invention » de la respiration. P. Mathis nous demande donc de cesser d'avoir une vision anthropocentrique du réchauffement climatique. Pour lui, il n'y a aucune chance que la vie disparaisse.

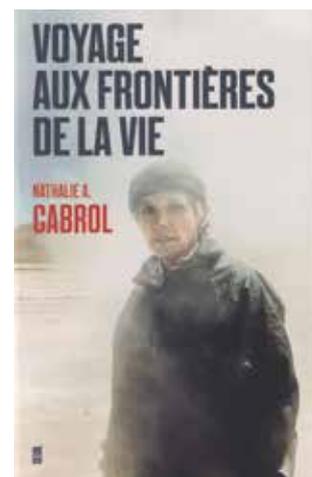
VOYAGE AUX FRONTIÈRES DE LA VIE

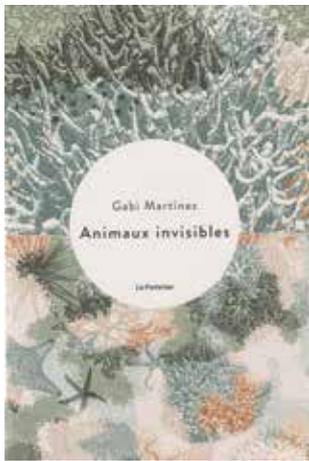
L'astrobiologiste Nathalie A. Cabrol (directrice de recherche à l'Institut SETI (Search for Extra-Terrestrial Intelligence) cherche à comprendre et expliquer l'origine de la vie dans l'univers et l'évolution de l'intelligence. Encore faut-il se mettre d'accord : qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que l'intelligence ? Pour mieux répondre à ces interrogations, N.A. Cabrol a exploré des milieux terrestres extrêmes dans les Andes. C'est bien là un renversement de perspective : on est en train de chercher sur la Terre les conditions d'une vie ailleurs, ou encore, on

envisage la fusion de l'exploration planétaire et les questions sur l'évolution de notre environnement. « Toutes les planètes mènent à la Terre », affirme l'astrobiologiste. Pour N.A. Cabrol, n'importe quelle intelligence extraterrestre et ses (éventuels) messages seront le reflet de la coévolution de sa biologie et de son environnement. Elle ose même une hypothèse audacieuse : puisqu'il y a un lien entre la nature de la vie et la conscience, on peut imaginer que nous faisons partie d'un univers vivant et conscient. On devrait alors tirer de ce pari une conclusion inédite : « Si l'ensemble de la vie dans l'univers est connecté par nature et communique à travers l'univers, alors le signal de son existence est déjà tout autour de nous. Nous n'avons simplement pas encore la capacité de le décoder. »

BIO-POÉTIQUE : « PENSER AVEC LA VIE »

Andreas Weber est un philosophe allemand qui a aussi étudié la biologie marine. Dans son dernier essai, il explore la « bio-poétique » en nous demandant de « penser avec la vie » pour mieux reconnaître la poésie dans le réel du vivant. Pour A. Weber, il s'agit d'effacer l'opposition entre humanité et nature parce qu'il y a identité des humains et de la nature à travers des éléments communs, à savoir des relations de réciprocité et de « cocréation mutuelle ». On rejoint là le propos évoqué plus avant :





► le monde actuel est bien un enchevêtrement de tous les êtres vivants, de toutes les créatures et de tous les agents physiques et matériels impliqués dans divers processus d'échanges. Le philosophe se pose, comme les autres, cette question inévitable : qu'est-ce que la vie et quel rôle y jouons-nous ? Pour tenter une réponse, A. Weber définit le concept d'« *enlivenment* », où rien ne sépare culture et nature. Ce n'est donc pas l'Homme qui contrôle la nature et la transforme en la malmenant, mais plutôt les humains et la nature qui coexistent au sein de transformations mutuelles. Ce modèle de Weber réactualise les propos du philosophe du XVIII^e siècle, Friedrich von Schelling qui affirmait que « le système de la nature est en même temps le système de l'esprit ».

LES ARBRES, FACILITATEURS DU VIVANT

Jacques Tassin, chercheur en écologie végétale, fait sienne cette réflexion dans un essai qu'il consacre aux arbres. L'auteur nous propose de « croire aux arbres » parce que nous nous sommes trop éloignés d'eux alors qu'ils sont les plus grands facilitateurs du vivant et qu'ils nous ont profondément façonnés. Nous sommes dépendants des arbres. Il y a dans l'ouvrage de J. Tassin de la science (un peu) mais surtout beaucoup de poésie et de philosophie, le regard de l'écologue étant tantôt métaphysique, tantôt naturaliste. Pour J. Tassin, il s'agit moins de prétendre comprendre les arbres que de les voir.

ANIMAUX INVISIBLES

Les voir. Mais que faire devant l'invisible ? Car il y a des animaux invisibles. Et pas seulement parce qu'ils sont trop petits pour être perçus. Pour qu'un animal « existe », il faut qu'on puisse le repérer, l'enregistrer. La nouvelle démarcation entre ce qui existe et ce qui n'existe pas est bien la visibilité. Celui qui émet la réflexion qui précède est Gabi Martínez, un écrivain et journaliste espagnol. Intéressé par ces animaux qui restent invisibles, G. Martínez nous livre des récits de voyage en nous invitant à retrouver la trace de quelques-uns de ces « mystères de la nature ». Le lecteur part ainsi à la rencontre du bec-en-sabot, un échassier fort méconnu et menacé d'extinction, rarement observé alors qu'il est bien présent dans l'imaginaire des Soudanais riverains du Nil. L'écrivain nous entraîne aussi dans les traces du yeti avec un géologue excentrique, mort égorgé alors qu'il tentait de localiser « l'abominable homme des neiges ».

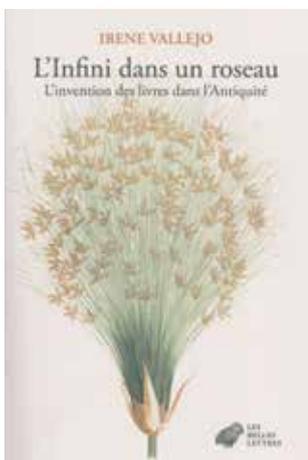
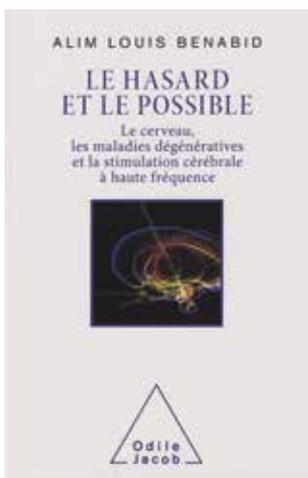
UNE EUROPE AGRO-ÉCOLOGIQUE

Revenons aux questions environnementales. Savez-vous ce qu'est le scénario Tyfa ? Cet acronyme pour « Ten Years for Agroecology » est au cœur de l'ouvrage écrit par deux ingénieurs agronomes, spécialistes en économie rurale. Pour X. Poux et M.-P. Aubert, l'agroécologie a déjà fait ses preuves dans l'agriculture biologique et l'élevage extensif à l'herbe. Cependant, bien des obstacles subsistent face

au succès d'une production basée sur la chimie de synthèse. On est donc confronté à une sorte de choix cornélien : soit on continue à s'alimenter comme on le fait maintenant, soit on change nos pratiques alimentaires, avec moins de viande (et donc moins de céréales). Les auteurs ajoutent que moins de vaches, c'est aussi moins d'émissions de méthane, un gaz à effet de serre bien plus difficile à éliminer que le gaz carbonique. Il y a cependant un revers à cette médaille. En effet, moins de vaches, c'est malheureusement moins de bouses, un fertilisant naturel qui permet de se passer des engrais azotés de synthèse. S'appuyant sur des modélisations quantifiées, les deux agronomes explorent aussi l'impact des changements sur les modes d'organisation sociale et économique. Là encore, tout est question d'équilibres complexes à trouver. Une seule certitude : il faudra moins produire et moins consommer.

A QUOI SERT LA RAISON ?

Là comme dans d'autres grands débats, on s'en réfère souvent à la « raison » pour décider. Deux chercheurs en sciences cognitives (H. Mercier et D. Sperber) s'interrogent sur cette *raison*, c'est-à-dire la faculté qui fait que les humains ne sont plus seulement des animaux. Premier constat : les étapes de l'évolution de la raison humaine restent encore bien mystérieuses. Pour les auteurs, la raison est doublement énigmatique. D'une part, ce n'est pas un mécanisme mental ordinaire



mais un *superpouvoir cognitif* que l'évolution a conféré exclusivement aux humains. De plus, ce superpouvoir s'avère défectueux car, régulièrement, il nous induit en erreur. À partir des derniers résultats de la psychologie expérimentale, les deux chercheurs critiquent l'idée selon laquelle la fonction de la raison serait de permettre à chacun de parvenir à une meilleure connaissance du monde et à des décisions plus justes. Pour eux, la raison est avant tout à usage social car elle facilite la communication et permet aux humains de tirer le meilleur parti de leurs interactions. Une des conclusions tirées par H. Mercier et D. Sperber concerne les bienfaits de l'argumentation. Qu'il s'agisse d'experts ou de profanes, les gens parviennent à de meilleures conclusions après en avoir débattu ensemble. Une façon de faire qu'on aurait peut-être dû pratiquer davantage dans la gestion de la pandémie du Covid-19.

LE CERVEAU QUI VIEILLIT MAL

La raison n'est bien sûr pas toujours au rendez-vous quand le cerveau vieillit mal. Neurochirurgien et physicien, Alim Louis Benabid a découvert, presque par hasard, en 1987, une méthode révolutionnaire pour traiter les maladies dégénératives du cerveau (comme la maladie de Parkinson). Ce praticien utilise une stimulation cérébrale à haute fréquence qu'on a aujourd'hui étendue à d'autres pathologies comme le traitement des troubles obsessionnels compulsifs (TOC), l'épilepsie, la maladie d'Alzheimer

et même les addictions et les dépressions. Ces stimulations, selon la fréquence utilisée, permettent d'inhiber les neurones « malades ». Dans son ouvrage, A.L. Benabid présente la chronique des événements qui ont suivi sa découverte et comment celle-ci fut reçue par le monde médical. Le neurochirurgien n'élude pas certaines conséquences de la méthode, notamment un possible contrôle de nos cerveaux.

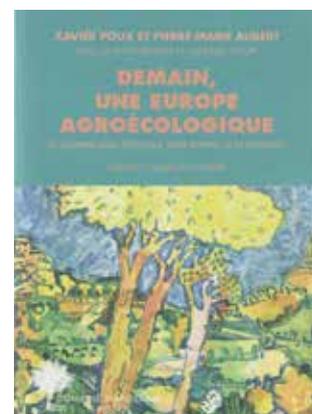
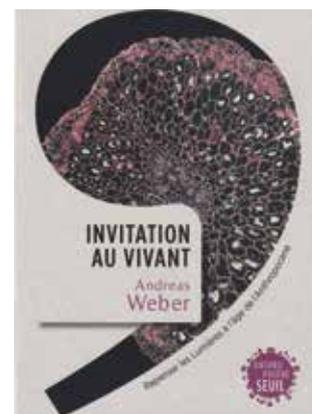
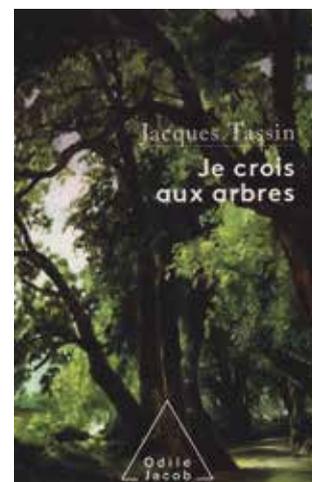
PETITS OBJETS DES SOCIÉTÉS HUMAINES : LA DENT ET LE ROSEAU

Pour terminer, voici deux ouvrages bien différents mais qui concernent les sociétés humaines. Tout d'abord l'essai du journaliste allemand Olivier Cyran qui traite de la dentition humaine. En matière de soins dentaires, nous ne sommes pas vraiment égaux et l'état de nos dents est révélateur des inégalités sociales. Voilà une enquête originale qui nous fait découvrir les sources des inégalités dentaires et les violences sociales qui en découlent souvent.

Il y a aussi le best-seller de l'autrice espagnole Irene Vallejo (récemment traduit en français) qui nous entraîne dans un long voyage dans le temps et à travers les continents pour nous conter l'histoire des livres. Quand les livres sont-ils apparus ? Quelle est l'histoire secrète des effets produits pour les multiplier ou les détruire ? I. Vallejo est une merveilleuse conteuse et son érudition la conduit à célébrer ceux qui ont été les véritables sauveurs des livres : scribes, traducteurs, imprimeurs,

vendeurs ambulants, libraires et lecteurs. Pour l'autrice, « lire, c'est écouter de la musique devenue parole ». Et tant qu'il est fermé, un livre n'est qu'une partition muette. Alors, ouvrons sans tarder nos livres pour un concert improvisé. ●

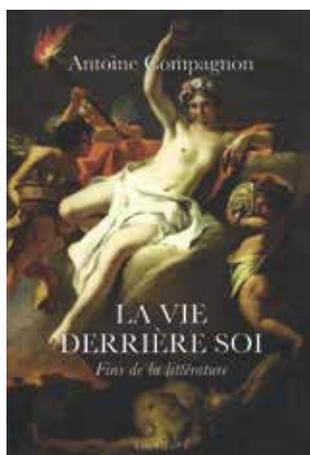
- › **Paul MATHIS, *Biocène. Comment le vivant a coconstruit la Terre***, Le Pommier, août 2021, 220 pages, 16 €.
- › **Nathalie A. CABROL, *Voyage aux frontières de la vie***, Seuil, septembre 2021, 416 pages, 21,90 €.
- › **Andreas WEBER, *Invitation au vivant***, coll. « Anthropocène », septembre 2021, 232 pages, 21 €.
- › **Jacques TASSIN, *Je crois aux arbres***, Odile Jacob, septembre 2021, 254 pages, 19,90 €.
- › **Gabi MARTINEZ, *Animaux invisibles***, Le Pommier, août 2021, 308 pages, 21 €.
- › **Xavier POUX & Marie-Pierre AUBERT, *Demain, une Europe agroécologique***, Actes Sud, coll. « Domaine du possible », septembre 2021, 320 pages, 22 €.
- › **Hugo Mercier & Dan SPERBER, *L'énigme de la raison***, Odile Jacob, septembre 2021, 448 pages, 29,90 €.
- › **Alim Louis BENABID, *Le hasard et le possible***, Odile Jacob, juin 2021, 256 pages, 23,90 €.
- › **Olivier CYRAN, *Sur les dents***, La Découverte, coll. « Cahiers Libres », avril 2021, 296 pages, 20 €.
- › **Irene VALLEJO, *L'infini dans un roseau***, Les Belles Lettres, septembre 2021, 464 pages, 23,50 €.



LA LITTÉRATURE : ÉTERNELLE ?

PAR POL CHARLES

écrivain, critique littéraire



ANTOINE COMPAGNON, LA VIE DERRIÈRE SOI : FINS DE LA LITTÉRATURE

Voici un livre intimidant. Qui interpelle les écrivains majeurs de l'auteur (Montaigne, Baudelaire, Proust), scrute les œuvres des peintres et musiciens, mêle à des commentaires de toute première main les confidences autobiographiques, les émotions et les angoisses.

Le fil du livre, c'est le lien de la littérature avec la mort, et Compagnon ne dissimule pas que le projet d'en écrire s'est imposé dans sa biographie : une retraite de professeur au Collège de France l'attend au tournant et sa compagne vient de succomber à son cancer : « Je ne voyais pas comment j'évitais d'aborder les rapports du deuil et de l'écriture, le deuil de la littérature. » Mais comment peut-on cesser d'écrire ? Rimbaud, Philip Roth s'y sont résolus. Un Sartre aveugle ne fait pas de sentiment : « Mon métier d'écrivain est complètement détruit. » Et Hermann Broch, l'auteur de *La mort de Virgile*, constate que la littérature n'est plus possible : « Que sont maintenant devenus les vieux problèmes

de la littérature, les problèmes de l'amour, du mariage, de la trahison et de la jalousie ; lorsque le meurtre, le rapt et la dégradation menacent à tout moment l'être humain et qu'il ne reste rien que l'affliction et le deuil ? » Et, on y revient, Barthes s'interrogeait : comment cesser d'écrire ? Un destin imbécile a répondu : se rendant au Collège de France et traversant dans les clous, Barthes fut percuté par une camionnette. Ainsi gagna-t-il la sortie : enfin « la vie derrière soi », comme soupirait Le Clézio jeune ; penserait-il de même aujourd'hui, à 81 ans ?

ALAIN FINKIELKRAUT, L'APRÈS LITTÉRATURE

L'académicien philosophe n'eût pas déparé le club des Ronchons naguère imaginé par Pol Vandromme. Écoutons quelques-uns de ses grognements.

Musées réduits à n'être plus que des lieux de démocratisation ; écriture inclusive défigurant la langue française quand elle est supposée rendre aux femmes la place qui leur est due ; « shoïsation de la main aux fesses » : Élie Wiesel, survivant de l'holocauste, accusé d'avoir agressé sexuellement

une fille de 19 ans, ayant ce faisant « choisi de molester une personne sans défense qui ne risquait pas de se plaindre », pleurniche la victime ; pièces d'Euripide jugées dégradantes pour les femmes par une étudiante ; future élite euro-américaine considérant que « Platon et Aristote, Homère et Virgile, Dante et Kant, Michel-Ange et Beethoven inculquent aux membres de la race dominante un tel sentiment de supériorité qu'ils en viennent à se croire tout permis » – jusqu'au meurtre raciste ?

Affligeant. Mais la littérature ? Constat sans appel : « Nous sommes entrés dans l'âge de l'après littérature. » Alors qu'avec la littérature, souligne Finkielkraut, « on passe par les grands textes pour comprendre quelque chose de soi et du monde. Ce besoin a cessé d'être au cœur de la transmission. » Et de pousser, sans doute, le bouchon un peu loin : « L'incendie de Notre-Dame n'est ni un attentat, ni un accident, c'est un suicide. Épuisée par le surtourisme, déprimée par les milliards de selfies dont elle constitue l'arrière-fond et encerclée par la laideur, la cathédrale a voulu mettre fin à ses jours. »



REVUES PASSÉES EN REVUE

On ne s'étonnera pas quand trois revues, qui se doivent d'être sensibles à l'air du temps, ont récemment consacré une livraison aux fins (le mot renvoie aussi bien aux visées qu'à la disparition) de la littérature : *Lignes* (octobre 2021), *Esprit* (juillet-août 2021), *Livres-Hebdo* (novembre 2021). Glanons.

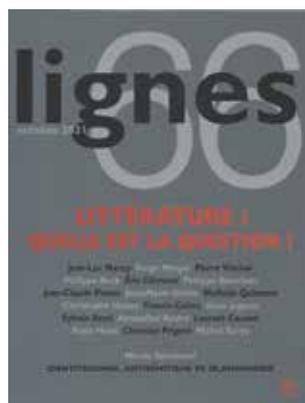
Lignes – « Littérature : quelle est la question ? » Amandine André a joliment intitulé « La littérature ramassera les chouettes mortes » : son intervention, malheureusement illisible, mise à part l'allusion au linguiste Gustave Guillaume que je fréquentai assidûment à l'invitation de mon cher Maître Marc Wilmet, trop tôt disparu. J'ai par ailleurs, sous la plume de Jean-Luc Nancy, relevé une sottise : « Si je commence à lire Proust il faut bien que je "voie" ce qu'il "veut dire". » Eh bien non, nul auteur ne veut dire, il dit, tout bêtement. Le directeur Michel Surya a le mérite de replacer l'église au milieu du village : « La question telle qu'il s'agissait de la reprendre ici n'est pas : à quoi la littérature [...] sert-elle ou ne sert-elle plus ? Mais : qu'est-ce qui ne s'y passe plus, de quoi n'est-elle plus apparemment l'enjeu ? »

Dans *Esprit*, « Politiques de la littérature » décrit « la variété des réengagements des écrivains contemporains » et souligne « l'importance nouvelle accordée aux savoirs et aux expériences littéraires dans la vie civique de chacun. » Voici dès lors évoquée « la présence de la

littérature dans les débats sociaux contemporains » et la mise au jour des nouvelles formes sociales de littérature, à savoir l'enquête et le témoignage. Ce qui ne va pas sans dommages collatéraux, surtout en ce qui concerne l'enjeu formel – autrement dit le style.

S'agissant de *Livres-Hebdo*, on retiendra « le triomphe de la recommandation au pays de la critique reine ». (Mais Sainte-Beuve avait magistralement loupé, excusez du peu, Balzac, Baudelaire et Proust.) Quelle recommandation ? Celle véhiculée par les télévisions, YouTube et les réseaux sociaux. Une critique peau de chagrin se trouve réduite à composer des guides d'achat où figurent surtout des entretiens et des portraits d'écrivains ; quant au style (oh, Flaubert !), circulez, rien à voir. Ne surnage que le « blurb », phrase élogieuse reproduite sur le bandeau ou en quatrième de couverture. Heureusement, il y a des libraires et des bibliothécaires, pour conseiller les lecteurs. Léger correctif : le récent Goncourt a décollé dans les ventes grâce aux articles du *Monde*, de *L'Express* et de *Libération*. ●

- › **Antoine COMPAGNON**, *La vie derrière soi : fins de la littérature*, Équateurs, 2021, 375 pages, 23 €.
- › **Alain FINKIELKRAUT**, *L'après littérature*, Stock, 2021, 228 pages, 19,50 €.
- › *Esprit*, 2021, juillet-août, n° 476, 270 pages, 22 €.
- › *Lignes*, 2021, octobre, n° 66, 204 pages, 20 €.

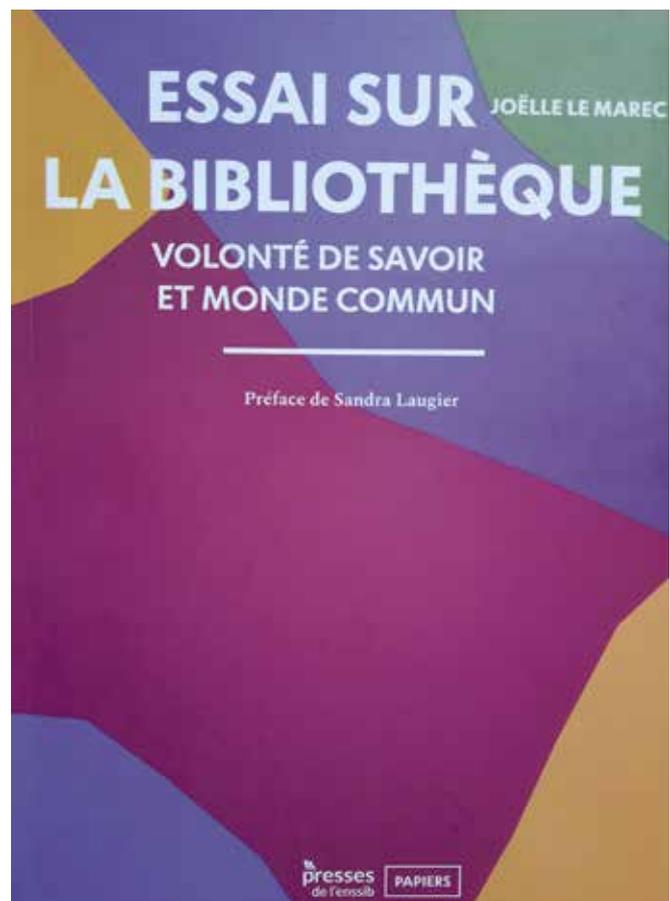


LA BIBLIOTHÈQUE COMME « BIEN COMMUN »

PAR JEAN-PHILIPPE ACCART
consultant en sciences de l'information

Voici un livre qui fera date dans le monde professionnel, à juste titre, de par l'attention particulière qu'il porte sur les bibliothèques et la vision qu'il en donne. Cet essai court et incisif est édité dans la collection « Papiers » des Presses de l'Enssib, il complète utilement cette collection par son apport intellectuel et le lien qu'il opère entre recherche et monde professionnel. L'auteure est Joëlle Le Marec, professeure en sciences de l'information et de la communication à l'Université Paris Diderot et son parcours mérite d'être détaillé : J. Le Marec s'intéresse plus particulièrement à « l'enquête, sur les publics des musées et des bibliothèques et sur les liens entre recherche académique, action culturelle, engagements militants ». Elle a créé et animé des équipes de recherche (telle, de 2000 à 2011, l'équipe de recherche Communication Culture et Société à l'École Normale Supérieure de Lyon, avec Igor Babou). Elle est le pilote scientifique d'une communauté de recherche interdisciplinaire en études de sciences en Région Rhône-Alpes, qui va de pair avec

un séminaire et un site portail rassemblant documents et travaux inédits dans le domaine sciences, technologie et société¹. En outre, J. Le Marec est directrice de la collection « Études de sciences » aux Éditions des archives contemporaines, elle est membre (entre autres) du comité de rédaction de la revue *Culture et Musées*, et membre des comités de lecture de plusieurs revues. Ce parcours, déjà riche, est complété par ce qu'elle dit d'elle-même : « Je crois en effet qu'il faut cultiver les marges de la vie académique, les liens avec le monde des médias, des institutions culturelles, de la vie associative, pour éviter que la recherche ne devienne une activité professionnelle entièrement soumise au salariat et à la production de connaissances calibrées sur un marché international, et ne perde de vue les enjeux politiques et culturels de l'élaboration, du partage et de la mise en question permanente des savoirs sociaux »². Sa vision, pragmatique, remet à sa juste place la vie académique vue comme un élément d'un ensemble, et non pas comme une entité à part, vivant par



elle-même. Au contraire, et nous le verrons par la suite, la vie académique s'enrichit de l'extérieur, et donc le monde de la recherche également.

LA BIBLIOTHÈQUE « SENSIBLE »

Nous rapprocherons cet ouvrage de celui publié en 2020 dans la même collection, *L'expérience sensible des bibliothèques. Six textes sur les publics des grands établissements*, sous la direction de

Christophe Evans, chargé d'études en sociologie au service Études et recherche de la BPI. Depuis plusieurs décennies, ce service étudie les comportements et les usages des publics en bibliothèque. Outre le fait que Joëlle Le Marec y fait quelques fois référence, il y a en effet de nombreux points communs entre les deux ouvrages, ils sont très complémentaires³ et peuvent être lus en parallèle : J. Le Marec et C. Evans appuient leurs démonstrations respectives sur les systèmes d'enquêtes

du public, sources d'observations et de réflexions de l'usage réel des bibliothèques. L'auteure emploie le terme de « conversation », ce que je trouve très juste : les bibliothécaires, les bibliothèques, de manière générale, sont bien dans une « conversation » avec leur public, conversation qui peut être en face à face ou virtuelle. La conversation s'applique aussi au système des enquêtes, manière d'établir un dialogue, d'échanger, de discuter et, au final, de maintenir un lien essentiel avec le public. Sans ce lien, les bibliothèques perdraient de leur substance et ne rempliraient pas une de leurs missions, celle d'écouter ce que leurs publics ont à leur dire.

LA BIBLIOTHÈQUE « PROTECTRICE »

Joëlle Le Marec propose une vision du monde de la recherche qui se retrouve en filigrane dans cet essai : plusieurs fois, le terme « savoirs » est utilisé, elle pose d'ailleurs la question suivante : « Doit-on obligatoirement produire un savoir ? ». Elle développe plusieurs grandes idées, notamment celle que les bibliothèques accueillent un public cultivé, mais également d'autres publics, dits plus « vulnérables ». L'idée principale cependant qui sous-tend son propos est celle que « la brutalité du monde » ne doit pas entrer dans la bibliothèque, celle-ci doit être « protégée ». Cette démonstration est un peu étonnante et correspond à l'impression couramment répandue que la biblio-

thèque est un lieu à part, un lieu « en dehors du monde ». Beaucoup de bibliothécaires ne seront pas d'accord avec cette assertion, eux qui la souhaitent au contraire insérée, intégrée dans une communauté, un quartier, une ville... Si le terme de « protection » trouve son sens dans la période actuelle de crise sanitaire où, rappelons-le, les bibliothèques universitaires ont pu rester ouvertes en France car considérées comme essentielles (et non pas les bibliothèques municipales qui ont offert le « click and collect » par exemple), il trouve un autre sens avec le fait qu'il ne faut pas qu'elles disparaissent car jugées « inutiles » ou « trop chères » ou « peu rentables ». Les bibliothèques demandent en effet une attention particulière par ceux qui les fréquentent, ceux qui les financent et ceux qui y travaillent. Ce n'est pas un lieu anodin, c'est un lieu de passage certes, mais aussi d'échanges et de dialogue. C'est un service public, « au service du public », des publics tant ceux-ci sont divers par l'âge, les besoins exprimés, les attentes possibles, l'envie de découvrir par soi-même ou d'être guidé par un professionnel. C'est donc un véritable lieu d'étude, ce que cet essai retranscrit parfaitement, et ce qui n'est pas une de ses moindres qualités.

LA BIBLIOTHÈQUE « BIEN COMMUN »

En allant plus loin, l'auteure indique que les bibliothèques sont « un bien commun », et ici, il apparaît évident qu'un bien commun a besoin de

protection. Certains pays font le choix de ne pas protéger leurs bibliothèques, telle la Grande-Bretagne qui a vu plus de quatre cents de ses bibliothèques publiques disparaître ces dernières années. C'est le cas aussi dans nombre d'entreprises privées qui ne voient pas la nécessité de conserver un tel centre de « coûts », ne voyant pas les nombreux apports transversaux de la bibliothèque. J. Le Marec avance une autre idée très intéressante sur les bibliothèques qui prolonge celle de bien commun, à savoir que les bibliothèques existent par elles-mêmes, qu'elles n'appartiennent à personne en particulier, et donc qu'elles sont la propriété de tout le monde : le public les fréquente pour des raisons multiples, ce sont des lieux de partage par excellence (l'exemple de la Bibliothèque nationale de France est donné), avec une ambiance, une atmosphère spécifiques. On peut reprocher – éventuellement – à cet ouvrage de ne prendre comme points de comparaison que des grands établissements comme la BnF ou la Bpi, bénéficiant de moyens plus importants que des bibliothèques de moindre ampleur : il faut cependant se rendre compte qu'elles jouent un rôle irremplaçable, qu'elles servent souvent de « modèles » ou de lieux d'expérimentation. Nulle autre bibliothèque que la Bpi n'entreprend des études et des enquêtes sur les bibliothèques. Il n'est donc pas étonnant que J. Le Marec s'en serve comme point d'appui pour sa propre réflexion.

Pourquoi vient-on en bibliothèque ? Quelques réponses sont déjà données précédemment, il s'agit pour beaucoup de personnes de suivre un cheminement propre (vers des livres, ou pour passer des examens). J. Le Marec aime à citer la manière dont elle aborde le public dans le cadre d'enquêtes de terrain (que ce soit à la BnF ou à la Bpi) : elle ne met pas de hiérarchie dans les publics étudiés et insiste sur la manière de les aborder et de les mettre en confiance.

Beaucoup d'autres aspects attirent l'attention dans ce riche essai sur les bibliothèques. Malgré une langue parfois un peu difficile, l'approche de Joëlle Le Marec est remarquable. ●

- **Joëlle LE MAREC, *Essai sur la bibliothèque. Volonté de savoir et monde commun***, préface de Sandra LAUGIER, Les Presses de l'Enssib, coll. « Papiers », 2021, ISBN 978-2-37546-150-1, 21 €.
- **Christophe EVANS (dir.), *L'expérience sensible des bibliothèques. Six textes sur les publics des grands établissements***, préface de Martine POULAIN, Les Presses de l'Enssib, Bibliothèque publique d'information, coll. « Papiers », 2020, ISBN 978-2-37546-119-8, 25 €.

Notes

1. <http://science-societe.fr>, ainsi qu'un blog de réflexion critique <http://indiscipline.fr>.
2. <https://www.socanco.org/lemarec>
3. Une analyse de cet ouvrage a été publiée dans *Lectures. Cultures*, numéro d'avril-mai 2021.

100 ANS D'ÉPOPÉE CULTURELLE EN PROVINCE DE HAINAUT

PAR ROLAND de BODT

directeur de recherche à l'Observatoire des politiques culturelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles

À l'initiative de la Fondation Louis Piérard et de la Province de Hainaut, en coopération avec l'Observatoire des politiques culturelles, les éditions du Cerisier (Mons-Cuesmes) éditent un ouvrage consacré au centième anniversaire de la « Commission provinciale des huit heures de loisir des ouvriers ». À la veille de la signature du Traité de Versailles (juin 1919), qui prévoyait la généralisation du régime des « trois fois huit heures » (travail/repos/loisir), au moment de l'instauration du suffrage universel masculin, la Province de Hainaut crée une commission qu'elle charge de réfléchir et de formuler des propositions concrètes d'actions publiques en faveur de la vie culturelle des ouvriers et des ouvrières.

Le livre a été conçu comme un instrument de travail. Il vise à rendre à nouveau accessibles des textes restés trop longtemps enfouis dans les arcanes de l'histoire administrative. Ce qui était paradoxal dans la mesure où ils constituent de véritables sources d'une action publique de grande ampleur, dans les domaines culturels. Il y a cent ans, la notion de « politique culturelle » n'est pas encore forgée dans les esprits.

Celle de « culture » est, elle-même, chargée de sens polémiques, notamment en opposition à la notion de « civilisation ». Elle est ici enrichie de conceptions, modernes pour l'époque, construites dans l'essor de disciplines nouvelles telles que la sociologie et l'anthropologie. Elle est entendue au sens large, notamment : l'urbanisme, l'architecture, l'aménagement intérieur et l'ameublement du domicile familial, la culture du jardin décoratif, du coin de terre, du potager et du verger, le petit élevage, l'éducation physique et les sports, l'enseignement primaire et secondaire, général, ménager, technique et professionnel, la formation et les pratiques artistiques, les bibliothèques publiques et l'activité des cercles d'éducation populaire, le cinéma, la maison de tous, etc.

La commission rend son rapport, à l'été 1921 ; il y a aujourd'hui précisément cent années. Ce sont près de cent cinquante pages de propositions concrètes qui, malgré leur caractère parfois paternaliste ou machiste, se révèlent étonnement actuelles.

Béatrice Agosti, Roland de Bodt, Michel Host, Raoul Piérard, Daisy Vansteene ont choisi les vingt documents historiques qui sont

reproduits, en texte intégral, dans l'ouvrage ; ils sont introduits, présentés et restitués dans leurs contextes. Ils évoquent les figures de leurs auteurs : Jules Destrée, Louis Piérard, Paul Pastur, Marius Renard, etc. ; ces hommes proches du monde ouvrier qui ont imaginé la possibilité d'une action publique d'une ampleur originale, dans un esprit ouvert et pluraliste.

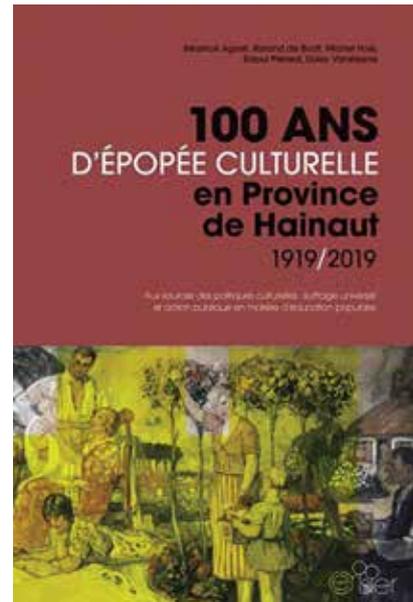
Les travaux de la commission provinciale – croisés avec ceux qui furent accomplis par d'autres provinces – ont connu une résonance nationale. C'est une originalité de l'ouvrage de rendre lisible et de valoriser cette influence ; elle se concrétise, dans l'hémicycle de la Chambre des représentants, par l'adoption des premières grandes législations « culturelles » : la création de l'Académie de langue et de littérature françaises (1919), la loi sur les associations sans but lucratif (juin 1921), celle sur les œuvres d'éducation populaire complémentaires à l'école (septembre 1921), celle sur les bibliothèques publiques (octobre 1921).

Ainsi, l'ouvrage remet en

lumière les circonstances historiques de la création du Conseil supérieur de l'éducation populaire (1929), de la création du service de l'éducation populaire (1936), sous la forme d'un office indépendant et finalement de son intégration au sein de l'administration des Beaux-arts du ministère de l'Instruction publique (1939).

Un ouvrage pour tous et toutes les passionné.e.s d'histoire mais pas seulement ! Un outil de travail pour toutes celles et tous ceux qui s'intéressent à l'action culturelle en général, à l'éducation populaire et aux politiques publiques qui les soutiennent. ●

► **Béatrice AGOSTI, Roland de BODT, Michel HOST, Raoul PIÉRARD, Daisy VANSTEENE, 100 ans d'épopée culturelle en province de Hainaut : 1919-2019. Aux sources des politiques culturelles : suffrage universel et action publique en matière d'éducation populaire**, Le Cerisier, 379 pages, 2021.



DE L'AUTRE CÔTÉ DU MONDE, À L'OUEST ET À L'EST

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

Quand les haïkus de Catherine Meurisse rencontrent les mélodies tristes des chansons brésiliennes. Deux albums très différents, et pourtant... Dans les deux cas, il s'agit d'une tranche de la vie d'une femme. L'un est écrit par une femme, Catherine Meurisse, l'autre par un homme, Marcello Quintanilha. Deux histoires fortes qui habitent le lecteur longtemps après avoir refermé l'album.

Catherine Meurisse est arrivée sur le devant de la scène violemment après le massacre commis par des terroristes dans les locaux de Charlie-Hebdo. Elle sort en avril 2016 *La Légèreté* qui raconte sa reconstruction mentale, puis *Les Grands Espaces*, un album consacré à son enfance dans la nature poitevine en 2018. *La Jeune Femme et la mer* est le résultat d'un séjour dans la Villa Kujoyama, un lieu réservé aux artistes quelque part entre Osaka et Kyoto, près du lac Biwa, un lieu où la nature est omniprésente.

Marcello Quintanilha est un auteur brésilien installé depuis quelques années en Europe. On lui doit quelques *one shot* et une série très impressionnante : *Sept balles pour Oxford*. Le dessin qu'il développe dans *Écoute, jolie Márcia* est plus spontané, plus rond, plus personnel que celui de sa série.

Dans les deux cas, les auteurs se sont intéressés au ressenti d'un personnage pendant une période de sa vie. *La Jeune Femme* de Catherine Meurisse est son double, partie à l'autre bout du monde avec l'idée de peindre la nature. Catherine Meurisse est illustratrice avant d'être dessinatrice de bandes dessinées, cette résidence dans le calme devrait lui permettre de renouer avec sa passion. Mais comme l'ont déjà fait remarquer plusieurs écrivains, le Japon ne se laisse pas apprivoiser si



© C. Meurisse

facilement. Qu'on songe à *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb où à *Mokusei !* de Cees Nooteboom, on sait la difficulté pour nos esprits cartésiens occidentaux d'abandonner nos codes. On lui dit qu'elle ne comprendra jamais puisqu'elle n'est pas de là¹.

La jolie Márcia de Marcello Quintanilha nous plonge violemment dans la vie des favelas de Rio de Janeiro. On y observe les constructions branlantes, les fils électriques omniprésents, les voitures aux couleurs criardes mais aussi la violence quotidienne. ▶



loin. Le peintre japonais voit l'histoire artistique de l'Europe lointaine comme un exotisme quand Catherine vit celle du Japon de la même façon.

Catherine se réveille dans une auberge traditionnelle dans laquelle on lui sert un petit déjeuner aussi éloigné du croissant-expresso qu'il y a moyen : « crevettes sur lit de fougères, bouillon miso, riz, natto et tempura de petits poissons »³. Elle s'émerveille devant les couleurs : « ce vert fougère n'existe pas en Occident ». Mademoiselle Nami répond que « c'est parce qu'il côtoie le rose d'une crevette pêchée ici, et le gris d'une céramique façonnée au village »⁴. Le raffinement visuel prime sur l'étrangeté des goûts. Dans son *Éloge de l'ombre*, Junichiro Tanizaki ne dit pas autre chose. Il raconte les contrastes de texture qui mettent en valeur les objets, le Beau qui supprime tout le reste, le charme dans le geste, l'ombre qui crée des pleins et des déliés dans l'assiette. Si Catherine Meurisse se réfère clairement à l'*Oreiller d'Herbe* de Natsume Sôseki pour son *road movie* dans les montagnes de Kyoto, l'album se lit avec plaisir même quand on n'est pas familier de l'œuvre de celui qu'on nomme souvent le Proust japonais. On y trouve le bonheur de l'instant dans la nature sauvage, la recherche des détails esthétiques, le sentiment d'absolue insignifiance de l'être humain au milieu d'un ouragan indifférent à nos vies. Et surtout, malgré tout cela, Catherine Meurisse fait preuve d'humilité, d'humour, de second degré, d'humanité, enfin.

► LA JEUNE FEMME ET LA MER

Le récit commence à l'arrivée de Catherine à la résidence, et au moment où elle se rend compte qu'elle a oublié ses pinceaux en France. Heureusement, à cet instant précis passe devant sa fenêtre un tanuki. C'est la première réelle incursion dans le monde japonais. En effet, les tanukis sont des esprits de la forêt, qui peuvent changer de forme, sont facétieux et cachent toutes sortes de choses sous leur fourrure. Par exemple, des pinceaux. Catherine quittera la résidence rapidement pour suivre le tanuki qui lui montre com-

ment se servir d'une pierre à encre. « Chaque mot écrit » avec son pinceau en poil de tanuki « représente exactement l'image de l'objet qu'il décrit »². L'album s'organise dès lors comme une sorte de promenade philosophique qui l'amènera à rencontrer un homme à la recherche de l'impassibilité, à l'état qu'il faut pour peindre l'expression d'une femme. Les deux peintres, l'homme et Catherine, seront projetés dans la légende du lieu. Les histoires de belles jeunes femmes mortes de n'avoir pas su choisir entre deux amours résonnent comme un écho à l'*Ophélie* de Millais, les fantômes ne sont jamais

ÉCOUTE, JOLIE MÁRCIA

A *contrario* de tout cela, Márcia assiste, impuissante, à la descente aux enfers de sa fille Jacqueline. Cette dernière boit, se drogue, se prostitue, fréquente les membres de gangs dangereux. Márcia est infirmière dans un hôpital proche des favelas. Elle a reconstruit sa vie après avoir été abandonnée par le père de Jacqueline et gère au quotidien les relations tendues de sa fille avec son beau-père. La fille est infecte, méchante comme une teigne, menteuse,

vulgaire. Elle se moque de sa mère, la méprise, lui hurle dessus, lui dit des horreurs, elle la vole aussi. Le lecteur souffre avec Márcia, remercie les cieus de n'avoir jamais croisé une fille aussi épouvantable. Il admire cette femme qui travaille à temps plein, a pris un second emploi, gère sa vie, son couple, soigne les gens de son quartier mais qui découvre aussi au fil des pages toute la perversité qui entoure les choix de vie de sa fille.

Marcello Quintanilha a choisi des tons violents, criards même pour esquisser les favelas de Rio. Il y a là comme une caméra de cinéma qui s'approche en gros plan des visages de ses protagonistes⁵, de leur quotidien, de leurs souffrances. La vulgarité des vêtements trop petits, trop moulants, trop voyants de Jacqueline est à mettre en opposition avec la tenue d'infirmière de Márcia. Quintanilha montre les petits détails, les bruits de la rue, les murs qui s'effritent, la violence des gangs, puis les cauchemars de Márcia. L'album est un chef-d'œuvre. En 125 pages, le lecteur est happé dans cette partie du monde qui parfois peut sembler très loin et qui souvent est à côté de nous.

Pourquoi alors comparer ces deux albums que tout semble opposer ? L'un est écrit par une femme, l'autre par un homme, l'un par une Européenne, l'autre par un Brésilien, l'un est tout en douceur et en nuances subtiles, avec des tons pastel tendres, l'autre hurle la violence des bandes urbaines en se servant de rouge, de rose fuchsia, de bleus électriques, de verts fluo. C'est justement ce qui est intéressant. Les deux albums sont sortis en même temps, ils racontent tous les deux notre époque, notre lien au monde, les deux albums sont servis par un dessin qui met en scène la pensée des dessinateurs. Anne Herbauts, illustratrice lauréate du Prix Triennal de Littérature de Jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles 2021-2023 déclarait : « Je travaille entre le texte et l'image, autrement dit dans un espace qui en réalité n'existe pas, un espace complètement abstrait », et c'est exactement ce que font Catherine Meurisse et Marcello Quintanilha. ●



- › **Catherine Meurisse, *La Jeune Femme et la mer***, Dargaud, octobre 2021, 116 pages, 22,50 €, ISBN : 2205089692.
- › **Marcello Quintanilha, *Écoute, jolie Márcia***, trad. par Dominique Nedellec, Ça et Là, septembre 2021, 120 pages, 22 €, ISBN : 2369902957.

Notes

1. *La Jeune Femme et la mer*, p. 12.
2. *Ibidem*, p. 11.
3. *Ibidem*, p. 36.
4. *Ibidem*, p. 36.
5. *Écoute, jolie Márcia*, p. 24.

CRIMES, DRAGONS, FORÊTS : LE MONDE EST ÉTRANGE

PAR PASCAL DERU

formateur en ludothèques

MICROMACRO CRIME CITY : RÉSOLVEZ 16 ENQUÊTES POLICIÈRES !

Un sculpteur qui se déguise en Robin des bois dont les flèches sont meurtrières, une coiffeuse qui assassine ses clients pour fabriquer des perruques, un accident de voiture contre un lampadaire, une banque braquée, la mort plutôt suspecte de Léo Moustache... autant d'énigmes (et bien davantage) que les joueurs vont tenter de résoudre en inspectant la grande carte de *MicroMacro*. Innovant, basé sur une coopération visuelle, avec des niveaux de difficulté de simple à très compliqué, *MicroMacro* a fait l'unanimité des jurys allemand et français qui lui ont respectivement attribué le prix du meilleur jeu de l'année 2021 (Spiel des Jahres) et l'As d'or à Cannes pour la même année.

MicroMacro base ses parties sur l'exploration d'une grande carte (75x110 cm) que les joueurs déplient sur la table. Cette carte ne donne pas des noms de rue mais illustre, par des croquis en noir et blanc, la vie d'une ville et de ses quartiers avec des habitants plongés dans leurs activités quotidiennes, des commerces divers, des enfants qui jouent, une circulation routière, des corps de métier au travail, la vie dans les parcs et sur la rivière.

Chacune des 16 énigmes (clairement définie par un niveau de difficulté allant de 1 à 5) propose une situation à résoudre dont il faut trouver le point de départ sur la carte parmi les 10.000 détails et bien plus que les illustrateurs nous donnent à scruter : un homme avec un chapeau haut de forme, un autre avec un masque, une victime aplatie dans son jardin, une fenêtre qui

révèle une scène de revolvers braqués vers une tierce personne...

Sitôt la situation initiale repérée, l'énigme peut progresser grâce à des questions qui orientent la recherche et demandent généralement de repérer la situation précédant la première scène ou qui donnera un éclairage particulier à l'enquête. Par exemple, dans le scénario de la coiffeuse, deux victimes ayant le crâne rasé qui gisent dans deux lieux différents. Ensuite, un examen minutieux des deux scènes de crime pour trouver un point commun (les joueurs découvriront ainsi une même camionnette cabossée). Puis : où cette camionnette se retrouve-t-elle dans la ville et précisément à proximité des victimes aux mains de leur meurtrier ? Etc.

Le jeu comprend un plan illustré dont il faudra prendre soin (papier plutôt léger) et placer sous une bonne source de lumière (foule de détails dessinés en mode plutôt minuscule) ainsi que 120 cartes de questions qui permettent de remonter chacune des énigmes jusqu'aux auteurs des délits. Le maître de jeu veille à ce que personne ne retourne ses cartes car leurs versos révèlent des réponses dans le cas où le groupe de joueurs serait bloqué. Pour le fun, une loupe est disponible mais également – plus utile – un site dédié au jeu : www.micromacro-game.com/fr, sur lequel vous trouverez cinq énigmes supplémentaires.

Le jeu demande de la place puisqu'il faut pouvoir tourner autour de la table. Il est prévu pour 1 à 4 joueurs à partir de 10 ans (mais une cinquième personne est possible et, selon moi, dès 8 ans). Les parties ont une durée dépendant de la difficulté (de 15 à 45 minutes). Un jeu de Johannes Sich. Éditeur français : Blackrock Games. Env. 24,5 €. ●





DRAGOMINO, UNE EXPLORATION POUR DRESSEURS DE DRAGONS

Avec ses belles illustrations et l'intérêt de sa règle, *Dragomino* mérite d'être dans toutes les ludothèques et familles. Les jeunes enfants sont des dresseurs de dragons et approvisionnent leur élevage en explorant une île. Celle-ci est représentée par un territoire que chaque joueur construit devant lui au moyen de dominos. Ces derniers, divisés en deux parties, représentent des zones (étendues neigeuses, déserts, plaines, montagnes, etc.). Les dominos peuvent être posés horizontalement, verticalement et même parallèlement, le but étant d'établir le plus possible de connexions valables (plaine avec plaine, forêt avec forêt...). C'est natu-

rellement ici que l'enfant pourra aiguïser ses choix et réaliser deux voire trois ou quatre connexions, ce qu'on peut difficilement attendre d'un enfant plus jeune que cinq ans.

Lorsque vient son tour, le joueur choisit dans un lot de quatre dominos celui qui lui permet d'agrandir son territoire en établissant des connexions. Sur l'illustration proposée, le domino choisi permet trois connexions. Chacune est aussitôt récompensée par la capture d'un œuf de dragon que l'enfant retourne et pose à cheval sur les deux zones connectées. Il gagne ainsi soit une coquille vide (pas de chance !), soit un dragonnet (1 point de victoire).

Deux bonnes règles créent du remous dans les parties. La première est que la probabilité de trouver un dragonnet parmi les œufs est plus forte dans

les zones de forêt, de montagne et de volcans. La seconde est une compensation pour ceux qui obtiennent une coquille vide : à la place d'un point, le joueur reçoit le pion de Maman dragon qui désigne le premier joueur du tour suivant. Une belle aubaine qui crée un mouvement incessant et rigolo entre les joueurs (chaque coquille vide permettant de voler le pion à celui qui le détient).

Dans *Dragomino*, nous percevons bien tout le savoir-faire de Bruno Cathala, Marie Fort et Wilfried Fort... qui réussissent à simplifier des règles intéressantes, généralement prévues dans des jeux plus élaborés (*Kingdomino*). Le jeu a reçu le prix du meilleur jeu d'enfant 2021 en France et en Allemagne. À partir de 5 ans, 2 à 4 joueurs, Éditions Blue Orange. Env. 19 €.



► **CODEX NATURALIS**

Très apprécié par des publics divers (familiaux mais aussi plus pointus), *Codex Naturalis* est un jeu de petit format très soigné : les illustrations représentent les pages d'un manuscrit qui recense les espèces végétales et animales des quatre grands univers dans les forêts primaires. Les pages sont représentées par des cartes dont les enluminures et leurs dorures à l'ancienne donnent un plaisir certain aux joueurs en recherche de beau matériel.

Le thème n'est évidemment qu'un prétexte pour optimiser sur un espace personnel le placement des cartes qu'on choisit sur deux talons : le premier représente un apport de ressources (carnivores, champignons, papillons, végétaux) et le second des objectifs de difficultés variables qui rapportent plus ou moins de points. Par exemple, avoir préalablement collectionné trois champignons ou encore un mix de plantes et de carnivores... Si la condition est réalisée, la carte peut être posée et rapporte des points qui sont aussitôt comptabilisés sur la piste de score.

La complexité du jeu vient de la manière très particulière de placer les cartes acquises sur son espace de jeu. Elles doivent nécessairement se recouvrir par les coins mais ne peuvent jamais recouvrir soit un coin interdit, soit plusieurs coins d'une même carte ; en revanche, elles peuvent s'accrocher sur plusieurs cartes. Cette mise en place est plus stratégique qu'on le penserait de prime abord car la plupart des cartes posées recouvrent et donc suppriment des ressources. La tentation est aussi de poser les cartes là où c'est possible en oubliant de réserver certaines places pour des cartes plus difficiles à poser mais qui rapportent de gros scores ou remplissent des objectifs secrets.

Ce jeu calme et réfléchi convient pour 2 à 4 joueurs. Les parties durent environ 25 minutes. L'âge annoncé (7 ans) me semble bas par rapport à la virtuosité des choix et des placements que propose la règle. Un jeu de Thomas Dupont. Éditions Bombyx. Env. 13,5 €.

► **TEA FOR TWO, UN JEU TACTIQUE POUR AMATEURS DE THÉ**

Tout aussi beau, *Tea for Two* nous emmène dans l'univers onirique d'Alice aux pays des merveilles où l'héroïne affronte la Reine de Cœur. Ce jeu, exclusivement pour deux joueurs, se déroule sur le mode d'un combat de cartes où le hasard est sans cesse écorné par les choix stratégiques des joueurs : éliminer ses cartes les plus faibles pour se constituer un deck fort et offensif, collectionner certains personnages pour atteindre des objectifs bien rétribués en points de victoire, etc.

Si le décor et les cartes sont magnifiques, le jeu pêche par des symboles parfois peu expressifs ou prêtant à confusion, ce qui ne favorise pas la fluidité des premières parties où interviennent neuf personnages aux pouvoirs différents et une horloge qui en rajoute cinq autres. *Tea for Two* fait partie de la collection « jeux pour 2 joueurs » de l'éditeur Space Cowboys. La boîte annonce avec raison à partir de 10 ans. Durée : 30 minutes. Un jeu de Cédric Chaboussit. Env. 20 €.

LA NUIT, TOUS LES LIVRES SONT BEAUX

PAR LAURENCE BERTELS

auteure, journaliste à *La Libre Belgique*

Toutes les photos : © Jean Poucet - FWB

Dix ans déjà que les petits sont invités à participer en pyjama à *La nuit des bibliothèques*. Un anniversaire dignement célébré au Delta, à Namur, avec Jeanne Ashbé pour fée. Certains l'ignorent encore mais, depuis dix ans, il est des bibliothèques qui prennent les petits et les livres par la main au solstice d'hiver, à l'heure où l'on ne distingue plus le chien du loup, où tombe la nuit, où montent d'insidieuses angoisses.





Organisée en Fédération Wallonie-Bruxelles, *La nuit des bibliothèques, Un doudou, un livre et au lit !*, est une opération suivie par une septantaine de bibliothèques.

Aussi efficace qu'essentielle, elle est un remède à la mélancolie, à l'isolement mais surtout une ode à la lecture, une soirée festive en pyjama dans la bibliothèque la plus proche et une débauche de lectures vivement recommandée.

« Nous avons déjà touché des milliers de familles », nous dit Marie Lequeux de la Bibliothèque centrale du Brabant wallon, coordinatrice de l'opération, « mais nous voulons également rencontrer les familles plus précarisées et c'est pourquoi nous allons développer l'opération *Marchand de sable* avec les bibliobus qui iront dans les maisons maternelles, les centres Fedasil, etc. C'est un projet qui nous tient à cœur. »

LE DELTA PRIS D'ASSAUT

À l'heure des dix ans de l'opération, le jour du 23 novembre devint plus beau que la nuit et convia au Delta, à Namur, véritablement pris d'assaut, tous les partenaires, des (futurs) bibliothécaires aux puéricultrices ou animateurs, à une

journée de rencontres, d'échanges, de spectacles, d'ateliers, de confrontation avec ses émotions.

L'occasion rêvée de découvrir les initiatives des autres, de s'en nourrir ou d'échanger des idées comme des modules. Tel celui créé autour d'Émile Jadoul, *Bisous, guilis et compagnie*, par les bibliothécaires hainuyers coordonnés par le Centre de Littérature de jeunesse André Canonne.

Écharpes et chaussettes tricotées dans les couleurs fidèles à celles préférées de l'artiste namurois, toboggan, doudous de tailles différentes à l'image de ses fameux poussins, lapins et pingouins, loup « grandeur nature » et grand chapeau réalisés en papier mâché, livre textile géant proposant carrément une courte histoire inédite de l'auteur... Rien, décidément, ne manque.

Dans le couloir qui mène à cette caverne d'Ali Baba, et dans l'attente de l'atelier de la Bibliothèque centrale du Brabant wallon, *Pépita* de Dominique Deschamps, conteuse qui joint la couture, l'objet et le geste au récit, on admire une exposition de magnifiques tapis-bavards, cousus main, qui racontent déjà tant, accrochés aux cimaises tels des tapisseries gantoises mais aux motifs et accessoires en 3D plus accessibles aux plus petits.



On retiendra aussi, au septième ciel, *Youpi Gloups Haha !*, le parcours des émotions auxquelles il est bon parfois de se confronter. Écouter, se laisser surprendre, traverser un tunnel, jouer au théâtre devant un miroir, jongler avec les éléments sont autant d'expériences à tenter.

Tandis qu'au rez-de-chaussée, au Foyer de ce Delta magnifiquement rénové, là où diverses bibliothèques s'exposent, pointons le choix de la Bibliothèque centrale de la Province de Liège qui ose des livres exigeants pour les enfants, de *l'ABC* de Bruno Munari (*Les Grandes Personnes*, 2018) aux *Oiseaux* d'Albertine et Germano Zullo (*La joie de lire*, 2010) sans oublier *Parler avec les arbres* de Sara Donati (*Rouergue*, 2018).



LES MOTS ET SURTOUT LES IMAGES DE JEANNE ASHBÉ

Une journée bien remplie donc, avec, en guise de cerise sur le gâteau, et en présence de la ministre de la Culture, Bénédicte Linard (Écolo), une conférence, *Pour le bébé, l'image est une langue*, de Jeanne Ashbé dont les illustrations tellement reconnaissables personnalisent la journée, les badges et les *tote bags* offerts en souvenir. Ceux qui connaissent notre grande autrice illustratrice savent qu'elle n'a pas son pareil pour parler de la lecture aux bébés.

Marraine du festival, licenciée en psychologie et logopède, Jeanne Ashbé creuse le sillon depuis des années et ses livres – une soixantaine de *On ne peut*



pas ! (Pastel, 1994) à la série des *Lou et Mouf* en passant par *La Fourmi et le loup* (Pastel, 2016) ou par sa nouvelle série, particulièrement réussie, *Les images de Lou et Mouf* (Pastel, 2021) – continuent à séduire les petits dont elle est devenue depuis longtemps la meilleure ambassadrice.

Elle nous reçoit, quelques heures avant sa conférence, dans l'atelier de sa maison lumineuse sur les hauteurs de

Namur, pour nous parler de ce sujet qui lui tient à cœur. Comme une répétition générale, *PowerPoint* à l'appui.

« Pour le bébé, l'image est une langue. Je me suis rendu compte de cette incroyable subtilité du bébé, véritable lecteur d'image, surtout quand le langage n'est pas là. En réalité, la survie d'un bébé est liée à sa capacité à capter le non verbal et il a une grande acuité de l'image. Quand on l'observe, on sent ▶



J. Ashbé ©

- naître en lui cette forme de lecture. Il y a d'ailleurs un paradoxe entre la façon dont on se comporte avec un enfant qui vient de naître, auquel on s'adresse parfois comme à un adulte, et avec un enfant qui est en train d'apprendre le langage par essais, tâtonnements et émerveillements », nous dit Jeanne Ashbé avant de poursuivre.

RÉVOLUTION COPERNICIENNE

« Dès la naissance, le bébé est attiré par ce qu'il voit et les images envahissent de plus en plus le champ sémantique. On vit une véritable révolution copernicienne à travers l'image – il suffit de voir la grande place des émoticônes dans nos relations – et il faudra s'interroger à ce sujet. Le bébé lit le monde. Il est récepteur d'images et devient peu à peu locuteur, quand il se met à dessiner. Le dessin est un outil d'exploration, très utilisé aussi en thérapie infantile.

L'image est donc bien un langage qu'il parle. Les adultes ont tendance à choisir des images bien lisibles lorsqu'ils s'adressent à l'enfant, or j'ai eu l'occasion de rencontrer des centaines de bébés lors de centaines de rencontres. J'ai appris, grâce à celles-ci, que la recherche de sens chez le tout-petit est irréfutable. Cela m'a éclairé sur le champ des possibles que je pouvais explorer en création d'albums. Cela m'a beaucoup apporté. Je poursuis depuis trente ans maintenant mon travail de recherches sur les images et les intentions. Et le seul vrai enseignement que j'ai pu en tirer est qu'on sait le livre qu'on leur raconte mais pas celui qu'ils se racontent. Ils s'approprient le livre à leur manière car l'image dialogue avec eux au-delà de ce que nous imaginons. Et les détails qu'ils voient, comme la petite fourmi, ne sont pas un détail pour eux mais ce avec quoi l'enfance fait sens. »

Jeanne Ashbé se souvient alors de *Un dîner chez Gustave* d'Yvette Barbeti et

Patrice Péliissier (Grasset, 1996) qu'elle lisait à sa fille aînée, qui le lui réclamait sans cesse, lorsqu'elle attendait le deuxième de ses cinq enfants. Une histoire de trio sur la banquise qui racontait en réalité l'arrivée d'un intrus, comme ce petit être qui grandissait dans son ventre. Elle n'y avait pas pensé. On est loin en effet du livre médicament, qui effectue son grand retour, mais si près de l'intelligence, de l'instinct, de la sensibilité de l'enfant.

Des petits ont également établi un lien entre deux de ses albums, auquel elle n'avait pas pensé elle-même. Des exemples comme ceux-là, l'artiste en a légion.

Elle ne craint dès lors pas de développer un travail d'intertextualité, d'autant que l'attrait pour la complexité a été corroboré par les neurosciences. « La nouveauté intensifie les connexions neuronales et les bébés sont capables de lire des livres avec trois plans de lecture. Voilà pourquoi je n'ai pas peur d'utiliser le passé simple dans certaines de mes histoires », nous dit-elle.

Après *La Fourmi et le loup* qui croisera le Petit Chaperon rouge et qui se déroule sur trois plans distincts, elle revient au noir et blanc avec des images qui interpellent les plus jeunes comme dans *Ton histoire* (Pastel, 2010) proposé aux nouveau-nés et nourri de l'intensité du regard de l'enfant qui reconnaît d'emblée l'être humain.

« Cela m'a donné envie d'explorer juste le trait. Le figuratif est codifié par un bébé dans son approche de l'image et l'approche sémantique de celle-ci n'est pas structurée d'une manière évidente pour nous. Je laisse donc à l'enfant la liberté de s'emparer de l'image ou non, en respectant ses choix », conclut Jeanne Ashbé qui possède incontestablement une grammaire et un vocabulaire particuliers. ●

6^E BIENNALE DES ILLUSTRATEURS DE MOULINS

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale, Service de Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Comme tous les deux ans depuis le début de cette manifestation, la section belge francophone de l'IBBY organisait un voyage d'étude de trois jours, du 22 au 24 septembre, avec pour destination Moulins dans l'Allier et sa traditionnelle Biennale des illustrateurs. La délégation belge venant y assister comptait une vingtaine de personnes.

La Biennale de tous les possibles comme l'a qualifiée dans son introduction Anne-Laure Cognet, l'actuelle présidente de l'association Les Malcoiffés à l'origine de son organisation.

Devant respecter les normes sanitaires en vigueur, cette manifestation a réussi une organisation en présentiel, les participants bénéficiant d'un bracelet orangé, après avoir montré leur covid save ticket, à présenter à l'entrée de chaque lieu ; les expositions ayant pris place en ville. Les journées pro se sont déroulées sur deux jours dans deux salles d'un grand complexe cinématographique bien ventilé, avec un choix entre deux programmes et une retransmission par visioconférence. Voici le vécu du programme 1.

Le public fit connaissance avec Aurélien Débat, qualifié d'architecte de l'image ; lequel joue avec les formes, les structures, les tampons, comme le montrera son exposition « Pièces montées » présentée à la Médiathèque de Moulins, qui deviendra itinérante par la suite. Celle-ci est née suite à une résidence à Saumur où il aborda Noël par le biais de méli-mélo de gâteaux géants. Gardant une pratique liée aux techniques d'impression, il a aussi eu l'idée de construire un alphabet de formes pour construire la ville : cf. *Tamponville*, où les tampons servent à représenter le monde qui nous entoure.

Toujours en rapport avec la construction, ce designer graphique envisagea le volume et la 3D à travers des cabanes.

Francine Foulquier, commissaire de l'exposition réalisée autour de l'artiste visuelle à l'œuvre polymorphe Julie Safirstein, a présenté l'œuvre de cette artiste. Elle a fait sa connaissance lors du projet pour le Val de Marne et l'édition de l'album *Le jour, la nuit tout autour*¹. Ses ex-voto, pochoirs, bénéficiaient de deux expos, l'une à Moulins « Face-à-face » et l'autre « Hexacolor » à Clermont-Ferrand.

La journée se poursuit avec la présentation d'un nouveau parcours muséal au MIJ, par la responsable scientifique Emmanuelle Martinat-Dupré, en duo avec Loïc Boyer. Celui-ci décrit le nouveau parcours pédagogique permanent sur lequel il a planché avec Anne Castagnoli. Ce lieu inédit verra l'installation de onze cubes qui retraceront l'histoire de la littérature de jeunesse depuis 1911².

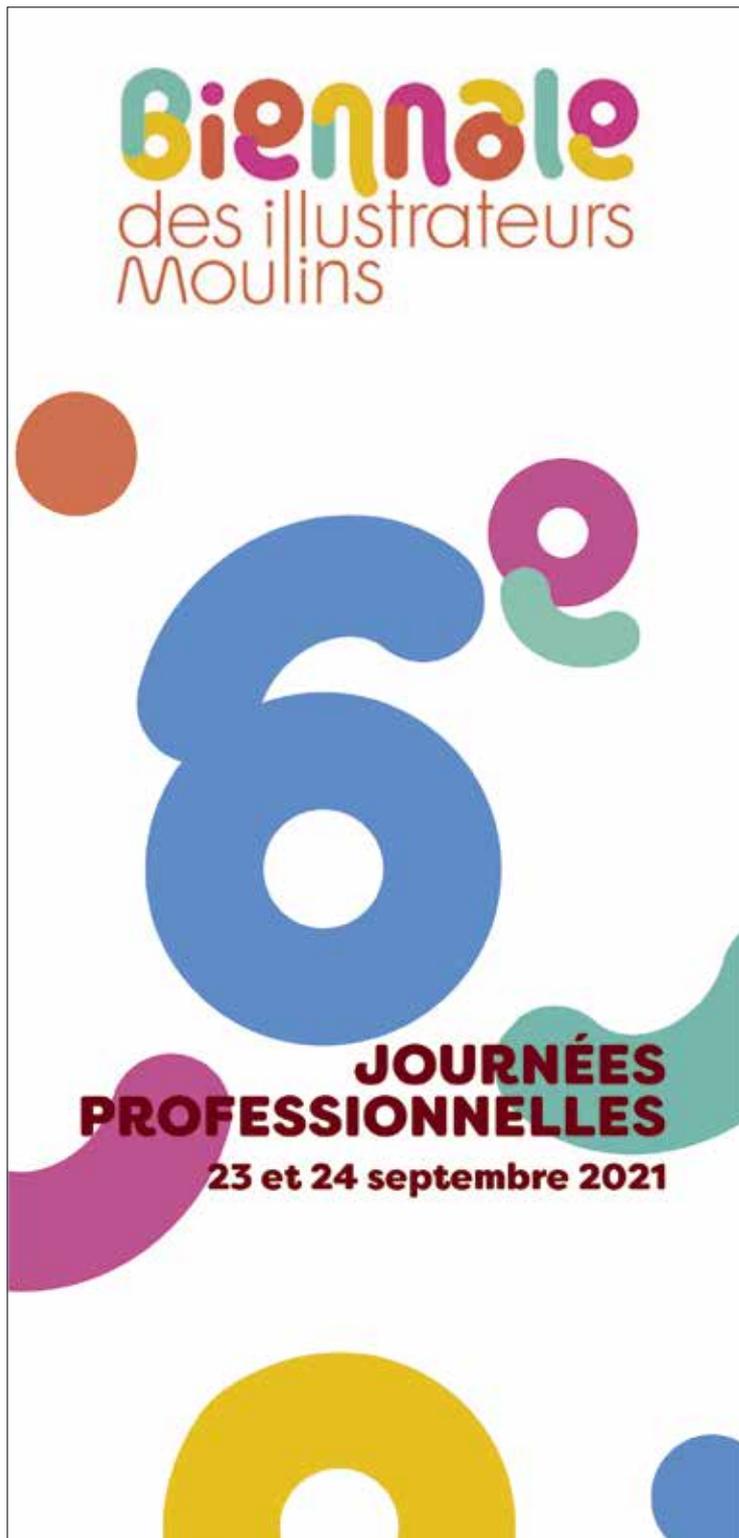
S'ensuit une nouvelle formule : le Cabinet de curiosités pour découvrir Olivier Desvaux et notre compatriote flamande Gerda Dendooven. Ce duo a ainsi fait découvrir livre, musique, film, objet, dessin... préféré.

Cette journée se termina par la remise du Grand prix de l'illustration 2021 à Joanna Concejo pour *Sénégal* et exceptionnellement par celui de 2020 (non remis pour cause de confinement) à Loren Capelli pour *Cap* !

Invité exceptionnel pour inaugurer la deuxième journée pro : Øyvind Torseter qui n'avait plus quitté sa Norvège natal depuis le premier confinement et dont le public francophone a découvert les albums grâce à l'éditeur suisse La Joie de lire. Deux mots au sujet de son œuvre : malice et espièglerie sont récurrentes dans toute son œuvre. Il pense à ses personnages comme à des acteurs qu'il peut mettre dans différentes situations ; certains ayant été adaptés à la scène, il trouve intéressant de les découvrir en 3D. Imprégné enfant par le dessin animé *La Linea*, ce créateur chercha un format permettant une économie de mots, ses travaux étant basés sur le dessin. Il utilise les mots comme un dessinateur de BD.

Une autre rencontre, tout aussi captivante, avec les résidents belges Anne Brugni et McCloud Zicmuse invita les participants à écouter l'image et à savourer les lectures dessinées. Anne Brugni, formée à Lyon pour le travail sur le textile et à Bruxelles pour la céramique et la lithographie, aime la matière et le volume sans oublier la musique grâce à son complice américain McCloud Zicmuse avec qui elle partage sa vie. Une belle complicité qui donne du rythme à leurs créations communes. Rejoignant un réseau d'éditrices à Bruxelles qui lui ont donné l'envie de réaliser un livre, elle publia trois albums : *Bonjour, Chemin* et *Festin* à L'Articho, une maison d'édition marseillaise créée avec ce projet. Avec son compagnon, luthier sauvage, elle a envisagé des lectures dessinées de ces albums. Puis une rencontre avec Philippe Ug l'a emmenée dans l'univers du pop up et s'est soldée par la sortie d'un *Plat du jour*³.

Un autre Cabinet de curiosités nous proposa de rentrer dans un échange entre notre compatriote Anne Herbauts et Benjamin Chaud. Fille d'un botaniste et géologue et ayant participé petite à des stages d'ornithologie, l'auteur belge a pointé du doigt la richesse du vocabulaire des auteurs d'autrefois, qui recouraient à un vocabulaire précis (lapereau, taillis, genêt...), indiquaient les noms des plantes et mettaient en exergue les guides naturalistes devenus



► son outil de travail. Anne, qui adore la musicalité de la langue et n'hésite pas à la mettre en bouche, à la goûter, souligne aussi l'importance de l'odeur d'un livre, se remémorant le fameux catalogue La Redoute, objet livre doté d'une

forte présence physique. Et d'ajouter à propos de son travail : c'est en butant qu'on avance, c'est l'accident qui crée la forme. Anne n'aime pas montrer le livre avant qu'il ne soit fini car si on en parle, le danger c'est qu'on le tue.

Last but not least, ce brillant programme pro se clôture par la présentation d'un concept inédit implanté à Clermont-Ferrand : la création d'un centre d'art pour les enfants de 0 à 6 ans dénommé Mille formes par Dominique Mans, chargé de mission. Ce projet est né d'une initiative du maire de la ville en étroite collaboration avec le Centre Pompidou/Beaubourg. Une première mondiale donc, un Beaubourg pour les petits ! Avec pour objectif de mettre en scène des créations contemporaines. Beaubourg annonce déjà une intention de ne pas rester sur un centre unique.

Ce centre d'initiation à l'art – qui offre plus de 750 m² au public – est en connexion avec toutes les formes d'art, allant de la danse à l'expression créative, tout en se voulant espace de recherche et en manifestant une volonté de sortir hors les murs et d'envahir les espaces publics. Le public de la Biennale s'est vu ainsi proposer par Anne Brugni aux Studios Palace de Moulins des ateliers de lecture dessinée. Le lieu comprend une galerie (lieu d'exposition), un atelier, une agora et sa petite scène, un café-cuisine et bénéficie de vitrines en façade montrant les interventions d'artistes. S'y ajoutent un espace aménagé pour les 0-24 mois et un espace de projection « premières séances ». Scénographie et logo sont signés par l'incontournable Paul Cox. Le site web est encore en construction mais *Mon petit œil*⁴ est d'ores et déjà présent dans la web-série *Mon œil* du centre Pompidou.

Une Biennale de tous les possibles qui fut un réel succès. Vivement la prochaine édition dans deux ans. Félicitations aux Malcoiffés pour leur organisation exceptionnelle dans un contexte sanitaire difficile. ●

INFOS :

<http://biennaledesillustrateurs.com>

Notes

1. Hélium, 2013.
2. Loïc Boyer fait débiter l'album moderne en 1911 avec la parution de *Drôles de bêtes* d'André Hellé ; premier album écrit et illustré par la même personne.
3. Publié chez Les Grandes Personnes en 2019.
4. <https://www.centrepompidou.fr/fr/videos/video/mon-petit-oeil-episode-1>

MAGIE DES TRAINS

PAR MICHEL DEFOURNY

maître-conférencier à l'ULg

Le train passe et repasse dans l'album pour enfants.

Quelques-uns sont devenus des classiques : *En sortant de l'école* de Jacques Prévert, mis en images par Jacqueline Duhême, *Boréal-Express* de Chris Van Allsburg qui par-delà les montagnes atteint le pays du Père Noël, *Un Train passe* de Donald Crews, qu'aucun obstacle n'arrête et qui roule de jour comme de nuit...

Au moment où Europalia Arts Festival invite à porter un regard sur cette extraordinaire invention qu'est le chemin de fer, comment ne pas évoquer deux ou trois titres parus plus ou moins récemment ainsi qu'une réédition que nous attendions tous.

PAGES D'HISTOIRE, VOYAGE EN TRAIN, PAR GÉRARD LO MONACO

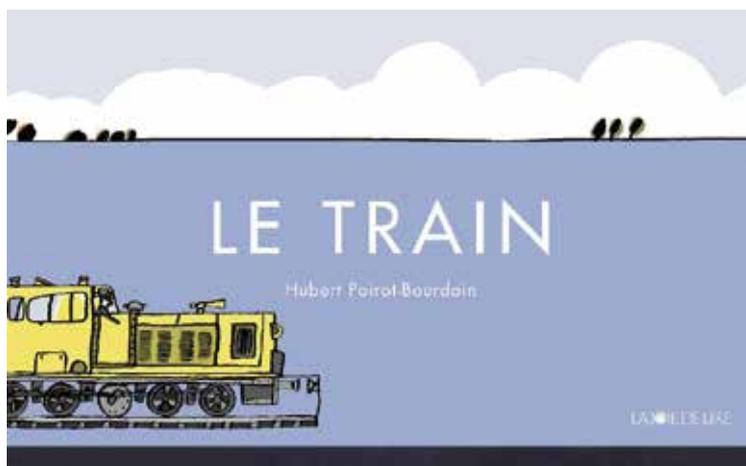
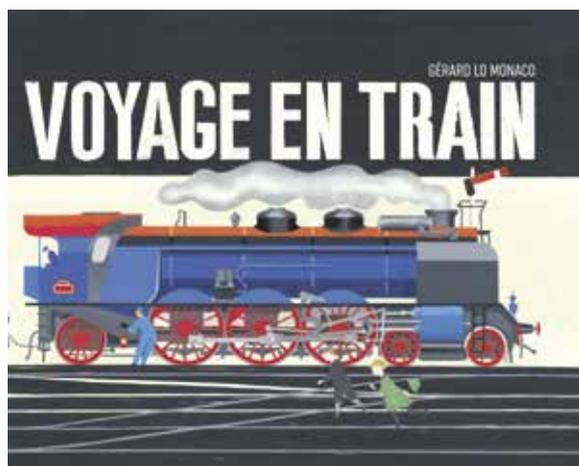
Avec Gérard Lo Monaco, nous sommes au théâtre. Ce virtuose du pop-up met en scène et en relief quelques « monstres » de l'histoire des chemins de fer. Première scène, nous sommes à Rainhill en 1830. La foule assiste à

l'inauguration de la ligne Liverpool-Manchester. Les hommes se saluent à grands coups de chapeau, les dames, dans leur longue robe, rivalisent d'élégance. La *Rocket* conçue par l'ingénieur George Stevenson et son fils a remporté l'année précédente le concours lancé par la compagnie ferroviaire. La machine à vapeur est prête pour le départ. Sa cheminée projette vers le ciel un flot de fumée sombre. La réserve d'eau est conservée dans un tonneau, tandis que le charbon sera tracté par deux wagons. Vitesse de croisière : 20 kilomètres/heure ; avec même une pointe à 45 kilomètres/heure. Deuxième scène, nous sommes à New York. Le développement de la ville et ses encombrements, entre 1850 et 1870, imposent un nouveau mode de transport collectif et économique. Ce sera un chemin de fer aérien, *elevated railway*, grâce auquel la circulation au sol sera rendue praticable. Après un réel succès, les constructions métalliques seront démantelées à l'aube des années 1940, pour céder la place à un métro souterrain. La troisième scène célèbre le *Flying Scotsman* (*l'Écossais volant*) qui a circulé entre Londres et Édimbourg jusqu'en 1963. Sa locomotive de couleur verte est devenue légendaire, elle est la première locomotive à vapeur à atteindre en 1934 une vitesse de 160 kilomètres/heure. La quatrième scène nous emmène au Japon. Nous allons monter dans le *Shinkansen* qui bat tous les records de rapidité en atteignant actuellement

300 kilomètres/heure. Son fuselage est aérodynamique et son nez s'inspire du bec d'un martin-pêcheur. Grande est la révolution technologique : ce ne sont plus seulement les locomotives qui sont à l'origine des performances des trains mais également l'aménagement des voies. Au dos de chacune de ces scènes, le lecteur pourra lire des informations aussi précises que le sont les découpages réalisés par Gérard Lo Monaco. Documentaire visuel en 3D, *Voyage en train* est également un album d'atmosphère, grâce aux paysages qui servent de toile de fond, grâce à l'indispensable signalisation et surtout grâce aux multiples personnages qui s'agitent sur les quais de gares parmi lesquels deux enfants à chaque fois présents.

HOMMAGE AUX WAGONS DE RÊVE, LE TRAIN, PAR HUBERT POIROT-BOURDAIN

Si les locomotives sont des stars, les wagons peuvent réserver pas mal de surprises, parfois aussi invraisemblables que loufoques. Dans ce leporello hors normes qui fait sept mètres de long, chaque page correspond à un wagon. Ils sont au nombre de dix-neuf. Ajoutez-y une motrice rouge à l'avant et une seconde de couleur jaune à l'arrière. Lorsqu'une fillette et un petit garçon montent dans le train, en se précipitant, juste au moment du départ, tout paraît normal, les voyageurs sont confortablement assis, les bagages rangés au-dessus des sièges. Tout le monde a trouvé sa place, y compris un monsieur ▶





► en chaise roulante. Et qui a faim peut s'installer à une table, sous les lustres du luxueux wagon restaurant que suit celui où se cuisinent les plats. S'y affairent nos deux petits lascars qui s'apprennent à vivre des expériences à faire rêver. Se succèdent un wagon qui transporte de gigantesques troncs, un autre qui véhicule six voitures. Plus étonnant encore : alors qu'à l'extérieur une ville se profile – Londres semble-t-il –, c'est un vaste aquarium avec poulpes et méduses que balade le train. Et ce n'est pas tout : plus fofous et surréalistes, voilà le wagon-piscine, le wagon-serre aux plantes tropicales, le wagon-jardin zoologique, le wagon où jouer au golf, le wagon-galerie d'art où vous reconnaîtrez Babar, Gaston, le capitaine Haddock et le BGG aux grandes oreilles. D'autres wagons complètent le convoi, un cinéma, une arène de cirque, une bibliothèque. Mais, la nuit est tombée. Les couchettes du wagon-lit attendent les dormeurs, alors que d'autres voyageurs tuent le temps, les uns jouent aux cartes, d'autres lisent ou boivent un verre, pendant que sommeile un Indien à turban. Et c'est le clap de fin. La seconde motrice est à quai et, sous les projecteurs, les deux enfants sont descendus ! On admire le trait d'Hubert Poirot-Bourdain qui oscille entre la caricature qui crée de la distance et le réalisme qui pousse à croire

que cet extraordinaire voyage en train est vrai !

UN SPECTACLE DE RÊVE, SUR LA COLLINE, PAR KOTA TANIUCHI

L'aube printanière est blanche... les prairies, les sentiers, tout dort. Un jeune garçon coiffé d'un grand chapeau court la campagne à vélo. Il pédale pour atteindre le sommet d'une colline du haut de laquelle il verra passer un train et entendra sa chanson, *tacatatum, tacatatum...* Au chemin qui serpente et épouse le relief des collines aux formes douces et arrondies s'oppose la traversée rectiligne du train dont la silhouette noire, dans le lointain, se détache sur le ciel et la verdure. La brièveté de son apparition, à peine une double page, contraste avec la longueur du voyage aller-retour du petit bonhomme. Ce retour est onirique. Des images se bousculent dans sa tête : les maisons forment un train, des rails se balancent parmi les nuages. Et enfin, le rêveur est entraîné en lit-wagon au pays bleu des songes. Cet album d'une intense poésie est paru au Japon en 1969. L'année suivante, le Père Cocognac le publiait aux éditions du Cerf. La maison MeMo vient de lui donner une seconde vie, une chance pour nous !

DES TRAINS POUR JOUER AVEC LA PEUR, LES TRAINS FANTÔMES !

Le train de la modernité qui traverse rationnellement l'espace en privilégiant la droite a suscité son double ou son contraire, le train qui batifole, celui de l'improductivité et du plaisir : trains des parcs d'attractions, dérisoires ou bouffons. Ainsi Adrien Albert raconte-t-il l'histoire d'une grande sœur qui invite son petit frère pour son anniversaire à une fête foraine. Curieusement, celui-ci ne montre aucun intérêt, ni pour la chenille, ni pour le carrousel, ni pour les autos tamponneuses, ni pour la pêche aux canards. « *Moi, ce que je veux, c'est le train fantôme* » affirme-t-il, malgré son jeune âge. Alors que, dans un album précédent du même auteur, *Simon sur les rails*, le lapin-héros évitait un tunnel, tant la noirceur de celui-ci l'effrayait, le petit frère se réjouit de pénétrer dans le royaume ténébreux des monstres qui guettent les visiteurs pour les attraper dans leurs grandes gueules. Ce n'est pas le *tchouk, tchouk*, *tchouk* régulier et chantonnant que l'on entend ici, mais des cris effrayants *Groaarr ! Arf ! Cric ! Gnik gnik ! Vlam !* Même si, le long du parcours, on a pu lire l'effroi sur le visage du garçonnet cramponné parfois à sa sœur, il persiste et signe : « Le train fantôme est mon manège préféré. » Les illustrations très colorées d'Adrien Albert, proches d'une bande dessinée, façon ligne claire, ne manquent pas d'humour dans leur horreur artificielle et presque rassurante puisque *tout est faux*. ●

- › Gérard LO MONACO, *Voyage en train*, Albin Michel, 2020, 8 pages, 25 €.
- › Hubert POIROT-BOURDAIN, *Le Train*, La Joie de Lire, 2020, 22 pages, 19,90 €.
- › Kota TANIUCHI, *Sur la colline* (postface Janine Kotwica), MeMo, 2018, 24 pages, 15 €.
- › Adrien ALBERT, *Train Fantôme*, L'École des loisirs, 2015, 32 pages, 13 €.

DES AUDIOS POUR LES ADOS

PAR DANIEL DELBRASSINE
chargé de cours à l'Université de Liège

Le livre audio reste boudé par le public adulte dans le monde francophone, alors que les lecteurs anglo-saxons, scandinaves ou allemands l'ont adopté depuis longtemps. Qu'en est-il de l'offre actuelle adressée aux adolescents ? Petit tour des maisons d'édition présentes sur un marché encore peu couru.

Historiquement, le livre audio s'est toujours adressé aux enfants, comme un succédané et une préparation de la « vraie » lecture, silencieuse et autonome. Aux yeux des prescripteurs préoccupés de « faire lire », il a pu apparaître comme un pis-aller, une pratique indigne d'un bon lecteur. Ce format s'est pourtant bien développé à l'adresse des adultes et des adolescents en Europe du Nord et aux États-Unis, aidé par une dématérialisation progressive des supports. Des recherches récentes montrent combien le livre audio peut représenter une forme à part entière de lecture, qui exige un niveau de concentration élevé et mobilise des compétences nombreuses¹. L'offre adressée aux adolescents francophones s'élargit pourtant, grâce à l'audace de quelques maisons d'édition.

« ÉCOUTEZ LIRE » (GALLIMARD JEUNESSE)

Sur le site de Gallimard Jeunesse, l'offre se subdivise en trois catégories, dont les Livres sonores (111 titres) et les Albums CD (141 titres). Mais c'est la collection « Écoutez lire » qui retient l'attention. Créée en 2004 sous la direction de Paule Du Bouchet et dirigée depuis 2019 par

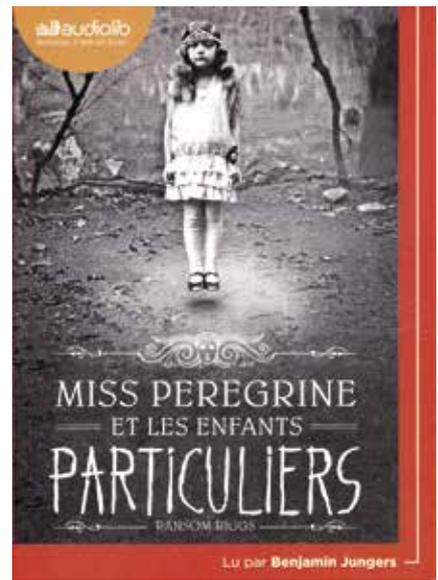
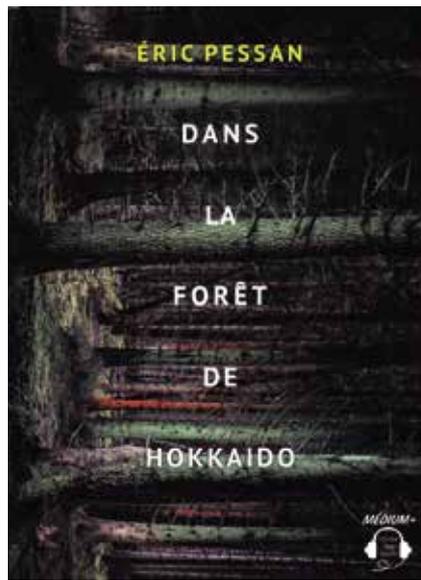
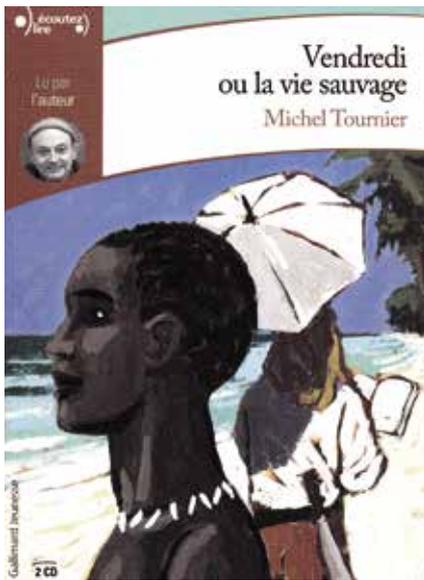


Laure Saget, elle a joué un rôle pionnier et occupe aujourd'hui une position dominante dans le domaine du livre audio adressé à la jeunesse. Avec 134 titres au catalogue et un slogan en forme de manifeste (« Écouter un livre est une autre façon de lire »), la collection se focalise sur les grands succès et les classiques jeunesse, puisqu'on y trouve *Le petit Nicolas* (2019) de Goscinny et Sempé, *Soldat Peaceful* (2021) et *Le roi Arthur* (2021) de Morpurgo, *Kamo et moi* (2021), lu par Pennac, *La passe-miroir* (2019) de Dabos, *Artemis Fowl* (2020) de Colfer, *À la croisée des mondes*

(2020) de Pullman, *L'aube sera grandiose* (2020) de Bondoux, etc.

Vendredi ou la vie sauvage, de Michel Tournier, est ici proposé dans une lecture donnée par l'auteur lui-même en 1983. Cette version du texte a donc quelque chose de particulier, puisque l'écrivain « interprète » son propre texte. On passera sur une voix qui n'est pas absolument parfaite, avec parfois des inflexions étonnantes et un débit variable, car le chef-d'œuvre prend une dimension supplémentaire dans ce format. Notons que cette version audio publiée en 2018 est abrégée (elle dure 2h15'), pour se concentrer sur les moments clés du récit.

Pax et le petit soldat, de Sara Pennypacker, qui avait reçu le prix Sorcières en 2018, est proposé dans une excellente lecture de Véronique Vella (Comédie-Française) en version intégrale (2021, 6h40'). Le premier chapitre adopte le point de vue animal en focalisant l'attention sur l'odorat. Cette scène d'ouverture montre l'abandon en forêt de l'animal adoré et le récit alterne ensuite les points de vue entre Pax et Peter, le renard apprivoisé et celui qu'il appelle « son enfant », dans un renversement des usages habituels. Ce jeune héros a multiplié les expériences traumatiques avec les animaux et l'abandon forcé du renard le conduit à



- fuir : une mère décédée, un père engagé pour aller faire la guerre et un grand-père acariâtre, rien ne le retient. Peter s'en va seul, à la recherche de Pax...

« LIVRES LUS » (ÉCOLE DES LOISIRS)

Outre les albums filmés (80 titres) et les livres numériques pour liseuse (plus d'une centaine), le catalogue de l'École des loisirs propose aussi 44 « Livres lus », présentés comme des histoires « pour les 3 à 12 ans ». Mais un examen attentif montre que deux titres sont classés en catégorie « 13 ans et + » et abordent clairement des sujets pour les grands : *Dans la forêt de Hokkaido* et *La pyramide des besoins humains*.

Le premier est signé Éric Pessan, un auteur phare de la maison (qui vient de lui consacrer une plaquette biographique). Le roman paru en « Médium + » en 2017 est ici bien servi par une lectrice qui interprète véritablement le texte en JE. La mise en voix d'Élodie Huber donne vie au personnage de Julie, 14 ans, traversée par des cauchemars inquiétants qui la mènent à vivre une expérience d'abandon sur l'île de Hokkaido. « Je suis un garçon », dit-elle dans ce qui ressemble de moins en moins à un rêve, alors que des mots en japonais lui viennent à l'esprit, comme *kamikakushi* (« disparition mystérieuse »). Le texte intégral (2020, 2h35') est aussi disponible dans

une version numérique à télécharger. L'autre titre adressé aux adolescents n'est pas une blquette et son héros SDF ne laisse aucun doute : « Ma vie se résume en un mot : survivre. » *La pyramide des besoins humains* de Caroline Solé (« Médium », 2015) est interprété avec force par Damien Witecka, spécialiste du doublage cinéma.

AUDIOLIB

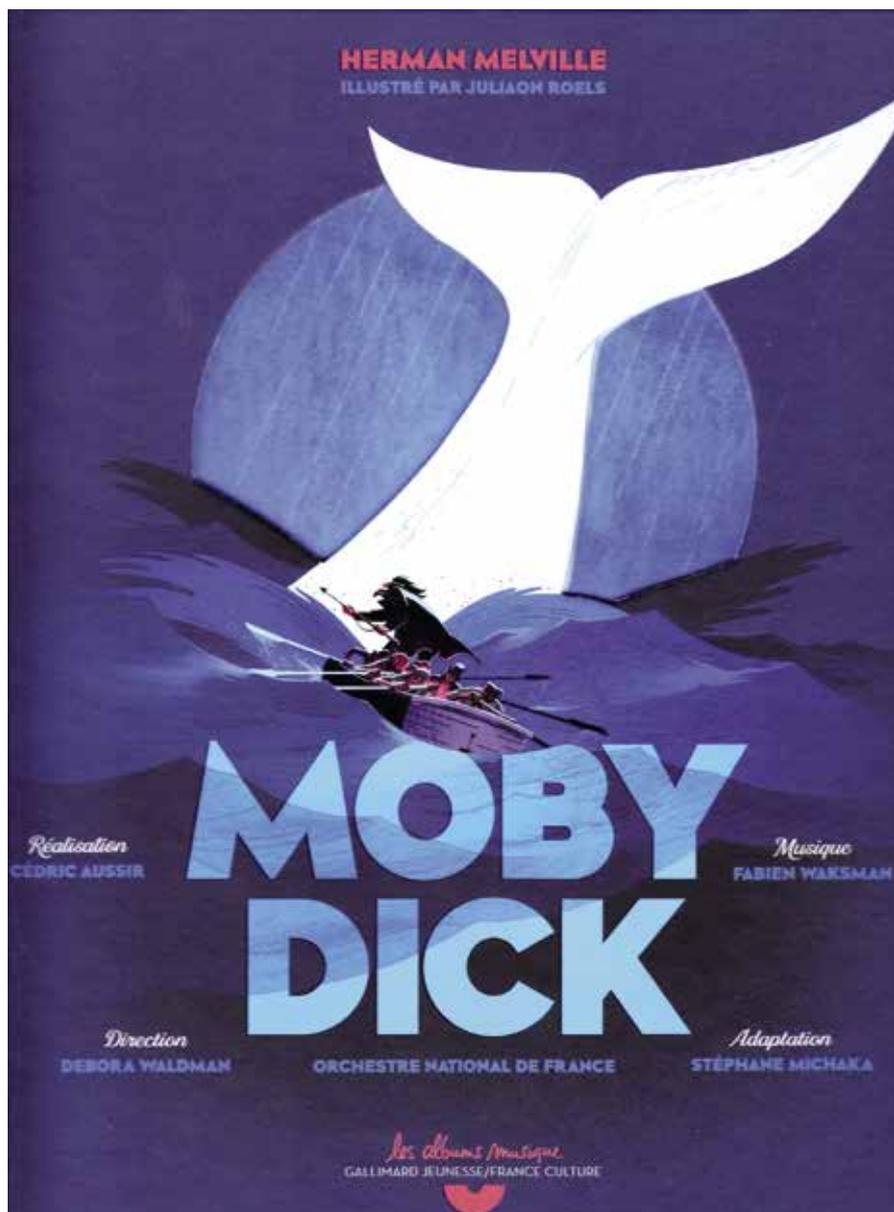
Cette filiale de Hachette Livre et d'Albin Michel, qui publie J. R. R. Tolkien, Philip K. Dick et B. Werber en livres audio (« Écoutez, c'est un livre ! »), propose 38 titres adressés à la jeunesse, en deux catégories. La catégorie « Dès 11 ans » (24 titres) comprend des romans de Pierre Bottero (*La quête d'Éwilan*), Christian Grenier ou Rick Riordan (série des *Percy Jackson*). On y trouve aussi le best-seller de Ransom Riggs, *Miss Peregrine et les enfants particuliers*. Ce roman de 2011 qui a inspiré un film célèbre (2016) est ici lu par Benjamin Jungers (2017, 8h41'). L'acteur belge, formé au théâtre classique et spécialiste du doublage, donne une lecture excellente, où la voix incarne le JE narrateur et va jusqu'à imiter l'accent du grand-père. La catégorie « Dès 14 ans » (14 titres) propose deux excellents titres de Clémentine Beauvais (*Songe à la douceur, Les petites reines*)², mais aussi des best-sellers de John Green (*Nos*

étoiles contraires), de Jay Asher (*Treize raisons*) ou de Stephenie Meyer.

DES ALBUMS CD MUSICAUX

Retour à Gallimard Jeunesse pour des formats hybrides comme on les aime en littérature de jeunesse. Dénommés « Albums CD », voici des objets qui combinent texte, voix, musique et images.

Adressé aux 7-12 ans mais aussi aux grands, *Moby Dick* est à la fois une adaptation, une version abrégée (67'), une pièce radiophonique et un album illustré. C'est aussi un bel objet, avec son format large (29,8 x 25,5), sa couverture épaisse avec des découpes qui donnent sur l'illustration intérieure, quelques belles trognes de navigateurs et des marines superbes de Juliaon Roels (p. 8, 12-13). Le texte alterne les résumés et les scènes de dialogue choisies, sur un fond musical porté par des dizaines de musiciens de l'Orchestre national de France. Cette adaptation du roman de Melville par Stéphane Michaka est publiée en co-édition avec Radio-France (2020). *Vingt mille lieues sous les mers* est proposé dans un format semblable (60'), adapté par le même S. Michaka, toujours avec le concours de l'ONF. Réussite graphique encore, cette fois avec les couleurs de Gazhole, qui illustre par ailleurs les récits mythologiques d'Isabelle Pandazopoulos.



- › **Herman MELVILLE, *Moby Dick***, adapté par Stéphane Michaka, Gallimard Jeunesse/France Culture, 2020, 67', 24,90 €.
- › **Sara PENNYPACKER, *Pax et le petit soldat***, traduit de l'anglais par Faustina Fiore, texte intégral lu par Véronique Vella, Gallimard Jeunesse, 2021, 6h40', 21,90 €.
- › **Éric PESSAN, *Dans la forêt de Hokkaido***, texte intégral lu par Élodie Huber, École des loisirs, 2020, 2h35', 15 €.
- › **Ransom RIGGS, *Miss Peregrine et les enfants particuliers***, texte intégral lu par Benjamin Jungers, Audiolib, 2017, 8h41', 20,55 €.
- › **Caroline SOLÉ, *La pyramide des besoins humains***, texte intégral lu par Damien Witecka, École des loisirs, 2020, 2h20', 17 €.
- › **Michel TOURNIER, *Vendredi ou la vie sauvage***, texte abrégé lu par l'auteur, Gallimard Jeunesse, 2018, 2h15', 16,50 €.
- › **Jules VERNE, *Vingt mille lieues sous les mers***, adapté par Stéphane Michaka, Gallimard Jeunesse/France Culture, 2019, 60', 24,90 €.

Notes

1. Daniel Delbrassine, « Lire avec les oreilles ? », *Lecture Jeune*, n° 179, septembre 2021, pp. 8-12.
2. Voir *Lectures.Cultures*, n° 10, novembre-décembre 2018.

CONCLUSION

Ce rapide parcours donne à voir quelques lignes de force dans l'offre de livres audio pour les adolescents. Dans un format livre maintenu, malgré le support CD, pour affirmer la filiation avec le livre papier, les éditeurs proposent les titres les plus saillants de leur catalogue : auteurs vedettes, classiques du genre, best-sellers en lien avec d'autres supports média. Le plus souvent, les lectures sont données par des professionnels de la voix : acteurs de théâtre ou de cinéma, spécialistes du doublage, pensionnaires de la Comédie-Française. On remarquera

une mention présente chez l'École des loisirs et chez Gallimard : « L'écoute en classe de ce CD est autorisée par l'éditeur ».

La réception de ces versions audio montre aussi combien certains textes en JE peuvent prendre une dimension nouvelle, car la sensation de proximité avec le narrateur et l'impression d'une confiance livrée en direct sont encore renforcées. Une part d'explication est sans doute à trouver dans la combinaison entre un dispositif romanesque qui instaure l'urgence du direct (*Je-Ici-Maintenant*) et une voix qui l'actualise concrètement dans l'espace sonore en s'adressant à nous qui l'écoutons. ●

ANNE CASTERMAN, TRADUCTRICE LITTÉRAIRE

PAR ISABELLE DECUYPER,

attachée principale, Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre

Moins connue que sa sœur jumelle qui n'est autre que Geneviève Casterman, autrice-illustratrice jeunesse - laquelle lui a rendu un bel hommage dans l'album *L'une danse, l'autre pas* -, Anne Casterman est enseignante en traduction, traductrice littéraire et présidente de l'ASBL TraduQtiv. Elle vient de traduire récemment deux ouvrages en littérature de jeunesse, l'un paru chez Esperluète et l'autre chez CotCotCot Éditions. Focus sur un métier spécifique qui mérite d'être connu davantage.

Anne, qui êtes-vous ?

Lectrice compulsive depuis l'enfance, j'ai obtenu une licence en philologie romane à l'UCL et l'agrégation. Puis, j'ai étudié la gestion en librairie à l'UCL, la philologie hispanique à l'ULB et enfin, j'ai obtenu le certificat du Centre européen de traduction littéraire. Cette formation sous forme d'ateliers m'a été très précieuse. J'ai été initiée à la traduction notamment par Aline Schulman, Albert Bensoussan. Liliane Hasson nous a recommandées, une collègue et moi, pour notre première traduction à quatre mains. J'ai enchaîné avec les mémoires d'un commandant cubain. En 2009, j'ai été engagée à l'ISTI, intégré à l'ULB depuis, où je suis devenue prof de traduction. Je ne vis pas de la traduction littéraire. Si je devais dire un point commun entre l'enseignement et la traduction, je dirais la transmission, la transmission d'un savoir, d'une pratique, d'un enthousiasme, d'une œuvre ou d'une passion.

La création de l'ASBL TraduQtiv

En 2016, j'ai fondé une ASBL autour de la traduction littéraire afin de montrer le rôle du traducteur dans la chaîne du livre et de lui donner une visibilité. L'ASBL organise des ateliers, des

rencontres, des conférences. Nous animons des pages Facebook, Instagram, LinkedIn en diffusant des informations diverses.

Sur notre blog, on peut notamment trouver un article sur « Un son a disparu » traduit par Anne Cohen-Beucher ou sur la rencontre avec Mathilde Chèvre au Wolf en ce qui concerne la littérature de jeunesse.

En février 2021, nous avons diffusé sur le site *Le Carnet et les Instants*, en collaboration avec Nausicaa Dewez, une première liste bibliographique des traductions publiées par des traducteurs et traductrices belges. La prochaine liste devrait paraître en février 2022.

Le traducteur est-il un auteur ?

Cette question est débattue sur la page Instagram de l'ASBL qui donne entre autres à lire l'avis de Cindy Vermeulen, autrice et éditrice. Et de la citer : « La traductrice doit permettre à la lectrice d'appréhender au mieux la pensée de l'autrice. Elle devient ainsi l'autrice d'un texte nouveau. CQFD. »

Je suis l'autrice du texte français, une sorte d'alter ego de l'auteur, d'interprète de sa voix. Lire, écrire, traduire, c'est indissociable pour moi. Il y a pas mal de traducteurs qui sont également



Anne Casterman ©

écrivains. Emmanuèle Sandron, par exemple, écrit des romans. Pour la petite histoire, j'ai un jour écrit un texte dédié à mes élèves pour le concours « Les amants du métro » et celui-ci a été sélectionné parmi les gagnants ! Et je continue à écrire...

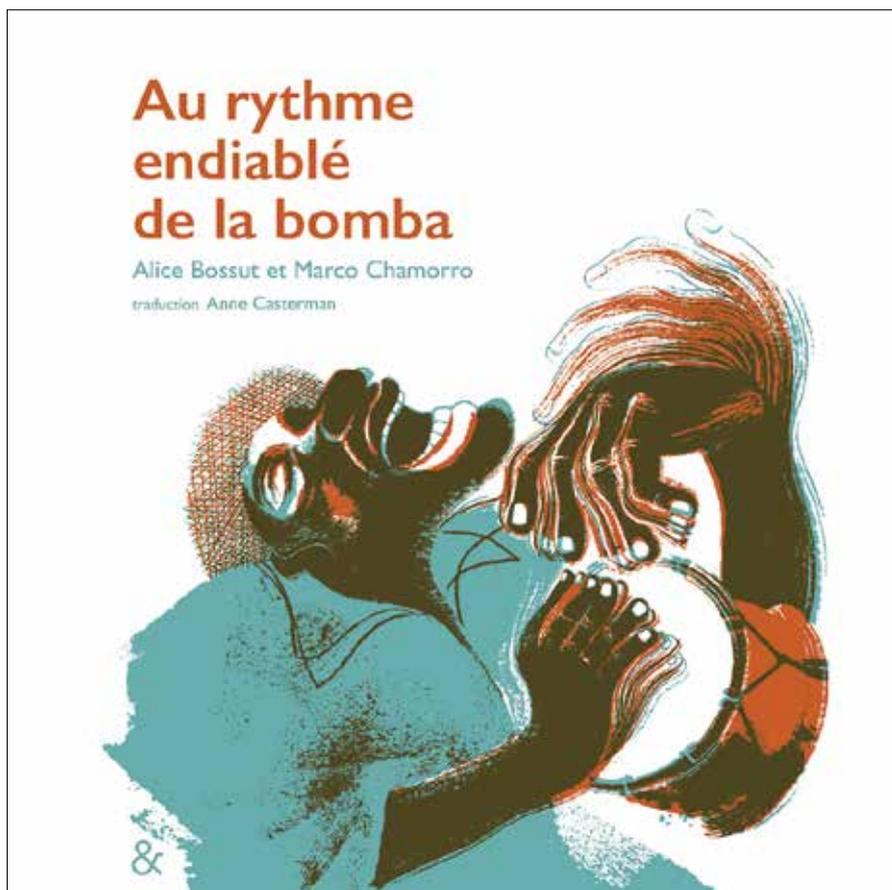
Traduire la littérature de jeunesse

J'ai traduit un essai, des nouvelles, des mémoires, des poèmes, des textes de salle pour des expositions, des albums jeunesse, etc. La plupart des propositions sont venues à moi pour la traduction.

Le premier livre jeunesse que j'ai traduit, c'est *Le géant du lac*, avec un texte et des illustrations d'Alice Bossut et Marco Chamorro, paru chez Esperluète en 2015. Un univers connu, car il s'agissait d'un pays où j'étais allée. Il s'agissait de se mettre dans l'esprit d'un enfant d'ici, de trouver le ton juste, traduire et relire à haute voix, avec la respiration et le rythme des légendes, des contes...

Puis *Au rythme endiablé de la Bomba* (texte et illustrations d'Alice Bossut et Marco Chamorro) chez Esperluète en 2021. Cet ouvrage a d'abord connu une version audio. Chloé Despax, la réalisatrice de cette fiction sonore jeune public, a remporté la Médaille d'Or aux NYF Radio Awards 2020 dans la catégorie « Best Audio Book – Children's ». La traduction de cette histoire relève plus de l'adaptation, car je devais tenir compte de cette lecture par la conteuse Ria Carbonez.

Et en 2021 pour CotCotCot éditions,



Comment mettre une baleine dans une valise? (texte et illustrations de Raül Nieto Guridi), qui a fait l'objet d'un article sur Ricochet¹ à propos de ce livre poignant sur l'exil.

C'était comme si je traduisais un poème de 46 vers. Raül Nieto Guridi en dit tellement par ses illustrations et avec une réelle économie de mots sur ce que l'on doit abandonner, sur l'exil... Pour ce petit bijou, j'ai choisi une traduction fidèle à la poésie de l'auteur. J'écoutais ma voix intérieure, mais j'ai aussi trouvé une lecture en ligne du texte espagnol. Malgré tout, le traducteur est un auteur, car il fait des choix. J'ai pu constater que mes choix étaient différents de ceux de la traduction anglaise dont j'ai eu connaissance. Anne Leloup et Odile Flament sont des éditrices d'exception !

Le livre jeunesse n'a pas toujours la considération qu'il mérite. En tant que lectrice, il y a des phrases de romans jeunesse qui m'ont marquée quand j'étais jeune. Je pourrais citer tellement de phrases que j'ai retenues ! Comme

«le ridicule ne tue pas» du roman *Le pays où l'on n'arrivait jamais* d'André Dhôtel, alors que j'avais l'impression d'être une gaffeuse professionnelle ! La lecture permet de se construire, de rêver, de découvrir d'autres univers...

Une méthodologie de travail ?

Chaque traducteur ou traductrice fonctionne de manière différente. De mon côté, j'écris un premier jet en cherchant à trouver la voix et en mettant les choix possibles ; ensuite, j'écume ma traduction en la relisant plusieurs fois, puis en la comparant avec le texte original avant d'arriver à la version définitive. Pour d'autres, le premier jet est plus achevé. Le plus dur pour moi a été d'apprendre à trancher et à assumer mes choix. En tout cas, quand je traduis, je ne vois pas le temps passer. C'est un pur plaisir.

J'utilise des dictionnaires unilingues, de synonymes et de combinaison de mots. Grâce à Internet, je peux aussi trouver en ligne des glossaires, des images, etc. Traduire m'a menée à

consulter des gens pour m'éclairer sur le vocabulaire spécifique d'un domaine. Par exemple, un collègue philosophe pour l'essai d'Eugenio Trias. Ou une danseuse de flamenco, pour le vocabulaire de cette danse.

Quand le livre est de retour chez l'éditeur, celui-ci fait des corrections, une relecture avec des commentaires. Le traducteur, lui, défend ses choix. Il a choisi cette formule-là pour telle raison².

Traduire en tant que Belge, c'est aussi éviter tout belgicisme. Mais ce n'est pas moi qui décide nécessairement. Cas que je rencontre actuellement lors d'un doublage d'une femme de ménage qui utilise torchon, serpillière et autres essuies.

Onomatopées, surnoms ou encore la place de l'adjectif (ex. : poser une bête question ou une question stupide) sont autant d'écueils à surmonter. Traduire l'humour ou des jeux de mots n'est pas non plus évident. Dans le cas des albums illustrés, l'ambiguïté d'un mot est parfois levée grâce à l'illustration présente à côté du texte.

Par ailleurs, j'ai énormément voyagé en Espagne, en Amérique centrale et latine. Je me suis imprégnée des couleurs, des accents, des musiques, des saveurs, des coutumes, des parfums de tous ces pays.

Des projets ?

Oui, bien sûr ! Fêter les cinq ans de l'ASBL TraduQtiv. Traduire une nouvelle d'Espagne, puis d'Équateur, pour la collection « Miniature » chez Magellan. Proposer à une maison d'édition un livre jeunesse d'une autrice colombienne, etc. ●

INFOS :

anne.casterman@yahoo.fr
et <https://traduqtiv.com>

Notes

1. <https://www.ricochet-jeunes.org/livres/comment-mettre-une-baleine-dans-une-valise>

2. Un exemple : « C'est la faute aux Catalans » rend davantage le côté dépité dans un dialogue que « C'est la faute des Catalans ».

PUBLICATION BIENNALE SUR LE THÈME VOUS PRENDREZ BIEN UN PEU D'ART ?

Voici 180 livres de jeunesse, pour tous les âges, publié par 67 éditeurs francophones, sur le thème de l'art. La sélection a été réalisée par la Commission jeunesse du Service général des Lettres et du Livre (ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles), composée de bibliothécaires et médiateurs du livre, et coordonnée par Isabelle Decuyper, en partenariat avec la revue de littérature de jeunesse *Libbylit* (section belge de l'IBBY). Tous les arts y trouvent leur place : architecture, arts appliqués, cirque, danse, design, land-art, mode, musique, peinture, photographie, poésie, sculpture, street art, théâtre. Avec une préface de Geneviève Casterman, un portrait de l'illustratrice de la publication Sophie Daxhelet, et d'autres articles sur le sujet par Philippe Brasseur, Monique Malfait, Ludovic Flamant, Anne Quévy ou Colombine Depaire. Les critères de sélection retenus concernent la richesse littéraire et visuelle des œuvres, l'originalité du propos et l'exactitude des informations, la pertinence des thèmes pour les jeunes lecteurs, la variété des approches, et le potentiel d'appropriation par les enfants et adolescents.

Infos : 5 euros. SGLL,
tél. : 02/413.22.34
ou isabelle.decuyper@cfwb.be





PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

- Eros Cultura ; L'Empire des jeux ; La Mémoire et l'oubli. Nature et Culture, les deux ensemble.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

- Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Développement culturel du territoire - évolutions, de 2002 à 2019 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » : GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) : GRATUIT !

- Cahier 27 : Élagage et retraits en bibliothèque publique (monographies), année 2020
- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

- Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €
- Incontournables 2018-2020, 5,00 €.
- Vous prendrez bien un peu d'art ?, 2021, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale
Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles
Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 26



03 ÉDITORIAL

03 Culture et résilience
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 « Chut ! » : une journée de rencontre entre
les bibliothèques et les centres culturels
par Annelore Eloy
10 *Développements culturels du territoire :
évolution 2019*
par Marie-Hélène Guillemain

11 ICI ET AILLEURS

11 Bibliothèque de Braine-le-Comte :
le contact à tout prix avec les livres
par Liliane Fanello

16 MÉTIER

16 Coordinateurs de CEC :
avec Alan Laschet et Véronique Malmendier
par Aurélie Puissant

19 NUMÉRIQUE

19 Markerspaces et fablabs en bibliothèque
par Cynthia Empain

23 PORTRAIT

23 Le Label *Musique en Wallonie*
fête cinquante ans
par Benoit van Langenhove

26 ACTION

26 Post-inondations : la lente reconstruction
des bibliothèques et des centres culturels
par Catherine Callico
30 La reprise avec (des ateliers) philosophie
par Thomas Casavecchia

34 AUVIO

CD
34 Premiers sourires de l'année
par Benoit van Langenhove

DOCU
36 Thierry Zéno : envisager la mort
par Philippe Delvosalle

38 LECTURE

SOCIÉTÉ
38 Réapprendre l'amour
par Thomas Casavecchia
41 Philosophies du vivant
par Bernard Lobet
43 La vie sous toutes ses formes
par Michel Bougard
46 La littérature : éternelle ?
par Pol Charles

PROFESSION

48 La bibliothèque comme « bien commun »
par Jean-Philippe Accart
50 *100 ans d'épopée culturelle en province
de Hainaut*
par Roland de Bodt

BANDE DESSINÉE

51 De l'autre côté du monde, à l'Ouest et à l'Est
par Marianne Puttemans

54 JEU

54 Crimes, dragons, forêts : le monde est étrange
par Pascal Deru

57 JEUNESSE

ACTION

57 La nuit, tous les livres sont beaux
par Laurence Bertels
61 6^e Biennale des illustrateurs de Moulins
par Isabelle Decuyper

ENFANT

63 Magie des trains
par Michel Defourny

ADO

65 Des audios pour les ados
par Daniel Delbrassine

PORTRAIT

68 Anne Casterman, traductrice littéraire
par Isabelle Decuyper



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES
CULTURE.BE

www.bibliotheques.be
www.centresculturels.cfwb.be
www.pointculture.be

Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles
Service général de l'Action territoriale
Bd. Léopold II, 44 - 1080 Bruxelles